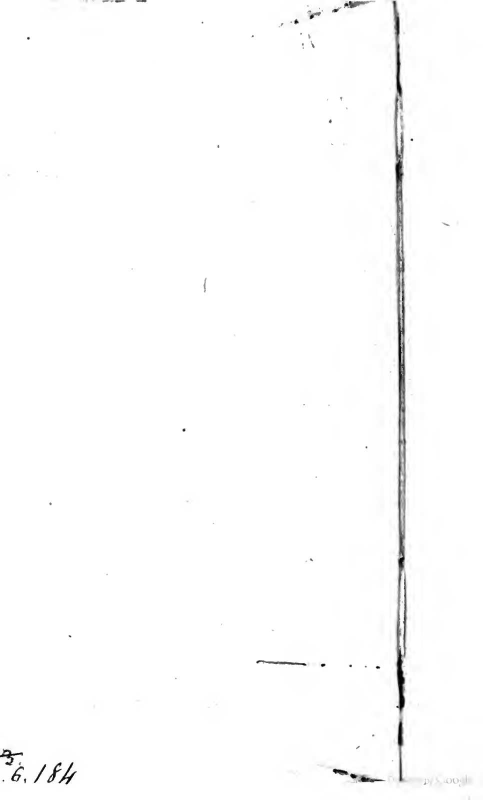


VOYAGE
DE
DEUX FRANÇAIS
DANS LE NORD DE L'EUROPE.

TOME CINQUIÈME.



VOYAGE

DE

DEUX FRANÇAIS

EN ALLEMAGNE, DANEMARCK, SUÈDE, RUSSIE ET POLOGNE,

FAIT EN 1790 — 1792.

TOME CINQUIÈME.

POLOGNE ET AUTRICHE.



A PARIS,

Chez DESENNE, Imprimeur-Libraire, au ci-devant Palais-Royal, N°s. 1 et 2.

1796.

A LYON,
Chez MAIRE, rue Mercière.

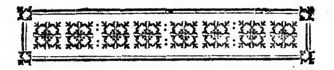
A MARSEILLE,
Chez ROULLET, au Cours.

A HAMBOURG,
Chez FAUCHE.

A STOCKHOLM,
Chez FYRBER.

A PÉTERSBOURG,
Chez GAY.

A MOSCOU,
Chez GAY.



VOYAGE
DE
DEUX FRANÇAIS
DANS LE NORD DE L'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Moskou. Serpoukow, Toula, Dougna, Tolytzin. Entrée en Pologne, route jusqu'à Varsovie. Monnoies, poids et mesures de Pologne.

Le chemin de Moskou à Serpoukow est fort dégradé, plein de trous : le passage des traîneaux est continuel aux portes de Moskou, et continue jusqu'à une grande distance. On fera bien de se procurer un poderogenat de courrier, par le moyen du directeur des postes.

Podole n'a de ville que le nom. Les villages de cette route ont l'air plus misérables que ceux entre Pétersbourg et Moskou.

On fait payer, de Moskou à Serpoukow; 94 verstes, qui n'y sont pas tout à fait.

Serpoukow, ville fort laide, occupant une assez grande étendue de terrain, a beaucoup de fabriques.

Fabrique de Suif à chandelles de M. Iwan Diakanoff. Une centaine d'ouvriers, qui en font de 14 à 15 mille pouds par an: il se vendoit, en mars 1792, quatre roubles le poud; il en a été fait jusqu'à vingt mille. Deux cuves chaudes. Le poud transporté à Saint-Pétersbourg, où tout s'envoie, coûte 25 copecks, au plus 30 de frais.

Fabrique de Toiles à voile. 13 roubles la pièce de 50 archines, sur 1 $\frac{1}{2}$ de largeur. Cent quarante-quatre hommes employés à la fabrique de Scrikoff, la plus considérable. Elle fait 4000 pièces par an. Il y en a six autres. Le chanvre filé coûte deux roubles et demi le poud; crud un rouble vingt copecks. Tout est envoyé à Petersbourg. Toutes les toiles sont d'une même sorte; il s'en fait de plus fines à Kostroma. Les ouvriers sont Russes. Un seul homme a par pièce un rouble 70 copecks; il y met quatre jours: on les payoit 50 copecks de moins en 1791. Ces toiles ne sont pas assez fortes pour les gros vaisseaux.

Fabrique de Cuirs de Simeon Vasiliovitz Astapova. c'est la plus considérable; il y en a

une seconde, dans le même genre : la première fait quatre à cinq mille pouds par an, employe 20, 25 à 30 mille peaux. Le poud se vend de 13 à 16 roubles : le propriétaire achète les peaux à la pièce, un rouble et demi, jusqu'à deux et demi. Quatre pièces, cinq ou cinq et demie font un poud. Tous sont de cuir de vache. Trente à quarante ouvriers ; ils sont payés pour la totalité de l'hiver, et fort mal, car quelques uns ne gagnent que 20 roubles. On teint les cuirs en mai et juin ; presque tous sont rouges, très-peu noirs. Il faut quatre mois pour qu'une pièce soit entièrement finie. Il y a cinquante-cinq étuves, dont chacune peut contenir deux cents peaux crues. Machine composée de plusieurs pilons, garnis de six ou huit lames tranchantes, qu'une roue mue par trois chevaux fait aller. On met les peaux quatre fois dans l'eau, quinze jours chacune ; le reste se fait comme dans toutes les tanneries.

Il y a dans cette ville vingt églises, dont trois monastères, deux d'hommes et un de femmes. Environ dix mille ames. Elle est sur la *Para*, l'Occa est à quatre verstes, et sépare le gouvernement de Moskou de celui de Kolomna.

De Serpoukow à Toula 89 verstes, par Savody et Noschan. Les chemins sont dans le même genre que les précédens, et également

battus. Toula est renommée par ses manufactures d'armes, qui occupent une grande partie des habitans : on en compte vingt mille.

Manufactures d'Armes de la couronne. On nous a assuré qu'il y avoit au-delà de cinq mille ouvriers; mais la très-grande partie travaille chez soi. Nous n'avons vu à la grande fabrique que deux ateliers, de vingt quatre hommes chacun, pour forer les canons de fusils: on fore quarante-huit canons dans chaque, tous à la fois. On nous a dit qu'on pouvoit faire jusqu'à mille fusils par semaine; nous n'en croyons rien; ils pèsent, avec la bayonnette, treize livres. Il n'y a aucune machine de nouvelle invention. Deux hommes seuls pour tremper les lames de sabres; ils ont deux copecks par lame, et peuvent en tremper au-delà de trois cents par jour : ils veulent imiter les lames turques, où l'on voit dessus des caractères gravés. Les sabres pour les grenadiers coûtent 4 roubles 48 copecks, pour les cosaques 4 roubles, pour les hussards 2 roubles 64 copecks. Plusieurs magasins, où chaque partie du fusil est séparément : le canon, le chien, les ressorts, les anneaux et garnitures de cuivre, etc. On a projeté un très-beau plan pour la construction d'une nouvelle fabrique : on peut en voir le modele à la fabrique actuelle;

mais elle n'est pas encore commencée. Il y a soixante-dix ouvriers dans un atelier, pour polir les bayonnettes. Un petit atelier de huit, établis pour des jeunes gens qui apprennent à faire des instrumens de mathématiques et de physique, sous un maître. L'eau ne manque dans aucun temps de l'année. Chaque ouvrier travaille chez lui, et y vend ses marchandises; il ne travaille pour son compte que lors que la couronne n'a pas besoin de lui : dans ce dernier cas on lui fournit le bois, le fer, etc., et on lui paye les carabines sur le pied de 4 roubles $\frac{1}{2}$, et les fusils de soldat 3 roubles. Il y a des choses assez bien faites en acier, comme épées, médaillons, etc.; mais ces objets sont fort loin de ceux de Londres et de Paris, bien soignés; il est même très-rare de trouver quelque chose qui n'ait aucun défaut. Les fusils et pistolets (sur lesquels on met le plus souvent *Stockholm*) sont d'un travail très-médiocre. L'arsenal ou magasin d'armes de la couronne est au fond d'une grande cour; c'est un long bâtiment à un étage, dont le milieu est une petite salle, où se voit le buste en marbre de l'impératrice, entouré de trophées composés de diverses armes; il y a des colonnes et d'autres trophées du même genre : aux deux côtés sont deux longues salles de plus de 170 pieds,

qui contiennent les fusils, pistolets et sabres; la guerre, à peine finie, étoit cause du vide qui s'y trouvoit. Le tour de la cour sert pour des magasins de bois de fusils et autres objets analogues. La ville est assez grande, a plusieurs maisons bâties en pierres. Les fabriques de cuirs sont tombées.

De Toula à Pawchin trente-trois verstes, de Pawchin à Dougna vingt-cinq. A dix verstes avant Dougna, sur le chemin, à gauche, on trouve la fabrique d'étoffes de soie de M. Milioutin. Le village s'appelle *Titova*, c'est où on quitte la grande route pour aller à Dougna.

Cent cinquante métiers en soie: on y fait des velours, mouchoirs, rubans, et des étoffes pour meubles, etc. Les velours de 4 à 7 roubles (l'archine): les gilets, en velours satinés, 7 roub. ($\frac{1}{4}$ de large); les velours à trois couleurs, 7 R. Les étoffes pour meubles, à dessins en arabesques, cinq roubles; demi-satins, unis, un roub. 75, avec des fleurs 2 $\frac{1}{2}$; mouchoirs à deux faces 7 roubles: ils ont une archine $\frac{1}{2}$ en carré; les mouchoirs simples 3 roubles 90. Les petits rubans unis, noirs, 15 copecks, à couleurs, 20; l'ouvrier a pour les premiers 9 cop. pour dix archines; c'est ce qu'il fait par jour. Etoffes de soie pour habit 2 roubles. L'ouvrier pour les mouchoirs unis à 22 cop., il en fait un par jour.

Pour les velours, 55 cop. par archine ; il en fait six à sept verchocks. Etoffes unies pour meubles. Il y a de plus dix-huit métiers pour de grosses étoffes de paysan. Les étoffes les plus chères sont fond or avec des fleurs, coûtent 17 R.
On teint ici la soie : il y a huit cuves pour cet objet : en tout cinq cents ouvriers. Les ateliers occupent deux grands pavillons en briques, séparés par celui qu'habite le propriétaire.

Dougna. Forge très-considérable, appartenant à M. Pierre Demidof. Le minérai vient de mines, à soixante-six verstes, près de Toula ; elles sont fort riches, puisqu'elles donnent jusqu'à 70 pour $\frac{0}{0}$. Le fer, en gueuses, est transporté à d'autres forges, à cent quatre-vingt, ou deux cents verstes, où il est forgé. Le grand travail de ces forges est de fondre des gueuses : il y a deux fourneaux, de treize archines de profondeur, et cinq de diamètre, qui travaillent rarement ensemble. Ils donnent chacun deux fontes par jour, de deux cent cinquante pouds. Le bois vient de quatre-vingt verstes et au-delà, par l'Occa, au bord de laquelle cette forge est située, ce qui fait qu'il est peu cher : les fourneaux pour le grillage du minérai sont au nombre de cinq en activité : il faut quatre semaines, et jusqu'à cinq. Le feu est seulement dessous le minérai, sur une espèce de triangle en fer ren-

versé, et sur lequel on applique des gueuses, ce qui forme comme une grille : le feu se fait avec des poutres ou des arbres entiers. On met de la chaux avec le minérai. Cette méthode brûle moins de bois que celle de Suède, où le charbon et le minérai sont mis par couches : mais aussi nous croyons, par cette dernière, le minérai mieux brûlé. Il y a une autre forge, à dix-huit verstes, où on travaille peu. A cent quatre-vingt verstes, une autre, très-considérable, de vingt-quatre marteaux, dont seize travaillent continuellement. On exige quarante-cinq pouds par semaine, de chaque marteau (ce qui n'est pas grand chose). Il y a ici deux marteaux pour forger des barres qu'on vend un rouble, 20 ou 30 cop., le poud. Lors de notre passage un seul étoit en activité. On travaille à la Valonne.

Ce qu'il y a de plus intéressant, d'unique, à cette forge, c'est la méthode pour faire le charbon. Les fourneaux sont à deux verstes ; il y a huit fourneaux, de dix-huit à vingt sagènes de long, et quinze archines de large, ils ont six portes et six cheminées. On les remplit d'arbres entiers, mis en long, les uns sur les autres, jusqu'au comble de la voûte : ils en contiennent trois à quatre mille : ensuite on les allume aux six portes qui se ferment hermétiquement. On laisse seulement ouverts quelques soupiraux en haut,

qu'on augmente ou diminue selon que le maître le juge à propos (ils ont dix-huit archines $\frac{1}{4}$ de haut, sont en briques et pierres, et tous voûtés). Au bout de six semaines environ, le bois est réduit en charbon, et le secret de l'ouvrier consiste à savoir quand cette opération est finie : il le devine au goût de la fumée qui sort par les soupiraux, et ce tact, dont il ne peut pas rendre compte, lui est particulier, il le tient de père en fils, depuis cinquante ans ; d'après ses notions, on a voulu faire cet essai en Sibérie, il n'y a pas réussi : si on ouvroit trop tôt, le feu prendroit, et tout seroit réduit en cendres. Les arbres, convertis en charbon, conservent leur forme : tout celui qui se fait ici est consommé dans la fabrique : la qualité de ce charbon est meilleure que toutes les autres. Il y a trois cent cinquante ouvriers (hommes), appartenant au propriétaire ; mais souvent, et sur-tout l'été, un très-grand nombre vient travailler des environs. Les conduits qui mènent l'eau aux machines sont en fer fondu ; les morceaux ont une archine $\frac{1}{2}$ de long, sur $\frac{5}{4}$ de diamètre, sans les bords, et un verchock $\frac{1}{2}$ d'épaisseur. Ils pesent cinquante à cinquante-trois pouds. Il y a d'espace en espace des bassins, et deux pour donner de l'air à l'eau et du repos : malgré cela, l'eau a quelquefois rompu de ces morceaux (on en a fait ici

pour le canal projeté à Moskou, dont chaque morceau a deux archines de long, une de diamètre, près de trois verchocks d'épaisseur, sans les bords ; ils pèsent cent douze pouds). Le conduit de cette fabrique , en y comprenant toutes les parties, a deux verstes de long. Celui de Moskou a coûté 88 copecks le poud, aujourd'hui il en coûteroit plus de 110. On fait ici des meules pour les moulins à poudre, qui pèsent trois cent cinquante pouds, et coûtent un rouble $\frac{1}{2}$ le poud, parce qu'elles sont polies. La *roulance* annuelle de toutes les fabriques de M. Demidof est de 460,000 roubles. — Il y a une machine pour couper le fer chaud en trois, cinq, et sept pièces, pour faire des cloux. Autre machine, en forme de ciseau, pour couper à froid, et une troisième pour égaliser le fer, et le rendre poli ; c'est une espèce de tour. — Près des fourneaux à faire le charbon est une brandevinerie de grains ; elle a vingt cuves de cuivre, y compris deux alambics : on fait par an, de cent à cent vingt mille vedros : pour neuf pouds de grains (seigle), le directeur doit livrer depuis cinq vedros un quart jusqu'à sept. Il reçoit cinq copecks par vedro ; pour six $\frac{1}{2}$, et au-dessus, vingt copecks. Il y a soixante-dix ouvriers employés, qui sont payés cinq roubles par mois. On croit bientôt ne plus avoir qu'un très-petit nombre d'ou-

vriers, en substituant des machines, qui seront mues par des chevaux. Il y a vingt fourneaux, un par cuve, qui sont entièrement séparés du reste de la fabrique : on travaille seulement l'hiver, c'est-à-dire, huit mois par an. On n'entre dans l'endroit où sont les cuves qu'avec des lanternes, et, en tout, la distribution de cette fabrique nous a paru fort bien entendue. Le résidu des cuves est donné à trois cents bœufs; pour lesquels leur propriétaire paye à M. Demidoff 1000 roubles tous les trois ans.

Attenant de la maison du propriétaire est une fabrique de toiles fines; il y a vingt-six métiers, quatre pour les nappages et un pour des draps, de quatre archines de large, en tout, trente-un : on n'en vend rien; tout ce qui s'y fait est pour la maison : il y a de très-belles toiles et d'une grande finesse. On a eu pour épreuve du fil travaillé au fuseau, tellement fin, que 3600 archines ne pesoient pas deux zolotnics : on y fait des toiles dont quatre archines pliées pouvoient passer par un anneau de femme : un écheveau de ce fil de 3600 archines, pèse trois zolotnics et demi; une pièce de vingt-cinq archines sur cinq quarts, faite à la maison, pèse deux livres seize zolotnics. — On nous a dit que depuis 40 ans notre visite à cet établissement étoit la *cinquième* (d'étranger et voyageur), ce qui est bien extraordinaire.

Dougna est situé dans une espèce d'entonnoir entouré presque par-tout de montagnes : la descente, en venant de Toula, est très-rapide et assez mauvaise en hiver (1) : il faudra se munir d'une lettre pour M. Demidoff. — Nicolas Nikititz Demidoff a le meilleur fer de la Russie : il est le seul que soutienne l'épreuve de l'amirauté, de tourner 160 fois, dans les deux sens, une barre de fer autour d'un pieu ; aussi les Anglais donnent-ils du poud de ce fer un rouble soixante et soixante-dix copecks, pendant qu'ils ne donnent des autres qu'un rouble dix jusqu'à trente copecks au plus.

De Dougna à Kaluga 50 verstes : nous en avons fait plus des trois quarts sur l'Occa, que nous avons remontée, et qui étoit gelée.

---

(1) D'après l'avis des postillons, nous la descendîmes à pied ; il avoit dégelé la veille au soir, mais le froid étoit revenu : le soleil se levoit ; le ciel étoit sans nuage : pendant les dix minutes que dura ce petit trajet, un de nous eut le bout du nez gelé ; et, comme il arrive pour l'ordinaire, il ne s'en seroit pas aperçu, si la blancheur de la peau n'eût averti ses compagnons : le remède d'usage fut employé, le nez frotté de neige, et il n'y parut plus : cet accident, très-fréquent, n'a jamais de suite, pourvu qu'on n'approche pas du feu, et qu'on ne mette rien de chaud sur la partie gelée.

Kaluga, capitale de gouvernement; ville assez considérable, et peuplée, sur l'Occa: rien absolument de remarquable qu'un pont de pierre, dont on ne parleroit pas ailleurs: cette ville est renommée pour le caviar; nous en avons acheté de fort bon à trente copecks la livre.

De Kaluga à Smolensko, 306 verstes: entre Cholkanava et Méliana, on entre dans le gouvernement de Smolensko: à Jaskova on reprend la grande route de Moskou à Varsovie: vers la fin de la poste de Michaëlofska, à Marqueuski Slovoda, on passe le Dnieper dans un mauvais bac: il est peu large. A Smolensko on traverse encore le Dnieper sur un pont de bois, après lequel on prend à droite. *Smolensko* est une ville assez considérable, où il y a quelques anciennes fortifications: rien d'intéressant.

De Smolensko à Lady, 62 verstes: le pont qui est à l'entrée forme la séparation des gouvermens de Smolensko et de Mohiloff (ou Mohileff): ce gouvernement et celui de Polotzk ont été démembrés de la Pologne. Les ex-jésuites, recueillis par l'impératrice, sont répandus dans cette partie de l'Empire, appelée Russie blanche; ils ont à Polotzk un magnifique collége. A Lady on commence à trouver des Juifs: ils y sont très-nombreux, parce qu'ils ne peuvent pas

s'établir dans l'intérieur de l'Empire. De Lady à Tolytzin, 99 verstes : à Dubrowna on peut loger à côté de la poste : la manufacture de draps est fort tombée, et réduite à cinquante métiers. Le prince Potemkin avoit établi ici une école militaire : à Orcza (1), on passe encore le Dnieper en bac après une mauvaise descente : tout le chemin dans la Russie blanche est bordé d'arbres et fort beau.

Tolitzin ; grand village appelé ville, coupé par une rivière qui sépare les possessions russes et polonaises (2) : presque toute la partie russe a été, depuis peu, la proie des flammes : la chancellerie de la douane a été comprise dans les bâtimens brûlés : on prétend que le feu y a été mis à dessein, pour éviter la reddition des comptes ; c'est un moyen violent, mais il est sûr. Quoiqu'il n'y ait qu'une verste jusqu'au territoire polonais, on fait payer un mille, et au taux de Pologne, parce qu'il est infiniment

---

(1) Nous recommandons aux voyageurs le maître de poste, que nous avons trouvé d'une insolence bien rare dans un homme au service du public.

(2) Nous parlons de l'état du pays en 1792 : le nouveau partage de 1795 a sans-doute apporté un grand changement dans cette ligne de démarcation.

plus cher que celui de Russie. Avant de passer la frontière (qui ne se passe jamais de nuit) il faut essuyer nombre de formalités, une visite assez stricte : nous avons déjà observé qu'on ne peut avoir sur soi, ni papier, ni numéraire russes : malgré le bas titre des monnoies, il y a un grand profit à en faire la contrebande, aussi les Juifs, non moins attachés à leur intérêt ici que par-tout, trouvent le moyen de tromper la vigilance des gardes. La douane est à une verste de la poste. Nous avons vu avec indignation la manière dont les Cosaques, de garde au pont et à la barrière, vexent les malheureux paysans qui traversent d'un Etat à l'autre; ils prennent toujours quelque chose sur leurs voitures, du bois, du foin, de la paille, enfin ce qu'ils peuvent : nous avons attendu très-long-temps pour l'examen de notre passeport, ce qui n'a pas empêché de nous demander pour boire, comme si nous eussions été expédiés sur le champ. Le major commandant étoit absent; nous ne savons si les choses vont mieux quand il y est, mais elles vont fort mal quand il n'y est pas.

Entrée en Lithuanie. La douane polonaise est peu rigoureuse; pour changer notre passeport, il nous en a coûté trois florins. Les chemins depuis Tolytzin sont fort étroits,

presque toujours dans les bois, et jamais réparés. Le prix de la poste est de deux florins par cheval par mille polonais (deux florins pour le postillon); mais on s'arrange avec les Juifs pour avoir des chevaux : ils vous mènent ainsi de l'un à l'autre à un prix au-dessous de la poste : nous avons payé les nôtres un florin un tiers; quelquefois on les obtient à meilleur marché : nous avons payé en partant; mais souvent on ne l'exige pas. Les villages, le peuple, tout offre ici le spectacle de la plus grande misère; toutes les habitations, ou au moins la majeure partie sont occupées par des Juifs, dont la mal-propreté ne peut être comparée à rien : presque par-tout, hommes, femmes, enfans, bestiaux, volailles, tous sont sous le même toit, sur-tout en hiver : nous avons été plusieurs fois forcés de nous arrêter, et de partager l'unique appartement de la maison, avec cette société nombreuse et choisie : on trouve par-tout de l'eau-de-vie, quelquefois du vin qui n'est pas exorbitamment cher, mais rien à manger absolument, si ce n'est dans les villes, qui sont extrêmement rares; plusieurs sont décorées de ce nom, qui passeroient ailleurs pour de misérables villages.

De Tolytzin à Varsovie 111 milles. A Borisow on a demandé notre passe-port : de

Stolpey à Karelice, des plaines immenses et point de bois : les villages sont plus fréquens, mais toujours la même misère. Avant Novogrodeck on traverse un bois où la route est si étroite, que deux voitures ne peuvent y passer. De Novogrodeck à Bichisa cinq milles, presque toujours dans les bois : c'est là que commence la poste royale, et qu'on trouve des maisons passables, où l'on peut loger : les chevaux sont généralement bons. *Grodno* n'a plus ni fabriques ni université : cette ville offre l'image du malheur et de la misère. A Bielzk on a refusé l'argent russe, qui jusques là passoit, même avec bénéfice. A Sokolow, quoiqu'il n'y ait que deux milles et demi, on nous en a fait payer trois. A Pobikrow, la maîtresse de poste étoit folle, et sa folie étoit de voler tout ce qu'on déposoit chez elle, manteaux, cannes, etc., E. C. R.

MONNOIES DE POLOGNE.	Valeur dans le pays.	Titre. *kar.·gr.*	*Poids, titre et taille de l'or et de l'argent.*
Monnoies de la grande Pologne.			Les ducats et les rixd.de Pologne ont été fabriqués de-
Monnoies d'or.	*flor.*		
Ducat.	18	23 8	

MONNOIES DE POLOGNE.	Valeur dans le pays.	Titre. den. gr.	*Poids, titre et taille de l'or et de l'argent.*
Monnoies d'argent.			puis 1766, au titre de la convention *ad legem imperii*; et conséquemment 67 ducats sont taillés d'un marc d'or, poids de Cologne, au titre de 23 kar. 8 gr., et 8 rixd-espèce du marc d'argent, poids de Cologne. D'un marc poids de Cologne, de cuivre net, on taille 120 gros. Selon Newton, il y a des ducats anciens au titre de 22 kar; et selon le mê-
Daler espèce. Rixdaler contient. . . .	. .	10 16	
Daler. (dans le rixd.)	1 $\frac{1}{3}$		
Timpf.	6 $\frac{2}{3}$	6 4	
Gulden zloti, florin polonais. . . .	8		
Szostack.	20	6 4	
Trojack.	40	3 12	
Polturack. . . .	80	2 4	
Grosz, ou gros polonais.	240		
Schilling	720		
Pfenning	2160		
Monnoies de Dantzick.			
Daler espèce, contient	1		
Daler écu. . . .	1 $\frac{2}{3}$		
Timpf, gulden, florin.	5		
Timpfen ou Dimpf.	8 $\frac{1}{3}$		
Sechser, schustaken.	25		
Dutgen	50		
Brommer.	100		
Groschen, gros polonois, ...	150		
Schelling. . . .	450		
Pfenning	2700		
Le florin polonais équivaut à environ 13 sols de France.			

me auteur, la proportion de l'argent à l'or est comme un à 11 $\frac{92}{600}$.

Le marc à Dantzick, pour les essais, est de 24 car., le car. de 12 gr. Le marc pour les essais de l'argent est de 16 loths, le loth de 16 pfennings ou deniers. L'argent ouvré de Dantzick doit être au titre de 12 loths 12 pfennings, à 13 loths. La marque de l'essayeur consiste dans deux croix, surmontées d'une couronne.

Le rixd. de Sigismond III et d'Uladilaus est au titre de 11 deniers. Daler vieux de Dantzick, même titre. Vieux rixd. de la ville de Thorn idem. Timpf polonois de 1755, au titre de 6 den. 4 gr. Szostack de la même année tit. 3 den. 16 gr. Trojack de 1754, tit 3 den. 8 gr. Polturack de 1756, 2 den. 8 gr.

Empreintes.

La ville de Dantzick n'a fait frapper aucune monnoie depuis 1765. Celles à ses coins et armes, qui existent dans la circulation, sont des florins, des timpfs, des scholtack, des dietchen et des gros. Le florin porte d'un côté l'effigie d'Auguste III, roi de Pologne, et de l'autre les armes de la ville, supportées par deux lions, au-dessus desquelles on lit: 30 gros. La légende de ce côté : *Mon. argent. civit. Genaden.* Le timpf, le schustack ont la même empreinte ; la seule différence est dans l'énonciation de la valeur. Le gros porte d'un côté un chiffre surmonté d'une couronne, et de l'autre les armes de la ville, entourées de cette légende : *Grossus triplex Gedanensis.*

Observations.

Dans la grande et dans la petite Pologne les valeurs des monnoies respectives sont différentes dans la proportion d'un à deux : par exemple, dans la grande Pologne le ducat vaut 18 flor., et dans la petite Pologne il n'est compté que pour 9.

Il n'y a point de change réglé en Pologne avec

B 2

aucune ville de commerce de l'Europe; et les banquiers établis dans ce royaume font les conditions qu'ils veulent avec les étrangers qui ont recours à eux. Dans la circulation on voit peu de ducats polonais, on ne rencontre que des ducats d'Hollande, et des monnoies d'argent de Russie, et sur-tout de Prusse, principalement dans les provinces qui avoisinent ces deux Etats.

La livre de Pologne se divise en demi, en quart, huitième et seizième; elle répond à un marc cinq onces deux gros douze grains, ou 7644 gr. poids de marc de France.

Le last pour les marchandises sèches équivaut à 154,700 pouc. cub. de France.

Le mille de Pologne a 17,132 pieds de France; celui de Lithuanie 27,536 pieds de France.

L'aune de Varsovie *ellen* a 273 $\frac{1}{2}$ lig. du pied de France; *haken* pour l'arpentage, a 20 *morgen* ou 9000 ruthes carrées.

A Dantzick on se sert du poids de Cologne; mais il est plus affoibli que dans les autres pays où il est en usage: les 16 loths dont il est composé répondent à 7 onces 5 gros 3 gra. $\frac{5}{2}$, ou 4393 gr. $\frac{5}{2}$ du poids de marc de France. Le pied de Dantzick a 127 lign. $\frac{3}{5}$; l'aune *ellen* a 254 lign. $\frac{40}{189}$; *ruthe* a 1908 lign. *Morgen*, mesure pour l'arpentage, 52,668 pieds carrés : le *hube*, autre mesure d'arpentage, a 30 morgen.

Pour les marchandises seches, *scheffel*, d'après l'encyclopédie, 2452 pouc. cub., d'après Paucton, 2457. Mesure pour les liquides : *stofs*, pour la bierre, 116 pouc. cub.; pour le vin 86 $\frac{1}{2}$; pour le lait 84. Le last de vin contient 2 fass ou fuder, 8 oxhofts, 12 aamhs, 48 ancres; 240 viertels, 1320 stofs. Le lispund a 14 liv. de Dantzick, le schipfund 20 lisp., le petit steen 22 liv., le grand steen 32 liv. Le last, de 60 scheffels pèse 4560 liv.

CHAPITRE II.

Arrivée à Varsovie. Description de cette ville. Le Roi. Château de S. M. Ses collections. Lagenki.

Nous n'avons pas besoin d'observer à nos lecteurs que beaucoup de choses dont nous allons parler n'existent plus : les tristes événemens qui ont désolé cette malheureuse contrée, ont dû apporter des changemens qui la rendent méconnoissable : nous n'en décrirons pas moins ce que nous avons vu ; on jugera mieux par là des malheurs de la capitale, en comparant ce qui y reste encore avec ce qu'elle a perdu.

Nous sommes arrivés à Varsovie sur un mauvais chariot, qui a cassé à l'entrée de la ville. Le traînage nous ayant tout-à-fait abandonnés à vingt-cinq lieues de cette capitale, il a fallu, de toute nécessité, laisser nos traîneaux, et prendre une voiture à roues quelconque : nous n'avons pas eu à choisir.

VARSOVIE est une assez grande ville, peuplée

de soixante-quinze mille habitans, si horriblement pavée qu'il est impossible d'y mener les chevaux au grand trot: les rues sont sales, point éclairées, bordées, en quelques endroits, d'assez beaux hôtels, mais souvent de maisons, ou plutôt de cahutes épouvantables. Les palais des seigneurs sont généralement vastes, et richement meublés. Malgré le désagrément du pavé dans la ville, et la boue ou la poussière des environs, les Polonais montent beaucoup à cheval: ils en ont de superbes, et les mènent bien.

La Vistule, fleuve considérable, sépare Varsovie du faubourg de Praga, qui peut être regardé comme une petite ville, ayant quatorze à quinze mille habitans: il n'y a point de pont pour faciliter la communication, ou, au moins, n'y en avoit-il point lors de notre passage, et la rivière couloit tranquillement sans la moindre apparence de glaçons. Les plaisirs de cette ville se réduisent à peu de chose: un mauvais Opéra italien, et une Comédie nationale, détestable. Nous avons assisté à un concert extraordinaire, assez médiocre. La société passe pour agréable: les femmes jouissent de la réputation d'être les mieux élevées de l'Europe: toutes parlent français, ainsi que les hommes: cette nation a une aptitude singulière pour l'étude des langues; rien de plus ordinaire qu'un Polonais de vingt

ans, parlant purement trois ou quatre langues, sans le moindre accent. Nous avons trouvé que les Polonaises, malgré leur éducation renommée, avoient l'air effronté, et se mettoient en filles; on dit que c'est la mode : c'est aussi la mode qui veut qu'elles soient coiffées horriblement.

Stanislas, roi de Pologne, est un exemple frappant des vicissitudes de la fortune : né simple gentilhomme, il est élevé au trône par le secours de l'impératrice de Russie : peu d'années après il est enlevé au milieu de sa capitale, blessé, et il échappe, par miracle, à une perte assurée. Il voit ensuite son pays partagé, et le tiers de la Pologne devenir l'apanage de trois souverains qui n'ont d'autres titres que leur volonté, appuyée par des armées formidables. Mais ce sont là des titres imprescriptibles. En 1791 une révolution, faite en trois jours, lui donne un pouvoir étendu, rend le trône de Pologne héréditaire, et ce beau plan est anéanti un an après. Enfin, en 1794, le souffle empoisonné des jacobins français pénètre dans ses états, les couvre de deuil et d'opprobre : tout se termine par un nouveau partage, qui, ne laissant à la Pologne que son nom, la fait disparoître du globe, et transforme Stanislas en un particulier obscur, blâmé des uns, méprisé des autres, et qui, selon nous, ne mérite ni blâme, ni mépris : tous les

torts sont à sa nation. Nous parlerons plus bas du gouvernement.

Le roi passe, avec raison, pour un homme instruit, et très-aimable. Nous lui fûmes présentés, dans son cabinet, par notre ministre; il donna dans cette conversation, qui dura près d'une demi-heure, une preuve de beaucoup d'esprit. Connoissant l'opinion que la politique prescrivoit à notre ministre sur la révolution française, et ne connoissant pas la nôtre, il évita de nous parler de notre pays, et il ne fut aucunement question de la France. Le prince sentit que la présence de notre envoyé pourroit nous gêner pour certains détails, et l'embarrasser lui-même, si nous étions tentés, en approuvant la révolution de Pologne de 1791, de jeter de la défaveur sur la révolution de France, qui lui est diamétralement opposée.

Le roi donnoit souvent à souper, sans aucune étiquette : c'étoit la maison d'un particulier : il dînoit toutes les semaines chez son frère le Primat, et chez sa sœur la comtesse Braniski; les étrangers connus y étoient invités.

Château du roi. Il est bâti sur une hauteur près de la Vistule, très-simple, pour ne rien dire de plus : les abords n'en sont pas commodes, et les alentours répondent à merveille à son étonnante simplicité : dans la place qui

est devant, on voit la statue de Sigismond, sur une colonne fort élevée. Les appartemens du roi sont très-peu considérables : nous avons commencé notre visite par une ancienne chapelle, servant de garde-meuble ; il y avoit quelques tableaux, ensuite une grande pièce, ci-devant salle du conseil, 13 tableaux. Bonne copie du Saint-George du *Corrège*. Assez beau tableau de *Cazanova*. Vénus et Adonis, original, un peu noir. Apollon et Daphné, petites figures, de *Carle Maratte*. Un Vésuve de Vollair. Salle d'assemblée ou de concert, 68 pieds sur 48, très-bien décorée, entourée de colonnes de stuc; en tout fort belle. Un très-grand plafond de *Bacciarelli* ; la couleur est foible comme dans presque tous ses ouvrages, ce qui peut venir de la rapidité avec laquelle il faut qu'il travaille, le roi étant toujours pressé. Statues d'Apollon et de Minerve en marbre, de M. *Le brun*. Pièce suivante décorée en stuc. Six grands tableaux historiques de *Bacciarelli*. Casimir donnant des lois à Cracovie, 1347. Etablissement de l'académie de Cracovie, 1400. Hommage de la Prusse, 1525. Réunion de la Pologne et de la Lithuanie, 1569. Paix de Chokzim, 1621. Sobieski partant pour délivrer Vienne, 1683. 22 bustes de bronze et 10 médaillons peints, représentant des hommes illustres de Pologne.

Statue d'Atlas, par *Monaldi;* de la Renommée, par *Le Brun*, en marbre. Salle du trône. Quatre petites statues de marbre. Jules-César, Pompée, Scipion et Annibal. Deux belles tables de mosaïque. Petit cabinet très-joliment décoré, où sont sept portraits, Frédéric II, Catherine II, Gustave III, Pie VI, George III, Joseph II, et Louis XVI. Cabinet d'étude du roi. Plusieurs portraits de souverains, en miniature : on le traverse, et dans la pièce suivante sont 45 tableaux, dont deux beaux *Vernet*. Jolie copie à l'encre de la Chine, de la Madelaine de *Battoni*. Beau tableau d'architecture près de la cheminée. Chambre à coucher du roi : 30 tableaux. Tête de *Greuze*. Beaucoup de morceaux de *Bacciarelli*. Ancienne salle d'audience : huit bustes en marbre. A côté du trône, Catherine II en guerrier, et Jean Sobieski : vis-à-vis, Elisabeth reine d'Angleterre, et Henri IV : sur les tables, César, Auguste, Adrien et Marc-Aurèle. Salle du conseil privé : 22 tableaux de *Belloto*, Vénitien, dit *Canaletto*, presque tous fort agréables : on remarque celui de l'élection des rois. Des vues de Varsovie et de Villanow. Cette pièce donne sur une terrasse au-dessus de la bibliothèque : de cette salle on va à une petite chapelle dont le tableau n'est pas mauvais ; il est attribué à *Rembrant*. Deux autres

pièces remplies de tableaux, dont beaucoup de portraits. Autre pièce entièrement revêtue de marbre (1).

Le roi possède quelques collections précieuses dans le détail dequelles nous allons entrer : il est à observer qu'il les a créées lui-même, une couronne élective ne donnant pas à cet égard les avantages dont jouissent les autres souverains de l'Europe, qui n'ont que la peine d'augmenter ce qu'ils ont reçu de leurs aïeux.

Cabinet de médailles. Collection très-riche en médailles anciennes : leur classification est comme il suit : *Europe*, villes : Espagne, Cadix, etc. 7 ou 8. France, petite médaille rare, publiée par Pélerin ; *Lakidon portus Massiliæ.* 14 de Marseille, dont plusieurs rares, sur-tout une en bronze. Nismes, plusieurs. Italie, Ravenne. Ombrie, *Ariminum*, rare. Etrurie, *Aquinum.* Latium. Rome. Petite médaille de Segni (Etats du pape), en argent : d'un côté une tête de Mercure, de l'autre une Chimère, une hure de sanglier, et dessous *seic*, très-rare, pas dé-

(1) Le roi reçoit souvent le soir, dans une des pièces les plus simples, et on soupe dans la même : les tables sont apportées toutes servies, et remportées après le souper.

crite. *Suelsa pometia.* Téate. Campanie, Capoue, etc. Cumes, deux d'argent, rares. Naples. Samnium. Médaille de bronze de *Frentani*, peuple habitant le Samnium, pas décrite. Tête de Mercure, Pégase au revers; lettres étrusques. Campanie. Calabre ancienne, plusieurs de Tarente. Rare d'argent de Janus en Lucanie, beaucoup de pœstum, dont quelques-unes n'ont jamais été publiées. Grande Grèce: Héraclée, belles. Métaponte, très-rare, de Sibaris. *Thurium*, jadis Sibaris. *Copia*, jadis Thurium. Des Brutiens. De Caulone. De Crotone. *Hippo*, aujourd'hui Monteleone. Locres, etc. Sicile, rois et tyrans. Villes, Messine sous son nom ancien et moderne. Taormini. Catane. Syracuse, Agrigente, Selinontium, Erix, Lilibée, Palerme, etc. Grande médaille de bronze, de Lipari, rare. Presque toutes les villes de la Grèce anciennes, dites attiques: fort belle suite. Médaille très-rare en argent, d'un fort beau style; Hercule couronné de chêne, et au revers, tête de femme crue Dejanire: en grec, *Rakenium:* il manque une lettre; il n'y a qu'un point à la place: elle est chez madame de Benthing à Hambourg: elle manque à Vienne: l'abbé Eckel la croit fausse. Rois de Macédoine, beaucoup de Philippe et d'Alexandre le Grand. Successeurs d'Alexandre. Corcyre, Byzance, etc. Très-rare en argent,

pas décrite, de la ville de Maronée : Bacchus d'un côté sur un char de triomphe ; de l'autre le buste de Miltiade ; *Miltiados Atheneios* : il avoit été envoyé en Thrace. Rois de Thrace. Rois du Bosphore. Crète, îles de l'Archipel. Rois des Daces. Sarmatie, etc.

Asie. Lampsaque, Bergame, La Troade, Smyrne ; et presque toutes les villes de l'Asie mineure. Rois de Pont, dont une très-belle en argent, de Mithridate. Rois de Syrie, presque tous. Beaucoup de la ville d'Antioche ; Apamée, Damas, Laodicée, Comagène. Phénicie, Tyr, Césarée. Le Sicle avec l'inscription Samaritaine en argent, très-rare. Rois de Judée. Rois d'Edesse en Mésopotamie. Rois d'Armenie, Tigrane. Rois des Parthes. Rois de Perse.

Afrique. Rois d'Egypte. Rois de Numidie, Carthage. Malte : il y en a peu d'Afrique.

Suite progressive des monnoies romaines, depuis l'as libral, jusqu'à la demi-once pour le poids de l'as, et les aliquotes de l'as dans la même proportion. Tout ce qui est désigné ci-dessus va à 1300 médailles environ.

Progression des monnoies romaines en argent. Plusieurs Marc-Antoine. Médailles d'argent frappées par Marc-Antoine pour les 24 légions qu'il avoit sous ses ordres : il manque la vingt-quatrième, qui n'est, dit-on, nulle part. Cette suite est à Paris et à Vienne.

Médailles des Empereurs. Médaille d'or d'Auguste, après sa mort; *Divus Augustus* du côté de la tête, de l'autre *Pax*: pas décrite. Caligula avec ses trois sœurs, gr. br., rare, quoique publiée. La *Judæa Capta* de Vespasien, Tite, et Domitien, sous le même revers. Médaille de la colonne Trajane, en gr. br., rare; du Forum Trajanum, en or. Deux de Matidia, rares; une de Marciana. Deux Antinoüs, en moyen bronze, et petit; celle-ci est d'Ephèse. L'apothéose de Faustine *major*, avec le bûcher, en gr. br., rare. Sept Pertinax, dont un de gr. br. Titiana, femme de Pertinax, médaille d'Egypte, ou de Mitylene, extrêmement rare (il y en a cependant deux en Angleterre). Manlia Scantilla, deux de bronze, et de Diaclara, une d'argent, et une de gr. br. Pescennius Niger; trois d'argent, et deux de bronze, de la province de Césarée. Petit Geta, en argent, et au revers, son père et son frère. Diadum., en grand bronze, et en argent. Six Gordien père, dont trois en argent; cinq de Gordien fils, deux d'argent, trois de bronze, toutes bien conservées: très-rares. Puppien, Balbin, et Gordien le jeune entr'eux deux, assis, et faisant des distributions au peuple; en gr. br., rare. Six d'Emilien, rares, sur-tout une grecque, en gr. br., de Salitum. Belle suite des tyrans. Cornélia Supera, petit bronze; très-rare. Deux

de Fulvius Macrianus, une de Fulvius Quietus. Une de Zenobie, en argent, extrêmement rare (elle manque à Vienne, l'abbé Eckel la croit fausse). Une de Floria, en gr. br., très-rare. Probus et sa femme, en grand bronze, rare. Médaillon d'or de Lucinius père, trouvé en Pologne : au revers, deux figures debout, et *Concordia Augustorum Cæsarum*, pas décrit. Grand nombre de Constantin. Un Hannibalien. Médaille de Constant, en argent. Trois Népotien. Deux Vetranion. Médaillon de Magnence, au revers, fig. debout : *Virtus Augustorum*. Petit Jovien d'or. Romulus Augustulus, petite, en or, fort rare.

Monnoies et médailles des Parthes, environ mille.

Médailles consulaires, mille, dont soixante non décrites : 1 d'Abutia, 2 de Cominia, 1 de Durmia, 1 de Volusia, etc. ; 6 d'or, 650 en argent ; 10 médaillons, 133 gr. br., 67 m. br., 134 petit bronze.

Récapitulation des médailles anciennes des villes et pays. EUROPE. *Hispania* 21 ; *Gallia* 29, dont 14 de Marseille ; 1 de Cabellic ; 1 de Lakidon ; 2 de Nemetum Concordia, non décrites : *Gallia Cispadana* 4, toutes de Ravenne ; *Umbria* 6 ; *Etruria* 3 ; *Latium* 24, dont 3 non déc. ; *Campania* 45 ; 1 de Galatia ; 2 de Capua ; 1 de

Cumes ; 1 de Naples , et 2 autres , n. d. — *Samnium* 7 ; 2 , n. d., dont 1 de Frentanorum. *Apulia* 16 , dont 3 de Cœlium , et 1 de Luceria , n. d. ; *Calabria* 18 ; *Lucania* 40 ; *Magna Græcia* 25 ; 1 de Copia , n. d. ; *Bruttii* 76 ; 2 de Bruttii ; 1 de Crotone , n. d. ; *Siciliæ Reges* 13 ; 1 d'Hiéron Ier , n. d. ; *Urbes* 133 ; 1 de Lilibée ; 1 de Centumripæ , n. d. ; *Lipari* 3 ; *Sardinia* 1.

Græcia vetus. Laconia 3 ; *Arcadia* 5 ; *Messenia* 3 ; *Achaïa* 22 ; 2 de Corinthe , n. d. ; *Attica* 23 ; *Beotia* 7 ; *Acarnania* 5 ; *Epire* 4 ; Rois d'Epire 7 ; Pirrhus 4 , dont 1 n. d. , et 3 d'Ambracia. *Thessalia* 10 ; dont 5 n. d. *Macedonia* 23 , dont 2 n. d. ; *Rois de Macédoine* 69 , dont 2 d'Alexandre-le-Grand , n. d. ; Illyria 23 , dont 2 de Dirrachium , n. d. ; *Dalmatia* 1 ; *Thracia* 41 , dont 12 n. d. — *Reges Thraciæ* 3 ; *Mæsia* 31 , dont 5 n. d. ; *Chersonesa Taurica* 1 ; *Reges Bosphori* 4 , dont une de Sauromate , n. d. ; *Isle de Crète , et Archipel* 21 ; *Dacie* 58 ; *Sarmatie* 4.

ASIE. *Misie* 13 , dont 1 d'Ilium , 1 de Dardanus , 3 d'Adramistium , n. d. ; *Rois de Pergame* 10 , dont 5 de Troas , n. d. ; *Eolie* 3 , dont 1 de Cumes , n. d. ; *Lesbos* 4 ; *Lydie* 10 , dont 4 , n. d. ; *Cappadoce* 5 ; *Ionie* 46 , 6 non d. , dont 1 de Phocée , et 1 de Priene. *Carie* 13 , dont 7 n. d. ; 1 de Stratonicée ; *Isle de Cos* 2 ; *Rhodes* 5 ; *Phrigie* 10 , dont 4 n. d. ; Cotidum , Nicopolis ,

lis, Sala, Synaos. *Pisidie* 3 ; 1 d'Antiochia, n. d. ; *Galatie* 3 ; *Cilicie* 6, dont 2 n. d. *Isle de Cypre* 2 ; *Pamphilie* 3, dont 1 n. d. ; *Rois de Bithynie* 3 ; villes, 21, dont 7 n. d. ; 1 de Prusa ; 1 de Prusias, *olim* Cio ; 1 d'Hadriana ; *Paphlagonie* 4 ; *Rois de Pont* 1 ; *Villes*, 3 ; *Syrie* 1, n. d. ; *Rois de Syrie* 73, 1 n. d. ; *Villes* 123, dont 13 n. d. ; Palmyre 8 ; Amphipolis 1 ; Comagètes 1 ; *Rois* 3 ; *Cæsarea Germanica* 4 ; *Dolica* 1, n. d. ; *Samosata* 13, dont 3 n. d. ; *Zeugma* 3 ; *Phœnicia* 27, dont 4 n. d. ; *Palestine* 11 ; *Judée* 3 ; Rois de Judée 11, dont 1 n. d. ; *Augustorum in Judea cusi* 9 ; *Mesopotamie* 8, de Carrhæ, dont 1 n. d. *Rois d'Edesse* 10 ; *Edesse* 17 ; *Rhesœne* 1 ; *Rois des Parthes* 9 ; *incerti* 3 ; *Reges Persarum Sassanidæ* 5.

AFRIQUE. Rois d'Egypte 40 ; 1 de Ptolomée ; 7 d'Evergete second, n. d. ; *Ptolomæi incerti* 14 ; *Nummi Augustorum in Egypto cusi* 126, dont 5 n. d. ; *Cyrenaïca* 3 ; *Bysacene achalla* 1, n. d. ; *Carthage* 11 ; *Utique* 2 ; *Numidie* 1 ; *Rois* 5, dont 4 de Juba. *Isles d'Afrique. Malte* 5 ; *Cossyra* 1 ; *Gaulos* 3 ; *Cœne* 1, n. d. ; *Gaya* 1 n. d.

Asses librales 4 ; *Idem diminuti* 2 ; *cum inscriptione* 24 ; *Semi asses cum inscriptione* 14 ; *Quincunces* 1 ; *Trientes varii* 10 ; *Quadrantes varii* 14 ; *Sextantes varii* 21 ; *Unciæ variæ* 28 ; *Argenteæ monetæ romanæ diversi generis* 12. — Total, sans

compter lès monnoies romaines, 1562, dont 37 en or, 354 en argent, 19 méd. de bronze, 158 en gr. br., 426, m. b, 568, p. br.

Empereurs. Le second chiffre indique les non décrites.

Pompée.	3		Julia Titi f.	5	1
J. Cesar.	45		Domitianus.	115	2
Conjurés.	14		Domitia.	3	
Sext. Pompée.	7		Nerva.	23	
Lepidus.	2		Trajan.	188	
M. Antoine.	50	2	Plotine.	4	
Auguste.	197	7	Marciana.	1	
Livie.	9		Matidia.	2	
Agrippa.	9		Adrien.	288	4
C. et L. Cesars.	6		Sabinia.	25	
Drusus major.	5	1	Antinous.	2	1
Antonia Drusi f.	4	1	Elius Cesar.	14	
Tibere.	49	1	Antonin le pieux	287	
Drusus minor.	4		Faustina major.	67	2
Germanicus.	7		Annius galerius.	1	
Agrippina major.	5		Marc Aurele.	232	3
Néron et Drusus.	2		Faustina minor.	79	1
Caligula.	17		Lucius verus.	47	4
Claude.	44	2	Lucilla.	32	1
Messaline, fausse.			Commodus.	192	7
Agrippina minor.	3		Crispina.	16	
Britannicus.	2		Pertinax.	6	
Néron.	66		Titiana.	1	
Octavia.	1		Didius Jul.	8	1
Poppœa.	1		Manlia Scantilla.	3	1
Galba.	29		Didia Clara.	3	
Othon.	8		Pescennius Niger.	5	
Vitellius.	17		Clod. Albinus.	13	
Vespasien.	108	1	Severe.	157	17
Domitilla.	1		Julia, Domna.	52	2
Titus.	65	1	Caracalla.	150	8

Plautilla.	15	2
Geta.	41	4
Macrin.	25	2
Diadumenien.	6	1
Heliogabale.	85	3
Julia Paula.	4	
Julia Aquilia.	4	
Annia Faustina, fausse.		
Julia Sœmia.	5	
Julia Mesa.	15	
Severus Alex.	145	4
Barbia Orbiana.	7	1
Julia Mammœa.	27	3
Maximin.	32	
Pauline.	1	
Maximus.	11	
Gordien af. p.	6	
Balbinus.	9	
Paupienus.	9	
Gord. Pius.	112	4
Furia Sab. Tranquilla.	1	
Philip. pater.	85	4
Otacilla Serera.	13	
Philip. filius.	21	3
Decius.	36	
Etrussulla.	14	3
Q. Herennius.	10	
Hostilianus.	11	2
Trebonianus Gallus.	31	1
Volosianus.	21	1
Œmilianus.	4	
Valerianus.	48	3
Mariniana.	6	
Galienus.	126	2
Salonina.	38	
Corn. Salonius.	10	1
Valerianus jun.	5	1

Cornelia Supera.	1	1
Herodianus.	1	
Macrianus.	1	1
Quietus.	1	
Zenobie.	1	1
Postumus pat.	42	1
— filius.	2	
Victorian. Uterq.	20	1
Marius.	1	
Ingenuus.	1	1
Œmilianus.	1	1
Claudius.	58	1
Quintillus.	14	
Aurelianus.	72	2
Severina.	11	1
Tetricus pater.	28	
Tetricus filius.	16	
Vaballathus.	7	
Tacitus.	29	
Florianus.	10	
Probus.	107	3
Carus.	16	1
Magnia Urbica.	2	
Numerianus.	14	
Carinus.	24	1
Nigrinianus.	2	
Diocletianus.	64	4
Maximianus.	70	2
Const. Chlore.	28	1
Helena.	9	
Fl. max. Theodora.	2	
Galer. Maximianus.	32	
Galeria Valeria.	5	
Carausius.	2	
Allectus.	2	
Domitius Domitianus.	1	
Severus.	4	

Maximinus Daza.	21	2
Maxentius.	28	
Romulus.	3	
Licinius pater.	52	1
— filius.	23	2
Constantinus magnus.	173	8
Urbs roma.	21	
Constantinopolis.	13	
Faustina.	6	
Crispus.	44	
Helena Crispi f.	1	
Delmatius.	5	
Hannibalianus.	1	
Constantinus jun.	58	
Constans.	43	1
Constantius.	97	2
Nepotianus.	3	2
Vetranio.	2	1
Magnentius.	23	1
Decentius.	7	
Constantius Gallus.	7	
Julianus Apostata.	29	
Helena Juliani f.	7	
Jovianus.	6	2
Valentianus.	45	1
Valens.	40	
Gratianus.	36	
Valentinianus j.	17	
Theodosius maj.	29	
Ælia Flaccilla.	4	
Magnus Maximus.	6	
Victor.	2	
Arcadius.	33	1
Eudoxia.	1	
Honorius.	24	1
Constantinus in Brit. et Gall.	2	
Constans Constantini filius.	1	1
Jovianus.	1	1
Theodosius jun.	8	
Marcianus.	2	
Leo.	2	
Zeno.	2	
Johannes.	2	1
Pl. Valentinianus.	3	
Attila.	1	
Majorianus.	2	
Libius Severus.	1	
Anthemius.	2	
Romulus Augustulus.	1	
Anastasius.	21	1
Justinus.	6	
Justinianus.	29	
Theodoricus.	1	
Athalaricus.	3	
Theodahatus.	3	
Badvela.	2	
Justinus jun.	18	
Tiberius.	13	
Mauricius.	12	
Phocas.	7	
Heraclius.	9	2
Heraclius Constant.	1	
Constans.	6	
Constant. Pogonatus.	4	
Justinianus II.	2	
Leo Isaurus.	1	
Constanti. Copronimus.	2	1
Michael Balbus.	2	
Theophilus.	3	
Michael et Constantinus.	1	
Basilius.	7	1
Constantinus.	6	
Leo.	8	

Alexander.	1	
Romanus lecapenus.	1	1
Constantinus et Stephanus Romani f.	1	1
Constanti. Porphyr. Leonis philosop. f.	6	
Zoé.	2	
Romanus jun.	4	
Nicephoras II phocas.	1	
Johannes Zimisces.	11	
Bazilius Bulgaroctonus et Constantinus ejus frater.	3	2
Bardus.	1	1
Phocas aut Selerus.	1	1
Constantin. Monomachus.	1	1
Isaacus Comnenus.	2	1
Constantinus Ducas.	1	1
Romanus Diogenes	4	
Michael Ducas.	2	
Alexis Comnene.	1	
Joh. Comnenus.	9	
Manuel Comnene.	4	
Andronic Comnene.	2	1
Isaac l'Ange.	1	1
Andronic et Michel Paléologue.	1	
Incerti.	42	

Total des médailles des Empereurs.....5451, dont 188 or, 1935 argt., 48 médaillons, 742 gr. B., 1029 M. B., 1509 P. B., les 287 d'Ant. le pieux non comprises.

La première médaille de Pologne est de Sigismond Auguste, 1571. Grande, en argent, sur la levée du siége de Smolensko, en 1636.

Médailles d'Allemagne, des Électorats, de Russie, dont la suite des czars; rien de curieux. Quatre monnoies d'argent, de Cromwel. Livre sterling, en argent, 1642.

Bibliothèque du roi, contiguë au cabinet de médailles, peu considérable, et ne consistant guères qu'en livres modernes. Elle est contenue dans une longue galerie, passablement décorée en colonnes de stuc, mais mal placée au nord :

C 3

les armoires sont massives, mal faites, et les livres ne s'y voient qu'à moitié. La partie de l'histoire est celle qu'on s'attache le plus à compléter; au plus vingt-mille volumes. Nous avons remarqué les manuscrits suivans : *Racolta dei monumenti di antichita che col mezzo dei regi scavi si sono tratti delle viscere della citta dei veliati* (*Veilcia* dans le duché de Parme); trois vol. in-folio, contenant les découvertes faites depuis 1760 jusqu'en 1765 : très-beau manuscit, orné de superbes planches, dont il y en a quarante-six au premier volume, quatre-vingt-quatre au second, quarante-deux au troisième. Cet ouvrage est d'autant plus précieux, que le roi en possède deux exemplaires, absolument pareils. — *Livre d'évangiles*, manuscrit, sur vélin, avec beaucoup d'estampes : il doit avoir au plus quatre cents ans d'ancienneté : il est entremêlé de lettres d'or et d'argent : il ne contient que les évangiles de St.-Mathieu, St.-Marc, St.-Luc, et finit à la passion de ce dernier : il manque plusieurs feuillets à la fin : les argumens, à la tête des évangiles, sont seuls en petites lettres : les évangiles, en lettres onciales. — *Evangile* avec des commentaires, manuscrit sur vélin, mêlé de planches, de lettres dorées et rouges, beau : cru de cinq cents ans, au moins. — *Bible latine*, manuscrite sur vélin, de 1350, environ; com-

plète, fort belle. Il y a dans la bibliothèque quelques bustes antiques, et autres objets moins importans. — Le roi possède aussi quelques pierres gravées, dont aucune n'est remarquable.

L'abbé Albertrandi, bibliothécaire du roi, et garde de ses médailles, a mis une grâce infinie à nous communiquer tous les détails que nous avons désirés : ce savant réunit la plus grande complaisance à sa vaste érudition.

Estampes. Elles occupent au château un fort petit emplacement : elles sont classées non par école, par maître, ni par ancienneté, mais toutes par sujets. Il y a plusieurs bons dessins, de Smuglevits, Polonais. Cinquante-quatre volumes de portraits. Collection de dessins, copiés par cinq élèves, sur les originaux faits dans le temps, que possède le Prince Radzivill : ils sont tous relatifs à l'histoire de Pologne. Il y a beaucoup de batailles, des vues, et autres sujets : ils ne sont point mal faits. Presque tous les ouvrages modernes, tels que la collection des Volpato, enluminés, des bains de Tite ; etc., se trouvent ici. Ce cabinet, sans être comparable aux grandes collections de Paris, de Vienne, de Dresde, etc. est considérable, sur-tout pour avoir été commencé par le roi régnant.

Cabinet d'histoire naturelle du roi ; c'est infiniment peu de chose : on travaille à l'augmenter :

il en a besoin : il faudra aussi le changer de place ; car il occupe deux très-petites salles, voûtées et sombres, qui ne permettroient pas de voir les morceaux précieux, s'il s'y en trouvoit. Il y a seulement à voir une suite, à-peu-près complète, de pierres précieuses de Pologne : mais elles sont mal en ordre, et la plus grande partie n'est pas polie.

Observatoire, situé au château, ainsi que tout ce qui précède : il est assez fourni d'instrumens (sans l'être beaucoup), dont la plupart sont faits en Angleterre. L'astronome est M. l'abbé *Bistriski* : il n'avoit pas d'élèves.

Observations Météorologiques faites à Varsovie.

Années.	Jours.	Le plus grand froid.
1779	22 janvier.	18 ½ d. de Réaum.
1780	6 janvier.	16 ½
1781	23 janvier.	16 ½
1782	17 février.	20.
1783	31 décembre.	19 ½
1784	1, 7 janvier.	17
1785	28 février.	24 ½
1786	7 janvier.	18 ½
1787	29 janvier.	12
1788	17 décembre.	25

Années.	Jours.	Le plus grand froid.
1789	3 janvier.	18 $\frac{1}{2}$ d. de Réaum.
1790	26 janvier.	16 $\frac{1}{2}$
1791	8 février.	8 $\frac{1}{2}$
1792	16, 17 février.	17

Années.	Jours.	Le plus grand chaud.
1779	12 mai.	24
1780	4, 24, 25 juillet.	22
1781	5, 9 juillet.	25
1782	28 juillet.	25
1783	4 août.	25
1784	31 juillet.	26
1785	5 août.	28
1786	21, 22 juin.	26
1787	30 juin.	26 $\frac{2}{3}$
1788	30 juin.	26
1789.	8 juillet.	26 $\frac{1}{2}$
1790	30 juillet.	25 $\frac{1}{2}$
1791	1er. juillet.	24 $\frac{1}{2}$

Lagenki. Maison de plaisance du roi, à un quart de lieue du faubourg de Cracovie; c'est un endroit que S. M. affectionne particulièrement, où elle va presque tous les jours (le chemin n'en est pas meilleur pour céla), et où l'on croit que son projet est de se fixer en-

tièrement : tout y est assez petit, mais soigné, et le voisinage de la ville, ainsi que les divertissemens que S. M. y donne au peuple les dimanches d'été, rendent ce lieu très-fréquenté et fort agréable dans cette saison. La maison est dans une île ; la façade a treize croisées : au milieu sont quatre colonnes corinthiennes séparées du corps de logis par la largeur de la terrasse : des pilastres corinthiens dans toute la longueur du bâtiment. Le petit côté a cinq croisées, dont trois enfoncées et au devant quatre colonnes corinthiennes : aux deux côtés sont des ailes enfoncées de trois croisées de profondeur. Le bâtiment n'a partout qu'un étage.

On entre d'abord dans une antichambre communiquant à une très-petite chapelle éclairée à l'italienne, revêtue en stuc : il y a deux têtes en mosaïque. Salle de billard, 46 tableaux ; concert de C. Vanloo p. f., les saintes femmes au tombeau, assez beau ; une cène et une adoration des Mages, petits tableaux de l'école vénitienne ; la pièce d'argent dans le poisson, de Rubens, fig. ent. gr. n., beau ; homme jouant du violon et femme jouant de la guitare, joli tableau flamand, demi-figure, gr. n. N. S. à qui on donne le roseau, fig. ent., gr. n., de Rembrant, beau ; tableau de Dietrich au-

dessous de celui-là : on le donne quelquefois pour être de Teniers ; deux statues de marbre médiocres ; Satire portant un chevreau et Vénus de Médicis. Petit sallon carré, revêtu en stuc : plafond de Bacciarelli, foible de couleur. Très-petit salon. Grand sallon pas achevé, où seront deux cheminées, soutenues par des cariatides de grandeur colossale, par Le Brun : sur l'une sera l'Hercule Farnèse, et sur l'autre l'Apollon du Belvédère : nous ne savons si sa construction ne trouvera pas des critiques : on tâchera d'en couvrir les défauts par la richesse et le goût de l'ameublement et de la décoration. Tous ces appartemens donnent sur une terrasse qui borde une pièce d'eau : de la première antichambre on va dans la salle à manger où sont cinq bustes en marbre, venus de Rome, dont celui du roi, un tableau et douze portraits de famille de S. M., par Bacciarelli.

Premier étage. Petite pièce où sont cinq tableaux, l'un de Le Paon, représentant l'avanture du prince de Nassau avec le tigre, lorsqu'il faisoit le tour du monde avec M. de Bougainville, assez mauvais. Pièce suivante, 44 tableaux, beaucoup de flamands. Militaire caressant le menton d'une jeune fille, et un vieillard regardant par derrière, joli. Plusieurs bons portraits, dont un du chevalier Villiams, par Mengs,

fort beau. Deux petits tableaux de Norblin, dans le genre de Vatteau. Deux petits Vouvermans : dans cette pièce plusieurs tableaux point à leur place.

Cabinet du roi : 24. tableaux. Joueur de violon, de G. Dow., 1665, très-joli. Deux Vanderverf, dont un meilleur que l'autre. Portrait de la princesse Santa-Croce de Rome, en Lucrèce (licence d'artiste), par Angelica Kaufmann : elle n'est pas très-ressemblante : une main, comme celle d'une ombre, arrête le poignard ; en tout ce tableau n'est pas bon. Homme sonnant de la trompette, de Palamèdes, 1654, joli. Homme écrivant sous la dictée, de Terborg. Homme lisant, de Braver, pendant. Deux têtes de Greuze. Quelques bons portraits. Deux statues de marbre, l'Amour et Vénus Callypige, venues d'Italie, assez mal faites, retouchées ici par Le Brun. Chambre à coucher : quelques portraits, dont trois de l'impératrice de Russie. Deux jolis petits tableaux. Petit cabinet : 26 tableaux. Amour dormant, du Guide. Un beau Vouvermans. Beau Saint Pierre en prison, de Ferd. Bol. Tableau connu sous le nom du gigot, de David Teniers : sur le devant sont des paysans qui jouent aux cartes, très-beau. Bataille de Bourguignon ; pendant de Casanova. Homme qui pisse en tenant son cheval, de Vouvermans. Vieillard

en prieres, Q. V. 1653. Deux portraits de l'impératrice.

Aux côtés de la façade latérale sont deux statues de Le Brun, une bacchante et le faune de la tribune : il y a de plus quelques groupes et statues en pierres, presque toutes d'après l'antique : une allée en berceau conduit à la maison blanche qu'habite ordinairement une des sœurs du roi : c'est un fort petit bâtiment à un seul étage : au rez-de-chaussée on trouve dans la première pièce une statue de marbre, prétendue antique ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'est pas bonne ; elle a été mutilée et fort mal restaurée : c'est une baigneuse. Petit sallon chinois. Chambre à coucher. Cabinet tapissé de mauvaises fresques. En haut sont de petites chambres. On voit que cette maison est fort peu de chose : auprès est le théâtre, dont l'apparence extérieure est fort belle, mais l'intérieur n'y répond pas ; la salle, proprement dite, forme exactement un carré ; les deux côtés sont composés de trois loges, il y en a deux au fond, et entre elles une glace ; l'amphithéâtre est en gradins, dont la pente est fort rapide : huit statues en stuc, distribuées dans la totalité de la salle, portent des candelabres : le théâtre est petit ; en tout ce n'est pas grand chose : à côté du théâtre est un groupe de

Tancrède, venu d'Italie, peut-être un peu lourd, mais bien composé : il fait de l'effet. L'orangerie est dans ce même bâtiment. Il y a encore auprès du château un théâtre *sub aere*, construit en briques, imitant des ruines : le théâtre et la salle où sont les spectateurs sont séparés par un canal où se place l'orchestre : deux lions de grandeur colossale sont sur les bords du théâtre et jettent de l'eau, ce qui, aux lumières, et joint à des barques illuminées qui vont et viennent sur le canal et aux environs, fait un effet fort singulier dans les belles soirées d'été : on n'y joue que des ballets pantomimes.

CHAPITRE III.

Viasdow. Bibliothèque Zalewski. Cabinets particuliers. Palais de Saxe. Casernes. Hôpitaux. Corps des Cadets. Artistes.

VIASDOW. On le laisse à droite en allant à Lagenki. C'étoit un château appartenant au roi, qu'il a donné à la ville en 1786, comme

le porte l'inscription sur le fronton de la principale façade. On en a fait des casernes, où sont logés les gardes de Lithuanie et un régiment d'infanterie. Ce bâtiment consiste en un corps de logis très-enfoncé, de quinze croisées, dont les deux dernières s'arrondissent dans les coins : le frontispice est orné de quatre colonnes ioniques. Deux grandes ailes avancées ont vingt croisées de profondeur. Au milieu quatre colonnes doriques. Ces ailes ont, de face, dix-neuf croisées, et, au milieu, quatre colonnes du même ordre. Au fond une très petite cour, et le milieu de chaque aile communique à une assez grande cour, carrée, entourée de bâtimens. Tout est à un étage, fort peu élevé. La situation, sur une hauteur, près de la ville, est assez agréable, et beaucoup plus que celle de Lagenki.

Bibliothèque Zalewski, *ou de la république*, donnée par les deux frères *Zalewski*, dont un étoit évêque de Cracovie. Ils avoient dépensé de grandes sommes pour la former : elle a été rendue publique, par eux, dès 1745 ; ils n'ont pas laissé de fonds pour y être attachés, ce qui fait qu'elle ne peut guères être augmentée, ni même tenue comme elle devroit l'être. D'abord elle occupe une infinité de petites salles, en trois étages ; une seule salle, au second, est un peu plus

décente, et sert les deux jours de la semaine où elle est publique. Les livres sont très-serrés, et leur nombre fort considérable. Le bibliothécaire nous a dit qu'il y avoit trois cent mille volumes : nous ne le croyons pas, d'autant que nous tenons de beaucoup de gens, passant pour instruits qu'il y en avoit une grande quantité de doubles qui avoient été vendus, et qu'on pouvoit seulement compter aujourd'hui sur deux cent mille : ce qui est bien honnête, et même incroyable, dans un pays si dénué de ressources. Il y a apparence qu'on va chercher les moyens de mieux placer cette bibliothèque : lorsque nous l'avons vue, on étoit occupé à l'arranger, et on la divisoit en cinq classes : la religion, — la philosophie ou la raison, — le discours ou l'oraison, — l'histoire, — l'imagination, c'est-à-dire la poësie, la peinture, etc. Chaque classe est divisée par langues, excepté cependant les langues peu riches en ouvrages, où tout est mêlé. Il y a peu de livres précieux ou rares. La première bible polonaise qui y soit, est de 1562, ou 1564 (à ce qu'il paroît, le dernier chiffre étant effacé), à Cracovie ; avec des figures en bois, in-4°. On ignore l'auteur de cette traduction, qui est faite de temps immémorial. La bible de Radzivill y manque. Bible polonaise, traduite par Budny, 1572 : extrêmement rare : elle

elle appartient en propre au bibliothécaire. Pseaumes de David, en polonais, avec des passages latins intercallés : l'orthographe est en Bohême ; Cracovie, 1539, Hungler. On croit que c'est le premier livre polonais imprimé : rare. *Prymiot*, volume in-8°. 1551 : Cracovie : c'est un traité des maladies vénériennes, que l'auteur appelle *maladie de la cour.* Virgile, de Nuremberg, 1492. *Speculum historiale Bellovacense :* imprimé par Mentelin, sans nom de lieu, 1473. *Breviarium argentinense* (de Strasbourg), manuscrit sur vélin, sans gravures, cru du douzième siècle ; bien conservé. *Ciceronis epistolæ*, Rome 1490, pas trop bien conservé. Lactance, 1476 ; Rostock. Idem, Venise, 1497. Saint-Léon, Venise, 1483. *Miscellanea*, contenant treize ouvrages : le premier est *Jamblicus, de mysteriis Ægyptiorum*, et le dernier : *Marcilii Ficini Florentini de voluptate liber.* Venise, chez les Aldes, sept. 1497 (à la main) ; il est en effet de cette année là : il y a dans le texte 1457. *Cicero de officiis :* Venise, 1480. *idem*, Venise, 1484, où l'on a écrit *omnium prima* ; avec un commentaire. *Cicero de oratore* ; Venise, 1478. Presque tout cela est dans la grande salle (ou dans celle de dessous) ; elle a une galerie tournante, occupée en entier par des livres italiens ; quelques bustes, en bois, de grands hommes, presque tous Polonais.

Les manuscrits sont au rez-de-chaussée, il y a deux manuscrits d'Ovide, sur vélin, dont l'un, des métamorphoses, sur une colonne; l'autre est sur deux : ils sont extrêmement anciens, à en juger par la forme des lettres, et les abréviations multipliées. Missel romain, au plus tard, du commencement du dixième siècle, vient de la bibliothèque du duc de Bourgogne; très-rare, et bien conservé : à la tête est une dissertation fort étendue. Histoire de Pologne, par Dlugosse ou Longin, un volume in-folio, de cinq cent vingt-six pages; très-beau manuscrit moderne, en italique, que sa perfection fait croire imprimé, au premier coup-d'œil. Plusieurs volumes, de la main de Sobieski : ce sont des journaux. Cette bibliothèque nous a paru riche en auteurs classiques. Ayant fait la remarque qu'au bas de chaque volume, il y avoit un morceau de papier blanc, nous avons pris sur nous de conseiller au bibliothécaire, l'abbé Tcherkaski, de mettre dessus l'année de l'édition, pour éviter à ceux qui, quelquefois, n'en cherchent qu'une seule d'un ouvrage, la peine d'ouvrir cinquante volumes. Il nous semble que cette méthode devroit être employée par-tout. Il y a la tête de plusieurs ouvrages de cette bibliothèque des notes manuscrites, auxquelles il ne seroit pas prudent de se fier,

leur auteur nous ayant paru aimer beaucoup plus les livres qu'il ne les connoissoit.

Un seigneur polonais, digne de foi, nous a certifié qu'ayant eu l'inspection de cette bibliothèque, pendant plusieurs années, il s'étoit assuré par lui même qu'elle contenoit au moins trois cents mille volumes, dont cinquante-deux mille doubles; s'il est vrai qu'on les ait vendus, comme on nous l'a dit, il resteroit toujours, selon ce calcul, deux cent cinquante mille volumes. L'un des frères Zalewski avoit en France deux abbayes assez considérables, qu'il a gardées long-temps, et dont il n'a jamais touché les revenus, autrement qu'en livres.

M. Tchaski possède plusieurs livres, et surtout plusieurs manuscrits précieux; mais il a quelquefois été trompé; et, d'après cette croyance, il en est quelques-uns dont il a singulièrement reculé la date. Il étoit logé presque vis-à-vis le corps des cadets. Voici ce qu'il avoit de plus remarquable: Nouveau testament, en esclavon, ayant appartenu au roi Sigismond Auguste, avec l'Apocalypse, manuscrit sur vélin; fort beau. Manuscrit de la légende des saints, *de Voragine*, fort beau, sur vélin. A chaque saint une belle initiale: souvent le portrait. *Dlugosi memorabilia regni Poloniæ*, manuscrit du temps de l'auteur, avec des corrections de sa main.

Statuta Regni Poloniæ a temporibus Casimiri magni, ad Alexandrum : item : *Jus Magdeburgense, atque summa utriusque juris Raymundi Neapolitani; per Joan. Laski, cancell. regni; de mandato Alexandri, in conventu Radom. Dato Cracoviæ*, 1506. Il n'y a eu que cinq exemplaires imprimés sur velin; M. Tchaski en possède deux : l'un est infiniment plus beau que l'autre. Bible de Coburger, édition de Nuremberg, 1480; en latin, sur papier, bien conservée; grand in-folio. Plusieurs lettres originales des rois de France, d'Angleterre, et d'Espagne, contemporains de Sigismond Auguste. Plusieurs aussi de Soliman, empereur des Turcs. Recueil presque complet, des traités et relations diplomatiques du royaume de Pologne, copiés, qui remplissent un grand nombre de porte-feuilles. Beaucoup de manuscrits, relatifs à l'histoire de Pologne.

Cabinet du comte Stanislas Potocki. Premier étage, vingt-quatre tableaux, dans plusieurs pièces. Femme, les mains jointes, de Cagnacci. Allégorie, par Bordone; il y a de jolis détails. Renaud et Armide, du jeune Palme. Baptême de N. S., dit de S. Rosa. Paysage, du Poussin. Deux portraits de famille, de P. Battoni. Deux portraits, d'Angelica Kaufmann. Deux paysages, de Locatelli. Deux cascades : Tivoli et

Terni. Une Magdeleine, dite de l'Albane; joli tableau, mais trop grand pour être de ce maître; c'est un ange qui porte la tête de mort. Vierge, et l'enfant Jésus, du Titien, acheté à la vente de M. de Gagny. Beau portrait du Bassan, jouant de la guitarre, peint par lui-même: au bas du tableau, tête d'un chien, d'une grande vérité. Cléopâtre, du Guide. Lucrèce, du même: deux beaux tableaux, sur-tout le second. Trois statues antiques, dont une femme couchée: belle. *Second étage*: environ soixante-douze tableaux, et plusieurs pièces. Portrait, dit du Guide. St.-Jean, demi-figure, d'Annibal Carrache; joli. L'Ange Gardien, joli tableau, du Dominicain. Deux tableaux, du Poussin. Erichtonius, de Rubens. *Ecce Homo*, dit du Corrège; douteux; mais assez beau. Loth et ses filles, dit de l'Albane. Petit Carlo Dolce. Cêne, dite de Rubens, petites figures. Vieille, de Rembrant. Deux têtes, de Greuze. Deux petits tableaux, dans le genre flamand, de Brœner, de Vienne; jolis. Portrait d'Annibal Carrache, par lui-même. N. S., de Léonard de Vinci; beau, mais ayant l'air retouché. Beau portrait de François I[er], de l'école de Léonard de Vinci: le costume est fort extraordinaire. Petit Polenbourg. Caricature de Jordans. Un, dit du Tintoret, et pour pendant un Schiavone Bacchus et Ariane, dit du Poussin;

il a beaucoup souffert. Saint-Bruno, du jeune Palme; bon. — Très-belle collection de médailles polonaises, dont quelques-unes manquent à celle du roi. Suite, en argent, de tous les sceaux des rois de Pologne, depuis l'an 1200. Suite des monnoies polonaises, année par année, et presque sans interruption, depuis Uladislas Jagellon, dans le quatorzième siècle. Plusieurs médailles, frappées par la ville de Dantzick, pour le couronnement ou le mariage des rois de Pologne, à commencer par les Vasa; ces pièces, remarquables par leur grandeur, sont en or, et chacune est au moins du poids de cent ducats. Quelques belles médailles, en or et en argent, de Sigismond Ier, et Sigismond-Auguste, qui sont les plus anciennes connues, et que l'on ne voit qu'aux cabinets de Vienne et de Paris. Le reste des médailles et monnoies se trouve, à très-peu de chose près, dans la collection du roi. Le poids des médailles de Pologne, en or, que possède le comte Potocki est de plus de 3000 ducats. — Quelques pierres gravées, antiques : on y remarque une onix, sur laquelle sont trois têtes en camée, à côté l'une de l'autre, parfaitement distinctes, et d'une couleur différente. Ce sont les têtes d'Héliogabale, d'Alex. Sévère, et de la mère du premier. Livie mourante : très-beau relief en jaspe, sur une agathe; hasard singu-

lier. — Plusieurs bustes en marbre et en bronze. Très-belle collection de vases étrusques (plusieurs faux, modernes) dont un sur-tout de la plus grande beauté.

Hôtel du Primat, frère du Roi : il a une belle apparence; le prince est fort bien logé, et ses appartemens meublés avec goût : il a quelques tableaux, dont une sainte-famille, dite de Raphael, ce qui est douteux, mais c'est un bon morceau.

Hôtel de la Princesse Maréchale (Lubomirska): les appartemens sont très-jolis, meublés avec richesse et avec tout le goût possible; les petits appartemens charmans : il y a une assez grande quantité de tableaux. Deux petits Vernet de son bon temps. Un autre beaucoup moins beau. Deux jolis petits paysages de Lantara. Deux belles cascades, de Fidens. Le fils de la princesse Lubomirska, en amour, charmant tableau de madame Le Brun; il a été exposé au sallon de 1789. Un petit Corrège. Petite charité d'Annibal Carrache, dans le genre de Poussin. Deux beaux Vatteau. Petit portrait de Don Juan d'Autriche, par Holbein, bon. Cinq portraits de madame de Sévigné et de sa famille. Portrait de la reine Jeanne, attribué au Titien, douteux, mais fort bon; la robe de velours rouge, très-bien. Vases de marbre et

autres. Copie du vase de Mithridate en bronze. Plusieurs bustes et petites statues de marbre. Bustes en bronze. Quelques petits antiques et et autres choses précieuses et très-agréables. Dans les petits appartemens, tableaux de Boucher, dont le genre est bien tombé aujourd'hui. Quelques beaux vases de porcelaines du Japon.

Willanow. Château appartenant à la même princesse, à un grand mille de Varsovie : il a appartenu à Sobieski, et mérite d'être vu en détail.

Palais de Saxe. Très-vaste édifice qui auroit besoin, non-seulement de grandes réparations, mais d'être reconstruit à neuf pour être habitable : ayant toujours appartenu à l'électeur, il y a conservé une garde qui ne reçoit des ordres que de lui : beaucoup d'anciens serviteurs du roi Auguste, et le ministre de l'électeur y sont logés. Le jardin est avec celui de la commission, la seule ressource pour la promenade : il est assez grand, mais nullement orné ; il n'y a que des statues en bois et en mauvaises pierres.

Archives. Elles sont au palais ci-devant Krasinski, aujourd'hui palais de la justice, où siégent tous les tribunaux, où est la police, etc. ; il est situé vis-à-vis le théâtre ; c'est un beau bâtiment d'une architecture noble, le jardin de

la commission, qui est public, y est attenant. Les archives ne sont pas considérables, ce qui peut provenir de l'état de trouble où a été si souvent ce pays. Le plus ancien monument est un partage entre la famille de Lubomirski, l'an 1088. La plus ancienne correspondance est avec les Turcs; la première pièce est de 1664: c'est la permission d'envoyer un ambassadeur, accordée par le sultan Bajazet à Casimir. Une chose assez curieuse est un manuscrit des statuts de l'ordre de la Jarretière, 1423, sur vélin; avec des vignettes dorées; c'est une bande assez longue, très-bien conservée: on le croit original. Dans le traité fait avec la Prusse, en 1790, il n'y a que la ratification en latin, le corps du traité est en français. La correspondance avec l'Angleterre et la France est fort peu de chose. C'est dans ce palais que se tire la loterie deux fois par mois. Il y a dans les archives du chapitre un décret du duc Casimir, relatif à certains biens de l'église de Plosko, en 1187, et dans les archives du royaume, une bulle de Clément III, de la fin du douzième siècle: ce sont les monumens les plus anciens.

Casernes des Gardes de la Couronne, ou Gardes à pied: elles consistent en deux grands corps de logis isolés qui se regardent: ils ont dix-sept croisées, trois étages, y compris le rez-

de-chaussée : à côté, dans l'intervalle des deux corps de logis, séparés seulement par le chemin, sont sept petits pavillons étroits, assez longs, à un seul étage extrêmement bas, dont on ne voit que la façade de trois croisées : ils sont également séparés des uns des autres : vis-à-vis sont cinq petits pavillons, en fort mauvais état, à l'exception de celui du milieu qui sert de corps de garde, et qui est le seul couvert en tuiles : il y a 1500 hommes de logés, tous couchés deux à deux : le nombre des lits varie selon la grandeur des chambres. L'infirmerie est bien tenue : on arrive à ces casernes par un chemin bordé d'arbres, assez agréable en été.

Casernes d'Artillerie. Fort beau bâtiment de vingt-trois croisées de façade : au milieu sont huit colonnes ioniques, quatre par quatre ; les premières seulement isolées, les quatre autres engagées ; de plus, deux pilastres : aux deux extrémités de cette façade, quatre pilastres ioniques. La grande cour est un carré de dix-neuf croisées sur treize : trois étages, le rez-de-chaussée compris : au fond est la chapelle, dont le frontispice est décoré de colonnes doriques, placées comme à la principale façade : deux autres petites cours carrées servent de dégagement. L'artillerie est vêtue de vert.

Casernes des Gardes à cheval, au bout du jardin de Saxe : elles consistent en une assez longue rue, ayant à droite et à gauche neuf pavillons séparés de trois en trois, et joints entre eux par des écuries ; il y en a par conséquent douze, dont chacune peut loger 44 chevaux : le tout est en briques, à l'exception des six pavillons du milieu, dont le toit est en planches, et de leurs écuries qui sont entièrement en bois : cette partie a l'air d'avoir été construite plus anciennement ; sur les derrières sont des dégagemens : la distribution de ces casernes n'est pas mal entendue : cette troupe est vêtue de rouge.

Varsovie n'offre aucun établissement pour la médecine, la chirurgie, ou les accouchemens : tout ce qui tient à la santé, au bien-être de l'homme, est ici dans un abandon absolu : pour y mettre le comble, les apothicaires ont la réputation de commettre des *quiproquo ;* et l'on n'ignore pas que ceux de ces messieurs sont rarement indifférens : on en cite sur les lieux des exemples effrayans et multipliés.

Hôpital Saint-Lazare. Dans un assez vilain quartier : on n'y reçoit que les malades envoyés par la police et par les particuliers : ceux-ci payent en proportion du temps qu'ils y restent. Ceux attaqués de maladies vénériennes sont

dans un corps de logis séparé; nous n'avons pu parvenir à les voir, ce qui confirme ce qu'on nous a dit, qu'ils sont si horriblement mal, que les domestiques aiment mieux cacher leur maladie que d'y être envoyés. Les chambres sont fort mal tenues; les lits n'ont qu'une mauvaise paillasse, et le tout est dégoûtant au possible. Lorsque nous l'avons vu, il y avoit trois cents malades, tout etoit plein. Un médecin, un chirurgien et deux aides; ces deux derniers seulement sont logés à l'hôpital; il nous a paru qu'il y avoit beaucoup de vieillards et d'incurables. L'usage des ventilateurs, qui y seroit nécessaire plus que par-tout ailleurs, y est inconnu.

Hôpital Saint-Martin ou du Saint-Esprit. Il est desservi par les sœurs grises, et sous la direction des chanoines de Varsovie. On n'imagineroit jamais trouver un hôpital dans un quartier très-peuplé, et au fond d'une petite cour: il y a quatre salles, dont deux pour les femmes; une des deux autres est destinée aux gens attachés à la cour. Personne n'y paye; les lits ont des rideaux verts; ils sont assez bons, mais le *plumon* allemand y tient lieu de couverture, ce que nous n'approuvons pas. Cent lits au plus: il n'y a aucun courant d'air, et en tout cet hôpital doit être mal-sain, et

même dangereux pour les voisins. Le chirurgien fait sa visite une fois par jour : on n'y reçoit ni femmes grosses ni maladies vénériennes : il est un peu moins mal tenu que le précédent, et coûte par an 2000 ducats.

Grand Hôpital ou de l'Enfant Jésus. C'est un bâtiment vaste et isolé, qui comprend aussi la maison des enfans trouvés : il y a six salles pour les malades, qui se touchent toutes : entre les deux premières est l'autel où se dit la messe qu'on entend de toutes les salles : celles-là sont voûtées, ainsi que les deux autres, les deux au-dessous ne pouvant pas l'être : environ 400 lits, les salles en ont de 60 à 70. Les lits sont bons et les salles assez bien tenues, surtout les deux premières, qui seules ont des rideaux, et où les malades sont moins pressés : il y a aussi une plus grande circulation d'air, par la hauteur de la voûte. Cet hôpital est beaucoup mieux tenu que les deux autres ; on n'y reçoit ni vénériens, ni femmes grosses, et cela est inconcevable, puisqu'il n'y a dans cette ville d'établissement d'aucune espèce pour les accouchemens. Les enfans trouvés sont reçus à toute heure de jour, par la supérieure, et la nuit on les dépose dans un tour ; ils sont inscrits et baptisés, remis à des nourrices logeant à cet effet dans la maison, au nombre de neuf : elles

sont nourries, vêtues, défrayées de tout absolument, et ont quatre ducats par an : on envoye les enfans à la campagne le plutôt possible : le paysan reçoit, outre l'habillement, le linge, ect. sept florins par mois : à trois ou quatre ans, on reprend l'enfant, et à six environ, on le met dans les écoles qui sont dans la maison au nombre de quatre, deux pour les garçons et deux pour les filles : dans l'une ils apprennent à lire, et dans l'autre à travailler : les berceaux ne sont pas bien ; il y a trois et quatre enfans dans chacun, par conséquent on les berce tous ensemble ; ils sont beaucoup trop couverts : on n'inocule pas, et même les enfans, attaqués de la petite vérole, ne sont pas séparés des autres malades, par le défaut de chambres, ce qui est un abus affreux : il y avoit environ 500 enfans, et on nous a dit que leur nombre dans les campagnes surpassoit celui-là ; dans le mois de février 1792, il en étoit entré 87. Les paysans qui ont les enfans chez eux, sont obligés de les apporter pour être payés. Les enfans qui arrivent de la campagne, jusqu'au moment d'entrer aux écoles, nous ont paru trop entassés ; ils sont couchés deux, chacun ayant la tête d'un côté du lit : cette maison est tenue par les sœurs de l'enfant Jésus ; il y en avoit 18 en mars 1792 : elle est aux frais de la république. Les enfans sortent à 16 ou 18 ans ; les hommes

sont placés chez des ouvriers, les filles chez des particuliers. On s'occupoit, lors de notre passage, de réglemens relatifs aux hôpitaux, qui en ont grand besoin.

Hôpital de Saint-Roch, à côté du corps des cadets, dans un endroit très-peuplé, où par conséquent la circulation de l'air n'est pas assez libre : il est desservi par des sœurs ; il y avoit 115 malades, et il peut y en avoir jusqu'à 150 et même 160 ; alors on met trois malades dans des lits qui ne sont destinés que pour deux ; ceux autour des salles ont des rideaux, ceux au milieu n'en ont pas : les salles étoient propres : on reçoit les malades de tous pays et de toute religion, dès qu'ils se présentent : ceux qui y placent de leurs gens payent à leur volonté.

Maison de Saint-Casimir : on y élève environ 100 orphelines (point de garçons), qu'on reçoit à neuf ans, et qu'on garde jusqu'à 15 ou 16, qu'elles sont placées chez des particuliers ; on leur apprend le français, à coudre, à tricoter, etc. et les détails du ménage ; on reçoit aussi des filles pensionnaires, à raison de 25 à 26 ducats par an : il y en avoit une quinzaine. Cette maison est tenue par des sœurs grises : c'est là qu'elles font leur noviciat, qui dure un an, et cette maison fournit toutes celles de Pologne, qui sont au nombre de dix-neuf, en y compre-

nant quelques-unes dans les Etats de l'empereur, depuis le partage.

Maison de Correction, hors de la ville : nous n'y avons presque vu que des vieillards infirmes, au nombre de 88 : plusieurs étoient dans une mauvaise baraque en bois, hors de la maison, couchés sur une paillasse, et l'odeur de ces salles étoit affreuse. Les hommes et les femmes ensemble, ce qui n'en est pas mieux, quoiqu'à leur âge ce soit sans conséquence : ils ont la permission de sortir, mais ils ne peuvent aller mendier en ville. Il y avoit 11 personnes enfermées, tant hommes que femmes, qui étoient passablement, et un seul dans une prison particulière, point révoltante, quoique ce fût une espèce de cachot ; plusieurs se promenoient dans la cour, avec les fers aux pieds : l'emplacement ne seroit pas tenable s'il y avoit beaucoup de monde. La couronne donne 24 gros (10 s. 5 den.) par jour, et l'inspecteur doit fournir le feu, la chandelle, tout en un mot au prisonnier : il y a une garde militaire.

Hôpital de Saint-Jean, ou des bons Frères : il n'est entretenu que par les aumônes, et peut recevoir 56 malades : presque tous ont des rideaux ; les lits sont en bois, mais assez mauvais, à ce qu'il nous a paru ; cependant tenus assez proprement : on reçoit tous ceux qui se présentent,

sentent, tant qu'il s'y trouve de la place : il y a aussi quelques foux (8 à 9), et des gens envoyés par la police, par correction : 20 frères : on ne reçoit que des hommes.

Corps des Cadets. Grande rue du faubourg de Cracovie ; l'emplacement en est assez vaste : c'étoit autrefois des casernes de cavalerie. Le palais occupé aujourd'hui par les cadets, appartenoit, ainsi que tous les corps de logis qui y tiennent, au roi Stanislas Letzinski ; la reine de France y est née. Il y a quatre-vingt cadets logés, et quatre-vingt externes qui logent chez les professeurs que les parens payent, ce qui coûte environ 60 ducats par an ; ils suivent toutes les études comme les autres, et ne payent absolument rien pour cela. Il y a sept classes, quatre professeurs, cinq maîtres et sept sous-maîtres. Les jeunes gens apprennent le polonais, le français, le latin et l'allemand ; les mathématiques, le dessin, la fortification, l'histoire ; les armes, la danse, à voltiger, etc. (point à nager). Il y a un manége, où les plus âgés montent deux fois par semaine. Les quatre-vingt sont divisés en quatre compagnies, commandées par un officier : on n'y regarde ni à l'âge ni à la taille. Ils ont quatre heures d'étude le matin et trois le soir ; de plus, environ deux heures de répétition chez le pro-

fesseur. Il y a des examens particuliers assez fréquemment, et au mois d'août un examen public, où le roi assiste ; c'est alors que commencent les vacances, qui durent un mois. Chaque compagnie a son dortoir ; ils sont composés de quatre chambres de six et quatre lits, et un au milieu pour le sous-brigadier, qui peut voir ce qui se passe dans toutes ; elles sont propres. Le réfectoire est partagé en quatre tables, selon le même arrangement ; chacune a un ou deux officiers. Les élèves ont la soupe, le bouilli et une entrée ; le soir aussi deux plats : ils boivent de l'eau. Au milieu étoient quelques jeunes gens, qui, sortis depuis peu de l'infirmerie, avoient encore besoin de régime. Il y a tous les jours cinq élèves de garde, dont un bas officier, ce qui ne les empêche pas de suivre les études ; ils n'y restent pas non plus la nuit. La garde se relève dans la salle des exercices, qui est horriblement défigurée par quatre gros piliers.

Il y a en tout onze officiers, sans compter plusieurs généraux qui ont l'inspection : un seul de ces messieurs occupe à peu-près la moitié du grand bâtiment, ce qui nous a paru trop considérable, vu que les classes sont très-resserrées, et que les cadets auroient besoin d'un peu plus d'espace. Un médecin, un chi-

rurgien et un aumônier, sont attachés au corps. On n'y reçoit que des nobles; il y avoit en 1792, un descendant du fameux Sobieski, portant le même nom. L'infirmerie est petite, bien tenue, à ce qu'il nous a paru: il y avoit trois malades; on nous a dit qu'il n'y régnoit point de maladies particulières, la fièvre est la plus commune : les jeunes gens sont inoculés tous les ans, dans la saison favorable. Il y a une terrasse et une espèce de jardin donnant sur la Vistule. Les cadets sortent en certain nombre une fois la semaine, lorsque les parens les demandent : ils entrent à huit-ans environ, et restent jusqu'à dix-huit et vingt; alors ils passent comme enseignes dans les régimens. Un cinquième des places dans l'armée leur est affecté: il y en a plusieurs qui embrassent l'état civil. L'uniforme de tous les jours est une veste rouge et une culotte blanche, le chapeau rond et des bottes: celui de parade est blanc, avec des paremens et revers rouges. Les appointemens des professeurs sont de 400 florins par mois, et le logement; les maîtres en ont 300, et sont aussi logés. Cette école a été établie par le roi régnant, en 1766. Les jeunes gens ont l'air lestes, et sont bien tournés, ce qui est très-

ordinaire en Pologne. Tout se fait militairement, au coup de tambour. Il y a une très-petite bibliothèque à l'usage des cadets, et un cabinet de physique, dont ils prennent des leçons.

Les artistes de Varsovie ne sont pas en grand nombre, et ils seroient réduits à rien, si le roi ne les employoit pas : on peut dire que c'est pour lui seul qu'ils s'y sont établis : conséquemment les tristes événemens de 1795 auront porté aux arts un coup terrible, dont les suites se feront sentir long-temps.

M. *Lebrun*, sculpteur français, élève de Pigalle, attaché au roi depuis bien des années. Nous avons vu chez cet artiste deux statues pour le prince, presque terminées : le Silence et la Prudence. Il travailloit aussi à quatre cariatides colossales, qui doivent soutenir deux cheminées que sa S. M. fera construire à Lagenki, sur lesquelles seront l'Apollon du Belvédère, et l'Hercule Farnèse. M. Lebrun a fait en plâtre un *quos ego*, demi-figure en bas relief, de proportion colossale (1), qui nous a paru fort beau et d'un grand genre : il seroit à

(1) Ce morceau a été fait d'après le comte Alexis Orlow.

désirer que ce morceau fût exécuté en marbre; il le mérite. Cet artiste joint à un talent très-estimable, une grande modestie et beaucoup de complaisance; nous en parlons par expérience: son atelier est au château, ainsi que celui du peintre qui suit, et le roi passe rarement deux jours sans les visiter.

M. *Bicciarelli*, Romain, n'avoit jamais peint que le portrait; le roi l'ayant employé à tout, il est devenu peintre d'histoire. Sa couleur est presque toujours pâle, et ses tableaux ont quelquefois l'air de n'être qu'esquissés. Nous avons vu chez lui deux grands tableaux, commencés pour S. M. Salomon faisant la dédicace de son temple, et Salomon sacrifiant aux fausses divinités; il y a de charmantes figures dans ce dernier, et l'on est tenté de trouver Salomon excusable.

M. *Regulski*, Polonais, graveur en pierres.

M. *Joffroi*, Français, attaché au roi: graveur en pierres, a du talent, sur-tout pour l'*intaglio*. Le maréchal Potocki possède le portrait du roi sur une cornaline, très-bon ouvrage. Cet artiste a une très-grande opinion de son talent, et il est fort porté à rabaisser tout ce qui n'est pas de lui: on ne peut que lui souhaiter de parvenir un jour au point où il se croit déjà.

M. *Norblin*, Français, peintre, élève de Cazanova, fait des gouaches et des dessins charmans; il a beaucoup d'imagination, et ses ouvrages présentent souvent une multitude de figures, qui toutes ont leur caractère et leur expression; on y retrouve le feu de son maître: c'est un homme d'un vrai talent dans son genre. M. Niemskivitch possède de lui un dessin représentant la fameuse séance du 3 mai 1791; c'est un morceau achevé. Il s'y trouve un épisode satyrique, fort déplacé selon nous; les suites de cette journée célèbre, qui étoient prévues par tous les gens sensés, ont prouvé que l'on s'étoit laissé entraîner à un mouvement d'enthousiasme peut-être excusable, mais dont on n'avoit pas senti les conséquences inévitables.

M. *Grassi*, Italien, bon peintre en portraits, attrape bien les ressemblances.

Monument de l'heyduque Butzau. Erigé par le roi à la mémoire de l'heyduque tué près de lui, lors de son enlèvement en 1771 : il est dans le cimetière des protestans: c'est un obélisque de marbre gris très-foncé, le pied en est traversé par le sarcophage dont le dessus est de marbre de couleur : l'obélisque surmonté d'une croix de bronze doré, est élevé de terre de trois marches: sur l'une des faces

est le portrait de Butzau, en bronze doré, suspendu à un anneau, sur un médaillon en marbre, avec cette inscription en lettres d'or sur un marbre blanc : *Hic jacet Georgius Henricus Butzau qui regem Stanislaum Augustum nefariis parricidarum telis impetitum die III novembris a°. MDCCLXXI proprii pectoris clypeo defendens geminatis ictibus confossus gloriosé occubuit. Fidelis subditi necem lugens rex posuit hocce monumentum illius in laudem aliis exemplo.* La même inscription en polonais, et le même portrait, sont sur la face opposée qui regarde l'entrée du cimetière : le tout est environné d'une balustrade en fer.



CHAPITRE IV.

Route de Varsovie à Cracovie. Cathédrale. Franciscains. Château. Université. Hôpital. Salines de Wilitzka.

Le chemin entre Varsovie et Cracovie ne traverse que des plaines et des bois, sans interruption : nous avons trouvé assez de vil-

lages, mais tous misérables, et quelques villes qui n'en ont que le nom. Il est difficile de se figurer l'état déplorable de cette route, surtout au dégel, époque à laquelle nous avons eu le bonheur de la faire ; il en est de même après de fortes pluies : nous nous contenterons de dire que les terres sont fort grasses, les chemins point faits, et qu'on n'y touche jamais : les deux dernières postes sont ce qu'on peut imaginer de plus détestable ; plusieurs montées et descentes qui s'y trouvent sont pleines de trous énormes, et encombrées de racines, de troncs d'arbres, qui restent où la nature les a placés, sans que l'administration ait l'idée de les faire ôter, ou de donner à la route une autre direction ; il y auroit assurément une grande facilité à prendre ce dernier parti ; le terrain ne manque pas, mais que peut-on attendre de l'administration, dans un pays sans gouvernement, livré à lui-même, qui demeure dans l'état de nature, précisément pour les objets qui demanderoient qu'il en sortît ? Après Drzewicy, on trouve à gauche près d'un pont, un fourneau à fondre le fer. De Radoszyc à Malagoszeza, la poste de cinq milles est coupée en deux égales : le maître de la dernière poste fort insolent, et coquin par dessus le marché : nous parlons de celui du

commencement de 1792. De Varsovie à Cracovie 43 milles : toute la route est peuplée de Juifs, comme le grand duché de Lithuanie, et le pays avant Varsovie.

Nous sommes arrivés à Cracovie par un faubourg composé de misérables cahutes, qui attestent l'état déplorable de cette ville : plusieurs portes gothiques sous lesquelles nous avons passé, rappellent son ancienne étendue.

Cracovie, fondée dans le 13[e]. siècle, et autrefois peuplée de 80000 habitans, n'en a plus que 20000, également partagés entre la ville et les faubourgs : elle n'a qu'une auberge passable, tenue par une Française (madame Le Bon) : les rues sont vilaines, et le pavé détestable. Cette ville, sur la Vistule, n'est pas mal située pour le commerce : celui d'exportation consiste en cire, miel, suifs, poils de cochon : l'importation principale est en vins de Hongrie, dont toutes les qualités indistinctement payent cinq ducats d'entrée pour 150 bouteilles ; le prix ordinaire de ce vin, première qualité, est ici d'un ducat la bouteille. Cracovie n'a aucune manufacture intéressante ; une seule de drap commun, une petite de toiles peintes, et une troisième d'étoffes de soie , or et argent : c'est bien peu de chose. Le beau froment coûte 12 florins le

boisseau, le seigle 7, l'orge 6 : on en employe beaucoup pour la bière, dont il se fait une grande consommation. C'est sur-tout en Podolie que se fabriquent les eaux-de-vie.

Casimir, séparée de Cracovie par un canal, n'en dépend absolument en rien : elle porte le nom de son fondateur.

Cathédrale. Assez belle église, remarquable par la quantité de monumens qu'elle renferme. Des os, que la tradition prétend avoir appartenu à des géans, sont suspendus à la voûte.

Chapelle de Sigismond. On y voit Sigismond Jagellon, et dessous Sigismond Auguste, tous les deux couchés sur leur sarcophage. Six statues dans des niches (Saint Pierre, Saint Paul, Samson, etc.), et au-dessus des bas-reliefs, le mausolée d'Anne, fille de Sigismond Jagellon (la dernière) ; elle est couchée de côté sur son sarcophage, ce que nous n'avions jamais vu. Beaucoup d'ornemens aux mausolées des deux rois, dont plusieurs de bon goût : le tout en marbre rouge. Le fond de l'autel est en bas-reliefs d'argent doré, faits par Sigismond Auguste : ils sont beaux : c'est la vie de J. C. en douze tableaux, à volets. La chapelle est un carré terminé en dôme, au-dessus duquel sont en dehors sur le toit des écailles dorées, dont chacune vaut trois ducats. Le devant de l'autel

est brodé, et a été travaillé par Anne Jagellon. Il y a un fauteuil pour le roi, en face de l'entrée; la grille est en bronze.

Chapelle où est enterré l'évêque de Cracovie, Szaniavski, en marbre noir; les statues et son buste en bas-relief en blanc. Les quatre chapelles de suite sont revêtues de marbre; dans la quatrième, le roi J. Albert. Vis-à-vis est le roi Casimir-le-Grand, sur un sarcophage en marbre rouge, surmonté de colonnes : il est dans l'église même, et entouré d'une grille de fer, sans aucune inscription. — Autre chapelle, revêtue en dehors de marbre noir, ayant sur la porte le buste de l'évêque Zalewski; plusieurs autres sont revêtues de même. — Mausolée de Sobieski en marbre noir, toutes les figures en stuc, à l'exception du bas-relief, que nous croyons seul de marbre. Sobieski est enterré dans le souterrain au-dessous; son cercueil est en marbre noir; au-devant est son chiffre dans un cercle formé par un serpent, qui se mord la queue, des aigles aux deux extrémités, et rien sur la quatrième face. Les attributs de la royauté sont au-dessous; le tout est en cuivre doré, et une inscription porte que c'est par l'ordre du roi régnant, que les restes du grand Sobieski ont été déposés dans ce cercueil en 1783. — De l'autre côté (dans

l'église) est le roi Michel Coributh, dans le même genre; l'un et l'autre adossés au chœur. — Le roi Etienne Battori est en marbre rouge dans une chapelle, derrière le chœur: à côté de l'orgue, chapelle où est le dernier évêque de Cracovie, *Soltyk*, qui fut envoyé en Sibérie; il est lui-même tout en haut, beaucoup trop élevé. Le revêtement est en marbre noir, et les cinq statues, toutes en plâtre, un ange tient ouvert le tombeau d'où sort un aigle en marbre noir. On voit sur un bas-relief l'évêque partant pour la Sibérie, conduit par des mougiks, et escorté par des Cosaques. Dans la même chapelle sont deux autres tombeaux d'anciens rois, en marbre rouge. Dans le reste de l'église, beaucoup de mausolées d'évêques, plus ou moins riches. La profusion des marbres se fait remarquer partout; le noir se trouve en Pologne, et le rouge vient de Suède. Au milieu de l'église est le tombeau de Saint Stanislas; le sarcophage, en argent, est sous un baldaquin; tout est en bronze et en marbre: les grilles sont laides et d'un goût détestables. L'orgue est orné avec profusion de bois très-bien doré et de marbre; il est soutenu par quatre piliers, aussi de marbre; le tout de fort bon goût. Il y a à cette église une cloche, donnée par Sigismond, que l'on montre avec complai-

sance ; comme elle n'a pas plus de trente pieds de tour, si l'on connoît celles de Moskou, on peut se dispenser de la voir.

Cloître des Franciscains. Il est fort bien décoré par les portraits des évêques de Cracovie, qui sont plus ou moins ornés de statues de bois doré, ou d'autres décorations ; celui de Soltyk est un des plus beaux, mais tout n'y est non plus qu'en bois, imitant fort bien le marbre : au haut est un bas-relief, représentant encore son départ pour la Sibérie. Né en 1715, mort en 1773, il a été mené en 1767 en Sibérie, et y a demeuré cinq ans. Des deux côtés du cloître sont plusieurs portraits de saints, entremêlés de vues et de plans d'Italie : on fait voir, dans ce cloître, une vierge miraculeuse. L'église est assez grande, mais fort étroite, n'ayant qu'une nef ; elle a été construite par Boleslas le Pudique, il y a 570 ans. La boiserie du chœur est d'un joli travail, incrustée de nacre de perles, d'assez mauvais goût. On a voulu nous faire admirer deux grands tableaux, qui nous ont paru fort médiocres, et qui sont très-mal placés. Petite bibliothèque de cinq à six cents volumes au plus : le bibliothécaire n'a rien pu nous montrer de curieux, parce que, a-t-il dit, le catalogue et l'arrangement n'en étoient pas faits. La bibliothèque de Varsovie y a pris plusieurs ouvrages

précieux, ainsi qu'à celle de l'académie, que l'évêque Zalewski a pillée pour enrichir la sienne.

Château. Il passe ici pour une forteresse, et l'on travaille même à le fortifier encore, ce qui ne le fera pas résister davantage dans l'occasion. L'égoût par lequel les Français pénétrèrent lors de la confédération, est aujourd'hui comblé, et c'étoit la seule chose intéressante qu'il y eût dans ce château, occupé aujourd'hui en partie par des soldats d'artillerie. Les appartemens du roi sont très-peu de chose; ils consistent en plusieurs pièces, sans aucune décoration: on y jouit seulement d'une belle vue: il y a une immense quantité de têtes de bois dans diverses attitudes, qui font un effet assez extraordinaire. Quant au trésor où sont conservés les bijoux et joyaux de la couronne, ils sont fermés sous tant de clefs, et on a tant de peine à s'en procurer la vue, que nous y avons renoncé.

Université. Fondée par Casimir-le-Grand, en 1342, et réformée par Stanislas-Auguste, en 1780: elle étoit anciennement dans la ville de Casimir. L'université est divisée en deux collèges, l'un physique et l'autre moral: le collège physique comprend l'école de mathématiques, celle de physique et celle de médecine. Le collège moral comprend les écoles des belles-lettres, du

droit et de théologie. Les deux colléges, comme formant deux corps séparés, ont chacun leur président et leur secrétaire pour veiller à l'ordre et au maintien des chaires respectives. Le chef de l'université est nommé recteur général; c'est lui qui, conjointement avec les deux présidens des colléges et le préfet des candidats, est à la tête des affaires. Les candidats sont des élèves de l'université, destinés à être un jour professeurs; ils sont obligés d'en suivre les leçons pendant quatre ans, et subissent tour à tour des examens sur les différens objets de leurs études. Il y a de plus un secrétaire général de l'université, un archiviste et un procureur ou caissier. On y tient des séances ordinaires une fois par mois, et des extraordinaires toutes les fois que le bureau l'exige; elles ont lieu sur-tout les jours de fêtes. La faculté de philosophie, qui n'existe plus aujourd'hui sous cette dénomination, a trois classes de professeurs. La première est celle des belles-lettres: trois professeurs en remplissent les chaires, qui sont: 1°. celle d'éloquence et de poésie; 2°. d'histoire ecclésiastique; 3°. celle de langue grecque; 4°. celle d'antiquités. Ces deux dernières sont occupées par le bibliothécaire de l'université. La seconde classe de ces professeurs est celle des mathématiciens; il y en a trois: celui des mathématiques élémentaires, celui des ma-

thématiques sublimes et d'astronomie, celui de mécanique et d'hydraulique. La troisième classe est celle des physiciens où il y a deux professeurs, l'un de physique expérimentale et l'autre de chimie et d'histoire naturelle. Dans la faculté ou l'école de médecine, il y en a quatre : le premier d'anatomie et de physiologie ; le second de pharmacologie et de matière médicale ; le troisième de chirurgie et de l'art d'accoucher ; le quatrième de pathologie : l'école de droit comprend cinq chaires ; de droit naturel et politique, de droit civil, de droit national, de droit canon, du procès judiciaire ecclésiastique. L'école de théologie est remplie par trois professeurs. Le premier est celui d'écriture sainte, le second celui des dogmes, et le troisième de la morale. Il y a de plus trois professeurs émérites de cette école, dont l'un est aujourd'hui recteur.

Les revenus de l'université consistent en biens-fonds, anciens et nouveaux, et en sommes, annuellement affectées à l'université par la commission d'éducation nationale. Les biens anciens produisent environ 60,000 florins de Pologne, par an ; les biens nouveaux montent à peu-près à 30,000. Les sommes données par la commission vont à 150,000. Ces revenus sont non-seulement destinés au payement des professeurs, mais encore à l'entretien des candidats de l'université,

versité, et à l'acquisition des choses nécessaires pour la formation des cabinets, etc. L'université, ayant la surveillance et la direction de toutes les écoles répandues dans le royaume, à l'exception du duché de Lithuanie, qui a son université et ses écoles à part, est autorisée à les faire visiter tous les ans, et le fait en effet; elle choisit elle-même les sujets propres à remplir dans les provinces les chaires qui viennent à vaquer; elle décide toutes les discussions qui peuvent s'y élever; s'occupe de tout ce qui concerne le maintien du bon ordre dans les écoles nationales, et en fait le rapport tous les ans à la commission d'éducation. Le recteur a une juridiction particulière; il juge les différends des universitaires et de leurs élèves, de personne à personne, conjointement avec quatre conseillers, membres de l'université; on peut appeler des décrets de l'un et de l'autre à la commission.

Il y a deux sortes de leçons; savoir; celles qu'on nomme principales, et celles qu'on appelle accessoires : chaque leçon principale est donnée trois fois par semaine, et chaque leçon accessoire une fois seulement. La durée des leçons est d'une heure. Tout professeur qui, outre une leçon principale, en a encore une accessoire, donne quatre heures de leçons. Les leçons commencent le 1er d'octobre, et finissent le dernier

de juin : les vacances sont donc de trois mois ; mais à peine y peut-on compter le mois de juillet, lequel est particulièrement affecté aux examens et aux affaires de l'université. — Le nombre des étudians est de 200 environ. Chaque faculté ou école, en a soixante à soixante-dix, parce qu'il en est peu qui ne suivent pas plusieurs leçons à la fois. Il y a quatre bourses de pauvres étudians, auxquelles on doit ajouter le séminaire, nommé académique, qui est réellement une bourse de théologiens. On compte ici deux autres séminaires, outre celui-là. Chacune de ces bourses a son directeur. Les boursiers y ont le logement et le chauffage ; et on distribue toutes les semaines aux plus indigens d'entre eux, de petits soulagemens. Il y avoit ci-devant deux autres bourses de plus ; mais les fonds en sont perdus, depuis que la Gallicie a passé sous la domination autrichienne. Le revenu de chaque bourse, l'une portant l'autre, peut monter à 1500 florins de Pologne. Le cours de chaque leçon est ordinairement de deux ans ; mais les professeurs, qui ont des raisons légitimes de le prolonger jusqu'à trois et quatre ans, peuvent le faire, sans qu'on y trouve à redire. Les étudians en médecine ne sont jamais admis à l'examen pour le doctorat, qu'après avoir fréquenté les leçons de leurs professeurs pendant l'espace de quatre ans. Jus-

qu'ici la loi n'oblige pas strictement les fonctionnaires publics à subir des examens dans les universités ; mais, pour obtenir un évêché, et quelques autres prélatures, il faut être docteur en théologie ou en droit ; ce qui ne s'accorde jamais sans examen. Ceux qui veulent des patentes de géomètres, sont aussi obligés d'en subir un. Les appointemens des professeurs qui donnent des leçons principales sont de 6000 florins de Pologne : ceux qui n'en donnent que d'accessoires ont 2000 florins ; mais plusieurs professeurs, sur-tout dans le collége physique, réunissent cette double fonction.

Le recteur est élu à la pluralité des suffrages des membres composant les deux colléges de l'université. Le vœu des écoles palatinales, pour le choix d'un des candidats qui sont sur les rangs, est exprimé par un député, professeur de ces écoles, qui a part au scrutin. Ces écoles sont une dépendance de l'université, et forment ce qu'on appele en France basses classes, mais sur un tout autre plan. Le rectorat dure quatre ans, depuis la réforme de l'université.

Il n'y avoit point autrefois d'observatoire à Cracovie, on vient seulement d'y en bâtir un, au jardin botanique, qui est aussi d'une nouvelle création ; le professeur, jeune homme d'un vrai mérite, qui a voyagé avec fruit en

France et en Angleterre, met déjà ce nouvel observatoire sur un très-bon pied, et on aura sûrement, dans la suite, de bonnes observations météorologiques sur ce climat. Le jardin botanique, à l'extrémité du faubourg Saint-Nicolas, est dans une belle exposition, bien tenu et public.

L'université de Wilna est presque sur le même plan que celle de Cracovie; il n'y a point de différences essentielles entre l'une et l'autre.

Bibliothèque de l'Université. Environ quatre mille manuscrits. Encyclopédie, manuscrit latin, écrit par Paul de Prague, en Bohême, à Pilsen où il étoit en prison (1459), très-gros in-folio fort épais, sur vélin; il manque quelques pages à la fin. Le nom de tous ceux qui ont visité la bibliothèque, dont le premier est Henri de Valois, en 1574: on a ajouté à plusieurs noms quelques éloges; Maryna-Czarova-Moskiefska, femme des deux faux Démétrius. Sous les deux règnes de la maison de Saxe, il n'y a point eu de signatures. Ouvrage du premier temps de l'imprimerie, finissant par l'apocalypse; imprimé en caractères non mobiles, d'un seul côté, avec des planches en bois, très-bien conservé, sur gros papier. Maximes de Sénèque, le premier ouvrage où se trouvent les caractères polo-

nais, in-douze, 1532, à Cracovie, latin, allemand et polonais. Pharsale de Lucain, complète, manuscrit sur vélin, cru du 13e. siècle, beau et bien conservé. Environ 30,000 volumes; très-peu d'éditions du 15e. siècle; beaucoup de manuscrits relatifs à l'histoire de Pologne. Recueil d'anciens astronomes grecs et latins, 1499; chez les Aldes: très-beau et très-bien conservé. La bible de Radzivill et celle de 1702 n'y sont pas. Quelques médailles; mais rien de complet ni de remarquable. Il n'y a aucun fonds attaché: on en a promis.

Hôpital. A côté du jardin botanique est un hôpital desservi par les sœurs grises: on y reçoit aussi les enfans trouvés et les femmes enceintes. Il n'est commencé que depuis trois ans: c'étoit un couvent de carmélites. Il y avoit 80 malades, hommes ou femmes; 24 enfans, et 60 chez les paysans à la campagne, qui reçoivent sept florins par mois. Les chambres étoient propres, les lits paroissent bons; mais ils ont le *plumon* pour couverture. Il n'y a que deux salles de 15 à 16 lits; tous les autres, par 4, 6, sont répartis dans les chambres, les grandes salles manquant: presque tous ont des rideaux. Les enfans trouvés sont reçus à la porte; il y a neuf nourrices, qui ont qua-

F 3

rante florins par an, et sont fournies de tout : on reçoit les malades pauvres qui se présentent, jusqu'à ce que tout soit plein. Un recteur, ecclésiastique, est à la tête de cet établissement; deux autres desservent la chapelle. Un médecin et neuf chirurgiens demeurent dans la maison. La chapelle est jolie : l'autel est fort bien décoré en marbre noir. Il y a dans l'hôpital un cours d'accouchemens qui dure deux ans, à 300 florins par an; et l'on est logé, nourri, etc. Les malades qui arrivent sont déshabillés, changés, et on leur rend leurs habits quand ils sortent. L'apothicairerie est très-propre, comme dans toutes les maisons tenues par des sœurs. On n'y reçoit pas les maladies vénériennes; les plus communes sont les fièvres putrides. Cet hôpital, fondé par une soumission de plusieurs particuliers du Palatinat de Cracovie, est entretenu par des contributions volontaires, et n'est pas mal tenu. Il y a un grand jardin.

Cabinet du comte Soltyk, doyen de la cathédrale; il consiste principalement en estampes, médailles et différens échantillons d'histoire naturelle : les morceaux les plus précieux, chez lui, sont les pierres fines et quelques médailles qui passent pour être rares. Il y a aussi des tableaux dans ce cabinet, mais qui n'ont rien

de bien saillant : quelques miniatures et mosaïques jolies et d'un très-bon goût.

Vilizka. Quoiquedepuis le partagede 1773, ce village, situé en Gallicie, fasse partie des possessions autrichiennes, nous le plaçons à l'article de la Pologne, à cause de sa proximité de Cracovie, et parce qu'on y va toujours de cette ville. Il faut une heure et demie pour s'y rendre; le maître de poste fait payer deux milles, et un pour le retour.

Mine de sel. La profondeur totale est de 112 toises; l'entrée du puits est dans le magasin, où sont aussi les balances. Nous sommes descendus sur de petits siéges de sangles, attachés autour de la grande corde; on peut être cinq, et autant au-dessous. La descente a duré deux minutes et demie pour arriver au premier étage (il y en a trois) à la profondeur de trente-trois toises: les voûtes intérieures sont superbes, les passages fort larges, secs, très-propres, et presque partout assez élevés pour ne pas obliger de baisser la tête; à ce même étage les guides ne manquent pas de faire remarquer une assez grande chapelle où tout est en sel, l'autel, les ornemens, deux espèces de moines qui ont l'air de servir la messe, la statue d'Auguste III, etc. Il y a une quantité prodigieuse de bois employée à soutenir les murs. Au-dessous des trente-trois toises, on des-

cend par des escaliers en bois, très-larges, et aussi commodes que ceux de la plus belle maison; en approchant du dernier fond, on en trouve de pierre de sel, mêlée de terre. La poudre est mise dans des tonneaux, les gros blocs sont travaillés en masses rondes, ou plutôt cylindriques, pour pouvoir être roulées jusqu'au bas du puits; elles pèsent de cinq à huit quintaux. Un ouvrier peut faire seize de ces masses par semaine; on se sert de poudre à canon pour les détacher, la pierre de sel étant d'une dureté prodigieuse. Le sel le plus pur se trouve au fond.

La mine est divisée en trois parties : Saint-Jean, le Champ-vieux, et le Champ-neuf. Il y a au moins cinq cents ouvriers toujours employés, ce qui suppose plus du double, parce qu'ils ne travaillent que huit heures de suite, et ordinairement deux semaines sur trois, pour que tous puissent gagner leur vie; ils ont quinze kreutzers pour huit heures, et sont payés tous les lundis. Le sel mêlé de terre n'est pas travaillé; il ne s'en vend que d'une seule espèce, deux florins (d'Autriche), sept kreutzers et demi le quintal (sur les lieux.) Il s'est vendu trente kr. de plus. Celui qu'on envoie en Pologne se transporte jusqu'à la Vistule, à un mille, et se vend plus cher. Le sel cristallisé se vend six florins le quintal. On ne travaille que selon les demandes;

car il y auroit de quoi fournir toute l'Europe pendant bien des années. On peut évaluer le débit annuel à cent mille tonneaux de cinq à six quintaux ; on nous a assuré que, vu les grands frais, cette mine ne rapportoit que cinq cent mille florins à l'empereur ; mais nous croyons qu'elle rapporte davantage. L'empereur avoit mis un droit considérable sur le sel qui passoit en Pologne, ce qui en avoit fort diminué la consommation. Le roi de Prusse avoit, de son côté, facilité le passage des autres sels par ses Etats, et y gagnoit beaucoup : nous croyons que l'empereur, éclairé par l'expérience, aura remis les choses sur l'ancien pied.

Il y a dans la mine vingt-huit chevaux et plusieurs cabestans à quatre pour monter les tonneaux : la grande machine à douze chevaux, qui est dans le magasin, tire vingt-six quintaux chaque fois avec une seule corde. Nous avons vu de très-grandes salles à voûtes plates, qui paroissent n'être soutenues par rien ; du sel gemme en masses énormes ; de fort belles cristallisations, mais malheureusement très-difficiles à conserver, et à-peu-près impossibles à transporter. Il y a aussi des pétrifications de bois : on y a trouvé du bois et des cordes goudronnées cristallisés, même des coquilles à une profondeur de plus de cent toises : voilà de quoi

exercer la curiosité des naturalistes. Le spath pesant, en forme de *boyaux*, nommé *kragenstein*, ne se voit qu'ici. Une source qui coule dans la mine cristallise tout ce qu'on y jette au bout de quelques mois. Quatre ou cinq heures suffisent pour voir ce qu'il y a d'intéressant ; car si l'on vouloit voir tout absolument, il faudroit plusieurs semaines de courses continuelles. Les documens certains sur cette mine remontent à 600 ans; les salines premièrement ouvertes sont à quatre milles, et beaucoup moins considérables. Celles de Bochnia sont plus verticales, celles de Vilitzka horizontales, formant presque un carré d'environ douze cents toises.

On donne un ducat à celui que le directeur donne pour guide ; trois ducats au même pour les distribuer à ceux qui ont éclairé, suivi, donné la camisole blanche qu'on met par dessus ses habits, et un ducat aux gens du directeur, si l'on a dîné ou déjeûné chez lui. Tout cela est payé très-généreusement, et peut même être réduit, notamment le second article. Il faudra se munir d'une lettre pour le baron Vernier, directeur, ou pour une personne connue de Cracovie (1). Malgré ce qu'on lit dans quelques livres, *personne* n'habite la mine.

(1) Madame Le Bon, notre aubergiste, nous a

Auprès de Vilitzka est une manufacture de soufre, qu'on fera bien de visiter; elle a trois fours toujours en activité, et à chacun quatorze chaudières.

A trois milles de Cracovie, sur la route de Breslaw, *Krzeszowice* : eaux soufrées, ferrugineuses; aux environs, du très-bon charbon de terre, des carrières de porphyre, de marbre; le noir est le plus abondant. Il y en a de plusieurs variétés. Deux milles plus loin, les anciennes mines d'argent à *Olkutz* : elles sont submergées depuis très-long-temps. A côté de Krzeszowice une superbe chartreuse.

CHAPITRE V.

Gouvernement de Pologne. Ses révolutions. Misère de ce pays. Commerce. Armée. Caractère des Polonais. Leur manière de vivre.

LA Pologne est une république aristocra-

tenu lieu de toute recommandation; et sur la sienne seule, nous avons vu non seulement les salines, mais tout ce qu'il y a d'intéressant à Cracovie.

tique, puisque les nobles sont réellement souverains et indépendans ; elle est une monarchie puisqu'elle a un roi : ce mélange monstrueux enfante le gouvernement le plus absurde qui existe, ou, pour mieux dire, il n'y a ni monarchie, ni république, mais une anarchie complète que les nobles ont intérêt de perpétuer, parce qu'ils en profitent seuls.

De même qu'en Russie, la nation n'est composée que de deux classes, les seigneurs et les paysans ; c'est la seule ressemblance qui existe entre les deux peuples. Les seigneurs polonais sont autant de souverains ; leur puissance ne se borne pas à leurs esclaves, ils sont une partie intégrante du gouvernement, et c'est là un vice de plus, dont la Russie est exempte par le despotisme du souverain, et sur-tout par l'hérédité du trône. Une monarchie élective nous paroît le comble des maux, et ceux dont la Pologne a de tout temps été le théâtre, n'ont pas eu d'autre cause.

La noblesse est divisée en deux ordres, le sénat et l'ordre équestre : c'est là que réside la puissance souveraine, qu'elle doit partager avec le roi, mais dont, par le fait, elle jouit seule. Les assemblées générales de la nation, appelées diètes, sont composées des sénateurs et des gentilshommes, députés de chaque pa-

latinat : dans les sénateurs sont compris les évêques, les palatins, les grands officiers de la couronne, et de la Lithuanie, qui a les mêmes absolument, comme chancelier, maréchal, etc., ce qui fait un double emploi fort inutile, et un abus de plus dans l'administration. Les diètes ordinaires s'assemblent tous les deux ans; les extraordinaires ont lieu quand les circonstances l'exigent : leur durée est fixée ; mais comme ceux qui les composent sont au-dessus des lois, ils les prolongent tant qu'ils veulent. Ces assemblées sont toujours tumultueuses, moins cependant que les *diètines* ou diètes particulières de chaque palatinat, où les nobles se rendent avec leurs vassaux en armes, et où il y a souvent du sang répandu : ces orages durent tout le temps des diètines, après quoi le calme renaît.

Les nobles jouissent de toutes les terres de Pologne, et plusieurs en possèdent une étendue immense, peuplée de villes, de bourgs et de villages; ils sont libres dans toute la force du mot, c'est-à-dire, indépendans, maîtres absolus de leurs actions, dont ils ne doivent de compte à personne : leur liberté est d'autant plus entière que tout ce qui n'est pas noble, gémit sous le joug : il n'est pas étonnant que cette caste défende une constitution qui lui est

si favorable : l'anarchie est le meilleur des gouvernemens pour ceux qui en profitent; aussi les a-t-on toujours vu faire tous leurs efforts pour la perpétuer. Le noble polonais est au-dessus des lois, par la facilité de les éluder ; accusé d'un crime capital, il ne peut être arrêté qu'après avoir été convaincu, et il ne peut être jugé que par la nation assemblée : avec un pareil code, tous les crimes des nobles doivent demeurer impunis : pour le dire, en un mot, l'excédent de liberté ou plutôt de licence, dont jouit la noblesse, répandu sur le malheureux peuple, remettroit à leur place ces deux classes, en faisant disparoître une inégalité révoltante.

Le roi est élu dans une diète générale, qui se tient à une demi-lieue de Varsovie, dans un emplacement consacré à cet usage. Comme l'élection dépend du nombre de suffrages, les prétendans cabalent, séduisent, employent tous les moyens de se faire élire : les puissances étrangères intriguent aussi ; or on peut dire que le trône de Pologne est à l'enchère, et presque toujours il a été vendu. Le nouveau roi, s'il a été nommé par une faction étrangère, est aveuglément soumis au souverain qui l'a couronné : Stanislas, placé sur le trône par la cour de Pétersbourg, a été moins roi que M. de

Stakelberg, envoyé de Russie pendant bien des années. L'insouciance est un sentiment naturel aux souverains électifs; quel intérêt peuvent-ils prendre à un pays où leurs enfans ne seront que des particuliers, où la dignité royale mourra avec eux? leur unique ambition sera de mener une vie paisible, et s'ils manquent de délicatesse, de profiter des malheurs de l'Etat, d'enrichir leur famille aux dépens du peuple, et de saisir pour cela toutes les occasions qui leur seront offertes.

Si le roi n'a aucun pouvoir pour faire le mal, il peut faire beaucoup de bien; il dispose de toutes les grâces, de tous les emplois: quoiqu'il n'y ait que deux ordres en Pologne, la quantité de chevaliers qui en sont décorés, y rend les cordons aussi multipliés qu'en Russie: le premier est l'ordre de l'aigle blanc, institué en 1325, rétabli par Auguste en 1705; il consiste en un large ruban bleu, qui se porte de gauche à droite, et une plaque d'argent à gauche; cet ordre est un apanage de toutes les grandes familles, ce qui le rend excessivement nombreux: beaucoup de seigneurs russes l'ont aussi; l'impératrice ayant été si longtemps souveraine en Pologne, disposoit de cet ordre comme d'un des siens. Le second est celui de St. Stanislas créé par le roi régnant

en 1765 ; les marques en sont un ruban ponceau, liseré de blanc, qui se porte de droite à gauche, auquel pend une croix d'or émaillée de rouge, et sur le côté gauche une étoile d'argent brodée : cet ordre a été prodigué, ce qui l'a fait tomber dans un grand discrédit : il en est de même des clefs de chambellans, dont beaucoup de gens ne veulent plus.

Ce qui paroît aux yeux des Polonais le véritable *palladium* de la liberté, c'est le *veto*, que peut proférer le plus petit gentilhomme assistant à la diète; il arrête par là toutes les délibérations; et s'il persiste, tout est suspendu, et la diète doit se séparer. Les Polonais ont sans doute raison; il n'y a rien de plus libre que de pouvoir, avec un mot, annuller toutes les opérations d'une assemblée; mais cette liberté a-t-elle un but d'utilité? non, puisqu'elle soumet la masse gouvernante de la nation à l'entêtement d'un seul individu, qui peut être séduit, soit par le roi, soit par une faction étrangère, ivre, prévenu, incapable de discerner le vrai du faux. Mais le gentilhomme polonais se console de n'être pas roi, en songeant que ce *veto*, si complètement absurde, lui donne une part active dans la souveraineté. Jamais il ne consentiront tous à y renoncer; il faudroit un accord de sentimens, une réunion

de

de volontés qui ne peuvent exister dans une masse de petits despotes, glorieux de leur pouvoir, gâtés par une longue et douce habitude. Il n'y a donc qu'une révolution qui puisse tirer la Pologne de cet état honteux de misère et de servitude.

Nous ne remonterons pas aux révolutions éloignées, qui, dans tous les siècles, ont bouleversé ce malheureux pays; nous n'écrivons pas l'histoire de Pologne; nous nous contenterons d'indiquer les événemens modernes, ceux qui, depuis vingt-cinq ans, font de ce royaume un théâtre de dissentions intestines, qui l'ont livré à une domination étrangère, et l'ont amené à ce degré d'avilissement où nous le voyons aujourd'hui.

Le partage effectué en 1773, entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, ce partage, qui enleva à la Pologne cinq millions d'habitans sur une population de quatorze, est un de ces événemens dont plusieurs siècles offrent à peine un exemple. Trois puissances limitrophes d'un pays plongé dans l'anarchie, veulent en profiter pour s'agrandir; elles font valoir des droits imaginaires, que la facilité d'armer deux cent mille hommes rend bientôt réels: la Pologne, après avoir lutté quelque temps, est forcée de céder. L'Europe voit avec surprise ce

démembrement s'opérer; aucune puissance n'a le moyen de s'y opposer : la France croit plus sage d'approuver un arrangement qu'elle n'apprend que lorsqu'il est terminé (1). Que peut l'Angleterre, avec ses vaisseaux, contre des

(1) On assure que notre ambassadeur à Vienne, le cardinal de Rohan, avoit appris par Versailles le traité de partage : la chose peut être inventée à plaisir, mais elle est croyable : la manière dont les trois quarts de nos ambassadeurs étoient nommés, et dont ils le sont encore, rend possibles tous les genres de mystification. Il ne suffit pas d'être homme d'esprit, de faire des vers, pour remplir la place d'ambassadeur. Y a-t-il rien de plus ridicule que des personnages de 25 ans, envoyés à Londres, à Berlin, comme MM. de Chauvelin et de Custine ? Ou d'autres plus âgés, mais tout aussi novices en *diplomatie*, tels que M. de Ségur à Pétersbourg, M. d'Adhémar à Londres, M. Genest, M. de Semonville, etc.; mais autrefois un homme protégé étoit bon à tout : il vaquoit une ambassade, on le faisoit ambassadeur : aujourd'hui un patriote est bon à tout, et obtient l'ambassade comme anciennement l'homme de cour. Si tous nos ambassadeurs avoient, ainsi que M. Barthélemi, passé leur vie dans la carrière, le gouvernement ne mériteroit pas ces reproches: aussi celui là fait-il de bonne besogne.

souverains, maîtres d'armées formidables, et n'ayant pas de colonies. Les autres Etats de l'Europe sont ou trop éloignés ou trop foibles pour pouvoir s'opposer à la volonté de trois colosses qui, réunis, sont plus qu'en état de faire face à l'Europe entière. Le partage s'étant donc opéré tranquillement, la Russie, non contente de ce qu'elle avoit gagné, voulut subjuguer la nation polonaise; et tantôt par la force, tantôt par la séduction, elle dût regarder les restes de la Pologne comme une province de son vaste Empire. Jusqu'en 1791, son ambassadeur le comte Stakelberg, réellement plus puissant que le roi lui-même, asservit ce pays aux volontés de sa souveraine. Enfin, le 3 mai 1791, les Etats sortirent de l'apathie où ils végétoient depuis tant d'années; résolus de secouer le joug d'une domination étrangère, ils fondèrent cette constitution nouvelle, adoptée le 5 mai suivant, et changèrent en trois jours leur Gouvernement. Eclairés par les maux qui pesoient déjà sur la France, les attribuant avec raison à la trop grande extension de pouvoir accordée au peuple, au préjudice de l'autorité royale, les Polonais profitèrent de nos fautes, et eurent soin d'éviter dans leur constitution ce qu'ils blâmoient dans la nôtre.

Nous ne discuterons ici ni les avantages ni les inconvéniens de cette nouvelle forme de gouvernement, anéantie presque aussitôt que créée ; nous observerons seulement que les Polonais, en l'établissant, ont commis une très-grande faute à laquelle seulement ils doivent attribuer la chûte de leur édifice.

C'étoit réellement une idée sublime, digne d'une grande nation, que de vouloir rendre à un pays avili, gémissant sous un joug étranger, le rang auquel l'appeloient son étendue et ses ressources. Mais, avant d'arrêter ce beau plan d'une manière invariable, il falloit consulter ses forces : cet examen indispensable auroit démontré aux Polonais que les nations qui environnent leur pays sont trop intéressées à y maintenir l'anarchie, pour tolérer un changement dont la suite naturelle seroit le rétablissement de l'ordre, et l'anéantissement de tous les pouvoirs étrangers. Cela posé, la révolution de 1791 devenoit un être de raison. Il restoit aux Polonais la ressource d'intéresser à leur cause l'une des trois puissances copartageantes : alors la partie fût devenue, si-non tout à fait, au moins un peu plus égale : mais jusqu'à quel point la Pologne auroit-elle pu compter sur les secours d'un souverain enrichi de ses dépouilles, dont, par conséquent, l'intérêt (seul mobile des rois), au-

roit moins demandé son triomphe que sa chûte totale ? Il ne restoit, selon nous, aux Polonais aucun moyen d'établir leur nouvelle constitution sur une base solide : s'ils ont montré du courage, de l'énergie, ils ont manqué totalement de prudence et de sagesse. Leur malheur étoit sans remède : ils auroient dû le sentir, et attendre des circonstances et du temps la fin de leurs maux ; ou plutôt ils auroient dû, en renonçant à une autorité illusoire, mettre fin aux troubles, aux désastres de leur malheureuse patrie : le moyen étoit entre leurs mains. Il eût sûrement trouvé des critiques ; mais nous persistons à croire ce parti le plus raisonnable : les Polonais, entourés de trois puissances ambitieuses et guerrières, devoient oublier le rôle qu'ils avoient joué dans l'histoire, et se jeter dans les bras du souverain le plus proche, en faisant avec lui un pacte raisonnable, qui auroit été accepté avec empressement. Les nobles polonais eussent été transformés en gentilshommes prussiens, autrichiens, ou russes : quel mal en eût-il résulté pour eux ? le peuple y auroit gagné la liberté, au moins les deux portions assez heureuses pour écheoir à l'empereur ou au roi de Prusse ; et la troisième n'y eût rien perdu. Aujourd'hui ce que la Pologne pouvoit accorder

de plein gré lui est arraché par la force (1) : elle a donc perdu, par sa faute, le mérite et les avantages d'une cession volontaire, bien moins honteuse que politique, et convenable à toutes les classes.

L'électeur de Saxe n'a pas vu les choses du même œil que les Polonais ; quoique très-flatté de l'offre d'une couronne, devenue héréditaire dans sa famille, il n'a pas cru devoir l'accepter, sans être sûr d'en jouir paisiblement ; il a donc usé de ruses, de tergiversations : il a éludé de répondre positivement, et enfin le dénouement qu'il pressentoit est arrivé avant qu'il se fût expliqué. La conduite de ce prince auroit dû suffire pour convaincre les Polonais de l'instabilité de leur nouvelle constitution ; mais ils étoient tellement enthousiasmés de leur ouvrage, que rien n'a pu arracher le bandeau qui leur cachoit la vérité (2).

---

(1) Si ce n'est aujourd'hui, ce sera bientôt, et la chose ne peut finir autrement.

(2) Ces opinions erronées étoient dans toute leur force, lors de notre passage à Varsovie : voici notre conversation avec un des plus chauds partisans de la nouvelle constitution : *Il n'y a de peuples libres, en Europe, que les Polonais et les Français ; n'est-il pas vrai, Messieurs ? — Oui, mais avec*

Les Russes entrèrent donc en Pologne, en 1792, et moins de trois mois suffirent pour

---

une légère différence : c'est que nous, Français, étions libres avant notre révolution; et que vous, depuis la vôtre, êtes encore bien éloignés de l'être. — Comment, nous ne sommes pas libres? — Vous, nobles, l'êtes beaucoup trop, mais le peuple ne l'est pas assez : au reste, que votre constitution soit bonne ou mauvaise, dans six mois il n'en sera plus question. — Et pourquoi? — Parce que la Russie, que vous n'avez pas consultée, et qui est intéressée à sa destruction, la renversera incessamment. — Oh! nous ne la craignons pas; nous nous battrons. — Vous vous battrez, mais vous serez écrasés. — Et le roi de Prusse qui est pour nous. — Votre délire dure encore, sans quoi vous seriez convaincus par le seul bon sens, que vous espérez un secours imaginaire. — Comment, ne l'a-t-il pas promis? — Est-ce que les promesses des rois tiennent contre leurs intérêts! pensez-vous que le roi de Prusse ira se brouiller avec la Russie, pour le plaisir de vous défendre, plutôt que de profiter lui-même de votre situation, et de s'emparer de ce qui lui conviendra? — Allons, nous verrons. Ils l'ont vu en effet. M. de Lucchesini, ministre de Prusse à Varsovie, étoit de meilleure foi; il disoit, à qui vouloit l'entendre, que dès que les Russes entreroient en Pologne, son maître prendroit possession de Thorn et de Dantzick : mais les Polonais n'ont rien voulu croire avant d'avoir vu.

anéantir ce grand ouvrage de la diète de 1791, aussitôt exécuté que conçu, et presque aussitôt détruit qu'exécuté.

En 1793, la *propagande* française des jacobins pénétra en Pologne, où elle se fit bientôt de nombreux partisans : quelques banquiers et négocians français, établis à Varsovie, furent les plus ardens propagateurs de la nouvelle doctrine : quoique la plus grande partie fût composée de banqueroutiers, comme ils étoient jacobins, leurs anciens péchés furent effacés par ce nouveau baptême, et ces patriotes *purs* eurent bientôt organisé dans ce malheureux pays la révolte, l'assassinat, les brigandages; en un mot, toutes les horreurs qui marchoient à leur suite. Il se forma des sociétés populaires, des comités de surveillance, des tribunaux révolutionnaires; le sang coula à grands flots : un particulier obscur (quoique gentilhomme, à ce qu'on dit), créé général par les rebelles, devint aussi célèbre que *Santerre* ou *Henriot* (1). Les armées

(1) Nous devons aux étrangers de leur dire que le premier étoit commandant de la force armée de Paris, le 21 janvier 1793, jour de la mort de Louis XVI; il a quitté cette place pour aller détruire les rebelles de la Vendée : s'il n'a pas réussi, on ne doit en accuser que la providence : les ta-

russes ont anéanti ces institutions monstrueuses, et la Pologne doit bénir le jour qui a éclairé sa défaite : c'est être victorieuse que d'avoir secoué le joug des scélérats qui la tenoient asservie : un nouveau partage paroît devoir être la suite de cet événement. Dans quelques mois, peut-être, le nom de Pologne n'existera plus, ou, s'il est quelque partie de cette vaste contrée qui n'entre dans le lot d'aucun des trois copartageans, ce sera la plus à plaindre ; et nous la verrons bientôt, lasse de ce qu'elle nomme sa liberté, écrasée sous le poids de ses maux, supplier une des puissances voisines de l'admettre au nombre de ses possessions.

Les fortunes des seigneurs polonais étant énormes, la misère du peuple est extrême ; la masse de la nation n'est composée que de deux classes, dont l'une a trop, et l'autre pas assez : cette distribution inégale, révoltante, prend sa source dans le vice du gouvernement ; le servage des paysans s'oppose à ce qu'ils

---

lens militairs étoient innés chez lui ; il étoit *brasseur* avant d'être général. Le second, primitivement *laquais*, puis *commis de barrière*, a succédé à Santerre : le 9 thermidor en a fait justice ; complice de Robespierre, il a fini comme lui et avec lui.

puissent jamais parvenir à une certaine aisance; celui qui travaille pour les autres, et qui ne travaille que pour eux, peut-il songer à son bien-être propre? en aura-t-il le temps, la volonté? ne craindra-t-il pas que le fruit de son labeur ne lui soit arraché par des mains avides? Content d'avoir pu remplir la tâche qui lui est imposée, ses vœux se borneront à soutenir son existence; ils ne s'étendront pas au-delà des besoins du moment. Les lois sont impuissantes pour détruire de pareils abus, parce que le vice étant inhérent à la nature de certains gouvernemens, il faut de toute nécessité en changer la forme, ou renoncer à faire le bien: le gouvernement de Pologne est dans ce cas plus qu'aucun autre; nous le trouvons plus défectueux encore que celui de Russie, et c'est assurément ce qu'on peut dire de plus fort.

Heureux les Polonais que leur sort à conduit sous la domination prussienne, et sur-tout autrichienne! Cependant croira-t-on que, peu de temps après l'affranchissement de ses nouveaux sujets de Gallicie, l'empereur a été obligé d'établir un cordon de troupes sur les frontières, pour arrêter la désertion des ci-devant Polonais, qui, fatigués de la liberté dont ils jouissoient à peine, rentroient en foule en Pologne, pour s'y vendre à des seigneurs, et reprendre

le joug de l'esclavage (1). Voilà de quoi répondre à ceux qui prétendent que tous les hommes sont faits pour la liberté.

Le commerce de la Pologne pourroit être considérable, le pays étant bon et favorablement situé, mais il est abandonné aux Juifs et à quelques étrangers qui en ont fait leur apanage exclusif: les nobles regardent cette profession comme au-dessous d'eux, et la misère extrême du peuple ne lui permet pas de l'embrasser: ainsi la nation entière est entre les mains des Juifs, dont les principes universellement connus n'ont pas dégénéré en Pologne (2): ils y

---

(1) Ces malheureux disoient: *Si ma maison brûle, si mes bestiaux meurent, je suis ruiné, et je mourrai de faim, au lieu qu'en Pologne mon maître fera rebâtir ma maison, me remplacera ma vache ou mes cochons, en cas de mort; il est intéressé à me conserver, tandis que mon nouveau maître, pour qui je ne fais rien, me laissera mourir sans s'en embarrasser.* Ce raisonnement rappelle ce que dit Linguet dans ses annales sur l'esclavage des Nègres.

(2) De tous les peuples, il n'en est point qui ait conservé comme le Juif son caractère primitif, dans toute sa pureté. — Le Juif de France, d'Italie, est comme celui d'Allemagne, de Pologne; celui de l'Asie comme celui de l'Afrique: ils ont par-tout

font tous les métiers, et y prennent de toutes mains.

La Pologne exporte du miel, de la cire, du chanvre (inférieur à celui de Russie), du lin, de la laine, du cuir, de la potasse, et surtout du blé, qu'elle produit en abondance. Son port principal est Dantzick, ville libre, sous sa protection, mais dont le roi de Prusse est réellement en possession, ce qui le rend maître du cours de la Vistule, et soumet à sa volonté tout le commerce de Varsovie, et de la plus grande partie du pays: c'est peut-être là une des causes de la cherté de Varsovie: plusieurs objets, comme les livres, y sont plus chers qu'à Pétersbourg; les marchands se retranchent sur la difficulté et les frais du transport, n'ayant pas, comme en Russie, la facilité de les recevoir directement par mer.

L'armée polonaise est composée de deux corps, distincts et séparés: celui de Pologne et celui de Lithuanie, formant ensemble environ cinquante mille hommes, dont le premier fournit les trois quarts: les deux tiers

---

la même avidité, la même astuce, le même amour de l'argent, et, ce qui est le plus extraordinaire, presque la même figure.

de la totalité sont de cavalerie. Les deux généraux sont indépendans l'un de l'autre, ce qui, joint à l'insubordination, au peu de discipline qui règnent dans cette armée, a toujours empêché les Polonais d'opposer à leurs ennemis la résistance qu'on devoit attendre de leur courage, de la force et de l'adresse des soldats: le vice du gouvernement se retrouve dans la partie militaire, comme dans toutes.

La *pospolite*, ou l'arrière-ban, peut rassembler plus de cent mille hommes à cheval; mais cette troupe nombreuse, composée en entier de nobles, qui, pour la plupart, n'ont jamais quitté leurs foyers, est si bizarrement armée, traîne à sa suite des équipages si considérables, qu'elle ne sauroit agir que très-difficilement, et qu'elle est à peu près inutile. Les gentilshommes ne songent qu'à faire éclater leur magnificence; le faste qu'ils étalent paroît convenir beaucoup plus à une pompe triomphale, qu'à une armée marchant au combat.

Après la révolution du 3 mai 1791, l'armée dût, comme tout le reste, éprouver de grands changemens: des généraux prussiens, dont le prince de Wirtemberg, frère de la grande duchesse de Russie, passèrent au service de Pologne, ce qui ne contribua pas peu à convaincre les Polonais des secours qu'ils attendoient de

Frédéric-Guillaume : mais lorsque l'irruption des Russes sur leur territoire fut décidée, les généraux prussiens se retirèrent, en les abandonnant à leurs propres forces : on a vu les tristes résultats de leur insuffisance.

L'infanterie étoit vêtue de bleu en 1791 : elle portoit des bottes. L'équipement total d'un homme coûtoit annuellement 76 florins.

La cavalerie en bleu, culotte longue rouge : les chevaux-légers en vert. L'équipement d'un cavalier montoit annuellement à 81 florins et demi.

Le Polonais est fier, généreux, brave, franc, et sur-tout indépendant : nous parlons seulement du gentilhomme ; le seul dont le caractère puisse éclater sans contrainte, ou plutôt le seul qui en ait un. Le véritable Polonais, celui qui forme la classe la plus nombreuse et la plus utile, est esclave, et ce mot nous dispense d'analyser son caractère ; il dit tout. On accuse les Polonais de boire avec excès; ce reproche est plus que fondé : nous ne raconterons pas les faits qui nous ont été communiqués sur cet article : les voyageurs véridiques doivent éviter soigneusement jusqu'à l'apparence du mensonge ; et, franchement, ce que nous aurions à dire, quoique attesté, pourroit porter atteinte à notre réputation : il nous suffira

de prévenir nos lecteurs que les Polonais sont, sans exception les premiers buveurs de l'Europe ; qu'il ne peut y avoir d'exagération dans tout ce qu'ils entendront raconter là-dessus, et qu'ils doivent tout croire aveuglément. Le peuple boit beaucoup d'hydromel.

La chasse, sur-tout celle à l'ours, est un des amusemens ordinaires des Grands; les vastes forêts qui couvrent une partie de la Pologne, sont remplies de bêtes fauves.

Les Polonais ont conservé l'habillement national, qui consiste en une longue veste, descendant jusqu'à mi-jambe, garnie de fourrures dans la saison; des bottines jaunes, et le sabre au côté. Leurs cheveux sont coupés jusqu'au dessus des oreilles : ils se rasent la barbe, et conservent une large moustache.

La plique, ou *plica Polonica*, est une maladie particulière au pays : c'est un entortillement des cheveux, impossible à démêler, qu'il y auroit un grand danger à faire couper. Cette maladie, dont la vraie cause est inconnue, dure plusieurs mois, et n'est point dangereuse, si on lui laisse suivre son cours : elle oblige de porter continuellement un filet sur la tête, qui empaquete les cheveux.

La langue latine est très-usitée en Pologne, et dans toutes les classes : nous avons rencontré

plusieurs soldats qui la parloient passablement. Les maîtres de poste, si on ne répond pas à la première phrase polonaise, ont recours au latin : ils le prononcent ainsi que toute l'Europe, excepté nous, c'est-à-dire les *u* en *ou* : comme nous sommes les seuls qui conservions notre prononciation, il y a grande apparence que nous avons tort.

CHAPITRE VI.

De Cracovie à Vienne, par Teschen, Olmutz et Brünn. Voyage minéralogique par la Hongrie. Monnoies, Poids et Mesures d'Autriche.

De Cracovie à Vienne, 30 postes et demie. En sortant de Cracovie on passe un petit canal qui la sépare de Casimir : ensuite on passe la Vistule sur un pont flottant, de 40 à 45 toises, au bout duquel sont deux sentinelles Autrichiennes, la douane et la poste impériale. On fait payer jusques là un mille, quoiqu'il n'y ait réellement qu'un quart de lieue ; aussi l'usage

l'usage a-t-il prévalu de prendre des chevaux de louage pour les deux derniers relais; mais il faut pour cela avoir séjourné à Cracovie plus de trois jours. Les deux dernières postes étoient fort mauvaises, les chemins point faits. Le prix des chevaux, chez l'empereur, est, en temps de paix, de trois quarts de florin par poste de deux milles. La poste d'Izdebnik à Waïdowice, est très-cahotante : peu avant cette dernière, et avant Kenty, on passe dans un bac fort commode, une petite rivière, sans rien payer: on retrouve les barrières, inconnues en Suède, en Russie et en Pologne; il est vrai que, dans ces deux derniers pays, il y auroit de l'injustice à faire contribuer les voyageurs pour l'entretien des routes, auxquelles on ne touche jamais : il n'en est pas de même dans les Etats héréditaires, où elles sont fort belles.

Bielitz, ville assez considérable, entremêlée de maisons de pierres et de bois, passablement peuplée. Elle est formée de deux villes séparées par un pont, où l'on paye 4 kr. par cheval : celle appelée *Biala* est en Gallicie, l'autre en Silésie. Le commerce de cette ville consiste en drap de Silésie, dont il se fabrique environ vingt mille pièces par an. Le blanc coûte deux florins l'aune (de Vienne), le bleu trois; il s'en fait de toutes les couleurs, et en blanc jus-

qu'à un ducat l'aune : la largeur de tous est de deux aunes.

La Gallicie est un très-beau pays : quoiqu'il n'appartienne à la maison d'Autriche que depuis vingt ans, il offre déjà un contraste frappant avec la Pologne. Plusieurs villes ont doublé depuis qu'elles sont sous la domination Autrichienne : *Léopol* ou *Lemberg*, a plus que triplé. — *Bogorsch*, petite ville.

Teschen, assez jolie ville, avec un château sur une hauteur, au bord d'une petite rivière qu'on traverse sur un pont de bateaux. On peut prendre ici la route par Troppau : elle allonge de deux milles.

* *Friedeck*, ville ayant quelques fortifications : il y a des manufactures considérables de toiles de lin : Après cette ville, on entre en Moravie.

La Silésie et la Moravie sont de magnifiques possessions : on n'y voit que villes et villages : les campagnes y sont parfaitement cultivées ; la Silésie est un pays varié, et coupé presque par-tout.

Olmutz, assez grande ville, dont les fortifications, tant anciennes que nouvelles, sont fort étendues, et la garnison très-considérable ; elle a treize mille habitans, sans le militaire. On a fait du couvent des Jésuites une belle caserne ; il y a un gymnase pour deux cents étudians.

Avant d'y arriver, on trouve sur la droite une grande maison abandonnée : c'étoit un couvent de chanoines réguliers, ensuite un séminaire. Tout le bassin où est Olmutz est beau, très-peuplé, riche et bien cultivé.

Brünn, ville considérable et fortifiée, avec une citadelle sur une hauteur ; elle est propre, jolie, et en général bien bâtie : nous sommes entrés dans une belle église à côté de la poste. Il y avoit ordinairement un camp dans les environs de cette ville, où se rendoit l'empereur Joseph.

Entre Mariahilf et Nicolsbourg, nous avons vu les premières vignes (48 d. 50 m.) ; un mille après Nicolsbourg, nous sommes entrés en Autriche ; alors les barrières deviennent plus chères : de Nicolsbourg à Vienne, tous les relais sont de gros bourgs, dits à marché ; on arrive au premier *Poïsdorf* par une descente rapide. Avant la dernière poste, on aperçoit, précisément en face du chemin, le clocher de Saint-Etienne, et l'on entre à Vienne après avoir traversé le Danube sur plusieurs ponts : avec l'acquit du bureau de la Douane de Cracovie, nous n'avons pas été visités.

Le voyage minéralogique suivant est extrait d'une lettre de M. de Born, à qui nous avions demandé des instructions à ce sujet : des cir-

constances particulières nous ayant empêchés de suivre le plan que nous nous étions proposé, à notre départ de Cracovie, nous étions déjà décidés à nous rendre à Vienne par la route directe ; nous avons renoncé, avec beaucoup de peine, à cette tournée instructive et intéressante : il est vrai que, par la négligence des bureaux de Vienne, toutes nos précautions seroient devenues inutiles : mais nous l'ignorions, lorsque les circonstances nous ont forcé d'abandonner notre projet.

Voyez l'itinéraire à la fin de ce volume ; les endroits suivis d'une *m*, sont ceux qu'on trouve dans la carte de Muller, en quatre feuilles ; le *b* désigne ceux dont parle Busching dans sa Géographie (1), et le *p*, les postes, parce qu'on

(1) Cet ouvrage, quoi qu'il ne soit pas entièrement exempt d'erreurs, est la meilleure géographie qui existe, sur-tout pour la partie de l'Allemagne, que l'auteur connoissoit le mieux : si les géographes vouloient s'entendre pour ne faire chacun que le pays qu'ils connoissent bien, nous aurions une géographie parfaite : mais celui qui n'a jamais vu deux cents lieues de terrain veut décrire les quatre parties du monde ; il doit s'en rapporter à des mémoires, qui lui sont fournis par des gens qui souvent n'en ont pas vu plus que

est souvent obligé de quitter la grande route.

» En sortant de Vilitzka, vous trouverez les mines de la Haute Hongrie de *Schmolnitz*, *Golnitz* ; ce sont des mines de cuivre gris, dont la dernière contient de l'argent : les mines de Cobalt de Golnitz fournissent le cobalt aux fabriques de soufre en Autriche : parmi les oxides de Cobalt, il y en a de violets et de verdâtres crystallisés en aiguilles : c'est dans ces environs, près de Peklin, qu'on trouve les opales dans les montagnes sablonceuses ; on fait beaucoup de cuivre par la cémentation ou précipitation du cuivre des eaux vitrioliques : les fonderies de l'amalgamation du cuivre tenant argent, méritent d'être vues. En tournant vers la Transylvanie, vous passerez par *Tokay*, dont les montagnes sont volcaniques, et où l'on trouve un verre noir volcanique en gros morceaux et en grains : de-là vous verrez les mines de *Nagybania* qui donnent de l'argent aurifère ;

---

lui. C'est à quoi nous devons les erreurs sans nombre répandues dans cette partie des sciences, dans la géographie de l'encyclopédie méthodique, dans celle de l'histoire universelle traduite de l'Anglais, etc. M. Berenger, en voulant abréger Busching, l'a gâté ; il ne faut pas corriger ceux qui en savent plus que nous.

ce n'est pas à Nagybania même, mais dans les mines attenantes de *Kapnik*, *Felsobanya*, *Misbanya* et *Ololagos*, qu'on exploite les minérais. A Felsobanya vous trouverez de superbes pièces d'antimoine, de galène, et de plomb crystallisé : à Kapnik la matrice est une magnésie siliceuse, couleur de rose, entremêlée de cuivre, contenant argent, souvent crystallisé. Entrés en Transylvanie, vous passerez par les mines de sel gemme de *Denh*, *Torda*, et vous arriverez à *Salathua*, chef-lieu des mines, d'où vous ferez des excursions à cheval à *Abrudbanya*, où les mines de *Vorospalak* fournissent l'or natif; à *Offenbanya*, où on commence à rétablir les anciennes mines; à *Naygag*, où se trouve l'or dans une mine ressemblant au fer micacé; à *Tarebaya*, où est une pyrite très-riche en or; enfin à *Kisbanya*, *Boïtza* et *Frestian*. A Abrudbanya étoit autrefois l'*Auraria dacia* des Romains: on y trouve plusieurs antiquités romaines, relatives aux mines. De Salathua vous passez à *Carlsbourg*, où est la monnoie de Transylvanie: si vous ne voulez pas visiter *Hermanstadt*, et les salines de *Vizakna*, vous sortez de la Transylvanie par *Deka*: sur la gauche, à *Vaida*, sont les mines de fer de Transylvanie: à *Hunyad* étoient les *ferrariæ* des Romains, d'où la *Porta ferrea* et la *Porta Vulcani* tirent

leurs noms : ce sont des passages pour entrer de Valachie en Transylvanie. A *Déva* et aux environs, il y a des mines de cuivre peu considérables : c'est à *Bokshan*, dans le Bannat, que vous rencontrerez les premières mines de ce pays, qui donnent du fer; mais à *Dognaska*, *Saska*, *Oraviza*, et *Moldava*, dans le Bannat, il y a une infinité de mines qui fournissent toutes les variétés possibles de cuivre, sur-tout les oxides verts, bleus et rouges. Du Bannat, vous pourrez prendre par *Bude* et *Schemnits*, chef-lieu de toutes les mines de Hongrie, où il se fait annuellement près de 80 mille marcs d'argent aurifère. »

» Ceci suffira peut-être pour la direction de votre voyage; il faut que j'y ajoute qu'on ne vous permettra nulle part de voir les mines, à moins que vous ne tâchiez, par le moyen de votre ambassadeur à Vienne, d'avoir une lettre de recommandation, et une permission du gouvernement. »

Nous avions rempli cette formalité, qui est devenue inutile par la négligence des bureaux de Vienne : nous devions trouver cette permission à Varsovie, d'après la demande faite depuis six mois, et les assurances que nous avoit données l'ambassadeur de l'empereur à Pétersbourg; mais nous n'avons rien reçu. On chercheroit

vainement à se rendre raison de cette défense, qui ne peut avoir aucun but d'utilité pour le gouvernement, ni pour le pays, sous quelque rapport qu'on l'envisage : nous ne croyons pas qu'il reste beaucoup de secrets dans les arts, sur-tout dans la partie des mines, depuis la publication de l'encyclopédie.

Monnoies qui ont cours dans les Etats héréditaires de la maison d'Autriche : savoir la Hongrie, la Bohême, toute l'Autriche, le Tirol et une partie de la Silésie.	Valeur dans le pays.	Titre.
Monnoies d'or.	*fl. kr.*	*kar. gr.*
Souverain double. . . .	12 24	22 9
simple. . . .	6 12	22
demi. . . .		
Le ducat de Hongrie. . .	4 10	23 9
Ducat impérial et royal. .	4 8	23 8
Autres Monnoies.		*den. gr.*
Thaler.	1	10
Rixdaler courant (dans le th.)	1 ½	10
Florin Gulden.	2	10
Schilling.	16	
Gros d'Empire, Keyser gros. Grosche bœhmen.	40	
Kreutzer.	120	
Grœschel fledermans. . .	160	
Pfennings blancs pour Prague.	216	
Pfennings.	480	
Heller.	960	

Poids, titre et taille de l'or et de l'argent, d'après les ordonnances.

Le marc pour les essais de l'or, se divise en 24 kar. ou 8 onces; le kar. en 12 gr. Le marc pour les essais de l'argent est de 16 loths, le loth de 18 pfennings. On taille d'un marc d'or fin 44 $\frac{912}{5713}$ souverains, et 80 $\frac{2}{3}$ ducats imper. Dix thalers ou 20 flor., sont taillés d'un marc d'argent poids de Vienne, au titre de 13 $\frac{1}{3}$ loths ou 10 deniers. Du même marc on taille 42 pièces de 20, au titre de 7 den.; 46 p. de 17, au titre de 6 d. $\frac{1}{2}$; 72 p. de 10 au titre de 6 d.; 86 p. $\frac{1}{2}$ de 7, au titre de 4 d. $\frac{17}{24}$; 165 p. de 1, au titre de 4 $\frac{1}{8}$. L'or ouvré est au titre de 22 kar. L'argent est essayé sur 14 loths ou 10 den. 12 gr. Le poinçon de l'essayeur de Vienne représente une aigle et la double lettre W. L'argent est à l'or comme 1 à 14 $\frac{16}{100}$: c'est à peu près le rapport de la convention.

Outre les monnoies dont nous avons parlé, on se sert encore, dans le duché de Carinthie, de Gorice et dans l'Istrie autrichienne, de sous *soldi*, dont il faut 30 pour 17 kreut.; de demi-sous, de livre *lira*. A Trieste, on compte par livres de 20 sous, le sou de 12 deniers. On frappe exprès pour ce pays des pièces de trois, de deux, d'un et d'un demi-sou.

Il y a quelque légère différence dans les florins d'Empire de Léopold, de Joseph et de Charles VI : les premiers sont au titre de 10 deniers 12 gr., les seconds 10 den. 10 gr., les troisièmes 10 den., 13 gr., d'après l'essai de Ratisbonne.

Empreintes.

Les pièces d'or portent simplement les armes de l'Empire d'un côté, de l'autre l'effigie du prince; les thalers de même : on voit à Vienne dans la circulation beaucoup de pièces du Bra-

bant, de 34 et 17 kreutzers; elles ont d'un côté l'effigie du souverain, et de l'autre une croix, aux quatre coins de laquelle sont trois couronnes et la toison d'or. On lit autour : *Arch. Aust. Dux. Burg. Loth. Brab. Com. Flan.*; et l'année.

Observations pour les monnoies des pays héréditaires de la maison d'Autriche.

L'Empereur a dans ses Etats héréditaires sept hôtels des monnoies, dans lesquels on frappe des espèces d'or et d'argent avec une marque particulière : Vienne A, Kremnitz B, Prague C, Karlsbourg E Halle F, Nagybania G, Guntzbourg H; les souverains et doubles souverains se fabriquent seulement à la monnoie de Vienne.

Cent livres de Paris font 85 livres de Vienne. L'aune a 344 $\frac{1}{2}$ lign. de France.

Cent aunes de Paris font 150 de Vienne dans le commerce; le pied fait 142 lign.

Le pied de Prague a 133 $\frac{80}{100}$ lign.

La mesure d'arpentage *jochen*, contient 56,009 pieds carrés.

La mesure pour les liquides *eimer*, a 2988 pouc. c.

La mesure pour les solides *muth* a 106,110 p. c.

Le *meilen* ou mille d'Allemagne, répond à 19.324 pieds de France.

Le *meilen*, mesure géographique, répond à 22.842 pieds de France; c'est celui en usage, dont la poste contient deux.

CHAPITRE VII.

Description de Vienne. Eglises. Cour. Bibliothèque impériale. Médailles. Pierres gravées. Cabinet d'histoire naturelle. Trésor.

VIENNE, située sur le Danube, qui s'y partage en plusieurs bras, et n'y est ni large, ni profond, seroit très-peu de chose sans ses fauxbourgs, qui sont très-considérables : le tour de la ville, proprement dite, se fait en 50 minutes, au pas de promenade. La Vienne coule entre la ville et les fauxbourgs : cette rivière est presqu'à sec une partie de l'année, mais ses débordemens sont fréquens, et causent de grands ravages. Toutes les maisons de la ville, qui montent à 1300 environ, sont numérotées; et comme les numéros ne sont pas répétés, il est aisé de trouver celle qu'on cherche avec le plan et un livre à cet effet. La température de Vienne est plutôt froide que chaude, ce qu'il faut attribuer sans doute à sa situation dans une

espèce de bassin ; les jours les plus chauds ont des soirées très-fraîches, et il faut user de grandes précautions.

Cette ville est très-bien pavée, contre l'ordinaire de celles d'Allemagne, les trottoirs sont en granit de *Melck :* ils servent peu, parce qu'étant au niveau de la rue, les voitures passent souvent dessus : les fauxbourgs ne sont point pavés. Il règne entre la ville et les fauxbourgs un intervalle d'environ six cents pas, plus ou moins, point habité ; il y a seulement quelques magasins en bois qui, en cas de siége, seroient ôtés sur le champ : c'est là que se tiennent les marchés de chevaux et de grosses denrées : une boue affreuse l'hiver, ou une poussière peut-être plus incommode en été, rendent cette communication très-désagréable : le mouvement des portes est incroyable, plus de cent mille personnes, venant des fauxbourgs, pour travailler en ville, et retournant le soir chez eux. La ville est régulièrement fortifiée, et tous les ouvrages sont bien entretenus.

Vienne est passablement éclairée par des lanternes à droite et à gauche, moins rapprochées qu'à Londres, mais dans le même genre : les boutiques en général ne sont point belles ; presque toutes se ferment à la nuit, et plusieurs de midi à deux ou trois heures.

La police passe pour être fort bien faite, cependant à la sûreté près, elle est défectueuse à beaucoup d'égards : on la dit perfectionnée depuis la mort de Joseph, quoique les vols soient aussi fréquens.

La population générale ne passe certainement pas 240 mille ames, dont 70 mille seulement dans la ville, qui est petite ; et où beaucoup d'établissemens publics occupent un grand espace ; les fauxbourgs sont loin d'être habités à proportion de leur étendue qui est immense ; ils renferment de grands jardins, et même des champs. Les lignes entourent le tout : à l'entrée de cette enceinte, ainsi qu'à la sortie, on paye trois kreutzers par cheval : cet impôt assez onéreux, rapporte beaucoup, sur-tout les dimanches et les fêtes, où l'habitant de Vienne n'a d'autre occupation que d'en parcourir les environs.

Auberges et voitures. Les auberges sont fort mauvaises et sur-tout fort sales : on prétend qu'elles ne deviennent pas meilleures, parce que les étrangers y restent peu, et se logent en chambre garnie ; nous croyons au contraire que les étrangers ne les quittent que parce qu'elles sont détestables, et qu'un aubergiste comme celui de la *Maison rouge* de Francfort, par exemple, y feroit une grande fortune. Le *Cygne*

blanc et la *Couronne de Hongrie*, passent pour les moins mauvaises (1) ; pour trente ou quarante kreutzers par jour, on est logé tant bien que mal, et pour un florin on dîne dans sa chambre : avec un ducat par semaine, on a une chambre garnie très-passable, et l'on est fort bien pour six à sept ducats par mois. (A l'année, on paye de six en six mois, et d'avance). Un laquais de louage, parlant français ou italien, demande ordinairement un florin par jour ; mais en faisant son marché, on l'a pour quarante kreutzers : quoique la plus grande partie des objets de détail coûte plus cher ici qu'à Paris, cependant la vie n'est point chère ; on dîne chez *Villars*, sur le *Graben*, pour un florin, et à meilleur marché dans quelques autres endroits ; le vin n'est jamais compté, et si l'on en veut du bon, il faut le bien payer.

---

(1) On ne sauroit prendre trop de précautions contre les filoux. Presque toutes les auberges sont des passages : l'usage des portiers y étant inconnu, les escaliers sont toujours remplis de Juifs, de marchands et de marchandes, dont on est assailli jusques dans sa chambre ; et il y auroit plus que de l'imprudence à laisser sa porte ouverte, pendant son absence, ou même pendant son sommeil, ne fût-ce qu'un moment.

Les voitures sont en proportion plus nombreuses que par-tout, sans en excepter Londres et l'ancien Paris : elles vont très-vîte, les fiacres sur-tout, et il est étonnant qu'il arrive si peu d'accidens, car ils sont fort rares ; les rues ne sont cependant pas larges, et toutes les affaires se faisant dans la ville, tous les gens riches l'habitant en hiver, cette quantité de voitures circule dans un espace très-resserré. La police pour les voitures est fort mal faite, ou, pour mieux dire, il n'y en a point du tout ; carrosse de remise ou fiacre, rien n'est taxé : on a cependant une voiture de remise pour trois florins par jour, et pour 70 ou 80 par mois, même pour 60, en marchandant bien ; mais elles sont plus chères les dimanches et les jours où il y a quelques cérémonies qui attirent du monde : quant aux fiacres, il faut toujours faire son prix avant d'y monter : on en a vu, des jours de pluie, demander un ducat pour une course.

Promenades. La plus agréable est le *Prater*, situé hors de la ville, et s'étendant jusqu'au Danube : il est très-champêtre, et c'est, à proprement parler, un pré immense, coupé par plusieurs belles allées, où se promènent les gens en voiture ou à cheval : il y a des troupeaux de cerfs qui ne sont nullement effrayés : l'af-

fluence y est très-considérable, sur-tout les dimanches. — *Laugarten*, joli endroit dans un faubourg, près du Prater : le jardin est vaste et fort agréable, ayant une terrasse sur le Danube, et plusieurs traiteurs, sans lesquels le peuple de Vienne mettroit beaucoup moins d'empressement à s'y rendre. Les remparts sont la seule promenade à portée de la ville ; nous ne parlons pas du *Graben* où l'on se promène le soir dans la belle saison ; c'est une rue ou place longue, au centre de la ville, et l'endroit à la mode, par conséquent le plus cher à habiter : c'est le Palais-Royal de Vienne.

Les spectacles consistent en un opéra italien et une comédie allemande, jouant alternativement au théâtre de la cour et à celui de la porte de Carinthie, beaucoup plus grand, et à cinq rangs de loges : le prix des places au parterre *noble* où l'on est assis, et où il est reçu d'aller, est d'un florin ; avec vingt kreutzers de plus, on fait retenir un fauteuil, ce qui donne la facilité d'arriver quand on veut. Les premiers acteurs de l'opéra étoient, en 1790, la *Ferrarèse* (à Varsovie en 1791), *Benucci* et *Pilata*, Bouffes; *Calvesi* tenor; de plus, en 1792, la *Toméoni* et la *Vestris*. Il y a un second théâtre allemand qui ouvre quelquefois l'hiver, et quatre petits spectacles dans les faubourgs, comme

comme nos théâtres des boulevards : *Gasperl* est le plus fréquenté.

Le combat du taureau est de tous les spectacles celui où le peuple se porte le plus ; il y jouit avec une sorte de fureur : il faut l'y voir pour le croire susceptible d'enthousiasme. L'emplacement est une rotonde, dont le diamètre est précisément celui du dôme de Saint-Pierre de Rome. — On donne au Prater des feux d'artifice très-agréables. — Les redoutes ont lieu l'hiver, et dans les occasions extraordinaires, comme en septembre 1790, lors des trois mariages des deux archiducs et de l'archiduchesse. L'emplacement est à la cour ; il est magnifique : ces redoutes sont réellement des bals de nuit ; on y vient masqué ou en frac ; le prix de l'entrée est de deux florins : ces bals sont très-suivis, et l'on y voit une infinité de jolies femmes : le sexe est généralement très-beau à Vienne ; et, dans beaucoup d'assemblées, on compteroit plutôt les femmes laides que les jolies. Dans ces redoutes, comme dans tous les endroits publics, sans exception, il y a des traiteurs. L'habitant de Vienne, dans toutes les classes, venant de dîner, entrera chez un traiteur, boira de la bière, et mangera une friture, puis sortira de-là pour aller en faire autant chez un autre.

Société : elle est triste et monotone ; souvent les femmes sont dans une pièce, et les demoiselles dans l'autre : cet usage peut avoir ses agrémens, mais il ne nous paroît pas décent : les jeunes gens sont en général très-médiocres ; leur occupation principale est de parcourir la ville et ses environs à cheval ou en calèche, ce qui doit nécessairement influer sur leur manière d'être, et leurs connoissances ; ils vont peu dans le monde, sont peu instruits et mal élevés : les femmes au contraire le sont fort bien ; presque toutes parlent français et italien, et sont bonnes musiciennes. Le changement de souverain, a mis la langue italienne fort à la mode ; elle y est même plus usitée que la française, et c'est la seule capitale de l'Europe qui soit dans ce cas. Les femmes se voyant abandonnées par les hommes, ont été réduites à se suffire ; quelques-unes, à Vienne, sont accusées, peut-être à tort, d'une trop grande familiarité entre elles, et, le très-grand nombre, de beaucoup d'immoralité. Il y a quelques *Casins* où les hommes se rassemblent pour jouer, et lire les gazettes : ils sont dans le genre de nos clubs, mais beaucoup moins élégans, et moins bien composés. On ne connoît guère ici en gazettes françaises, que celles de Leyde, de Cologne et du bas Rhin : nous laissons à

penser si l'on est instruit promptement des nouvelles de France, et comment on l'est.

Courtisanes. Il n'y a point à Vienne de ces maisons spécialement consacrées au libertinage, comme à Paris, et dans plusieurs grandes villes de France et d'Italie. Vers le soir, les courtisanes, qui sont en grand nombre, se promènent dans les rues pendant quelques heures : rarement elles attaquent les hommes, qui sont obligés de faire les premières avances : le cabaret le plus proche est le lieu du rendez-vous ; ces maisons sont disposées à cet effet. Dans les faubourg il y a une grande quantité de tavernes, qu'on peut comparer aux musicos d'Amsterdam. Le projet de Léopold avoit été d'expulser entièrement de Vienne les courtisanes, comme il avoit fait à Florence ; mais il a changé d'avis, ayant reconnu, sans-doute, que c'étoit un mal nécessaire dans une grande capitale, où affluent sans cesse les étrangers, non-seulement des provinces autrichiennes, mais de l'Europe entière.

Les monumens publics, tels que les colonnes, statues, fontaines, sont d'un goût détestable (1) : les établissemens publics sont au

---

(1) Le *Hof* a deux fontaines, et une statue de la Vierge ; le *Graben* un monument de marbre

contraire fort beaux; on en jugera par les chancelleries, la monnoie, l'arsenal, les hôpitaux, l'école de chirurgie, l'académie thérésienne, l'université, la banque, etc.

Eglises. La cathédrale ou Saint-Etienne, est un édifice gothique d'environ trois cents pieds de long, sur cent soixante de large à la croix. Elle n'est point claire: la nef est soutenue par des piliers très-simples. Les colonnes du maître-autel sont de marbre noir; il y en a d'autres en bois qui l'imitent. Point de tableau capital. On y remarque les mausolées de l'empereur Frédéric IV, en marbre, et du prince Eugène, en bronze doré: ils n'ont pourtant rien de saillant. La tour qui penche très-sensiblement, soit par l'effet d'un tremblement de terre, soit par toute autre cause, a plus de quatre cents pieds de haut: le travail en est fort estimé pour sa hardiesse et sa légèreté: il y a deux cloches d'un poids très-considérable; la plus grosse pèse 534 quintaux, et le battant treize. Du haut de la tour on jouit d'une vue magnifique.

---

blanc, détestable, de 66 pieds de hauteur; Le *Neve markt* une fontaine, avec des statues en plomb; le *Hohe markt*, le mariage de Joseph et de Marie, et deux fontaines.

Eglise de Saint-Charles, hors la porte de Carinthie, jolie, fort petite, a l'air en dedans d'une chapelle; l'extérieur annonce davantage: les deux énormes colonnes qui sont aux côtés de la façade feroient beaucoup plus d'effet, si elles étoient isolées : l'intérieur est revêtu de marbre, à la hauteur de trois pieds, le reste est en stuc. — *Jésuites*, à côté de l'université. Eglise sombre, richement décorée, mais dont la dorure a beaucoup perdu. Les chapelles sont ornées de deux colonnes, alternativement rondes et torses, presque toutes en stuc : quelques-unes sont recouvertes en bois; il y a d'assez jolies tribunes. — *Jésuites*, sur le Hof. On dit cette église grande, belle et riche en argenterie; le dernier article peut être vrai : nous n'y avons rien vu qui vaille la peine d'être cité. Les descriptions de Vienne donnent souvent pour du marbre ce qui n'est que du stuc, comme à l'église suivante : la façade n'est rien; c'est du balcon que le pape a donné sa bénédiction au peuple, en 1782 : le choix de cette église n'a pu avoir pour motif que sa situation sur la place la plus vaste de la ville. — *Eglise de Saint-Pierre*, sur le Graben, ovale, décorée en stuc, *et non en marbre* : elle a six chapelles : le maître-autel, quoique vanté, n'est pas grand chose. — *Capucins*, sur le Neve-

markt : rien à voir que le caveau où sont enterrés les princes de la maison d'Autriche.

Cour. Elle n'est point brillante : nous avons vu les trois mariages, le 19 septembre 1790 : c'étoit sans doute une occasion de déployer la plus grande magnificence ; mais on se contenta de tenir appartement, et de souper en public ; il y eut encore une redoute, où l'on paya à la porte : ainsi la fête se borna à peu de chose. Les Hongrois, hommes et femmes, sont les seuls qui étalent réellement de la magnificence. La garde hongroise est une troupe superbe : nous n'en connoissons aucune qui soit vêtue plus magnifiquement. L'Empereur n'a point de maison militaire à pied ; le service du château est fait par les régimens de la garnison. — Ce sont les ambassadeurs qui présentent les étrangers. — Nous avons vu l'entrée de l'ambassadeur de Naples, marquis de Gallo, son souverain présent à Vienne ; elle fut assez brillante. Sa voiture, quoique riche, avoit un peu l'air colifichet. — L'inauguration des empereurs (1) comme archiducs d'Autriche, est

(1) Nous disons des Empereurs, parce que depuis long-temps cette dignité est héréditaire dans la maison d'Autriche : si elle en sortoit, la cérémonie dont nous parlons ne regardeoit plus

une cérémonie indispensable : le cortége est nombreux, mais point magnifique, à cause du deuil : celle de François II a eu lieu en avril 1792.

Le château est grand, mais il n'est point beau, à beaucoup près. Le manége de la cour est superbe : il a 172 pieds sur 52 ; une galerie double, soutenue par soixante colonnes d'ordre composite ; au fond, une belle tribune, et une cheminée au-dessous : autour du manége, une galerie voûtée, pour le passage des chevaux.

Le détail des collections de l'empereur, dans lequel nous allons entrer, auroit dû, ainsi que tout ce qui traite de Vienne, trouver place dans le premier volume, notre séjour dans cette capitale ayant eu lieu en 1790 ; celui que nous y avons fait en 1792 n'a été que de quelques jours, et nous n'y sommes repassés que parce que la direction de notre route l'a exigé. Nous avons donc renvoyé à ce moment tout ce qui concerne l'Autriche, pour éviter dans les volumes une inégalité trop marquée.

Bibliothèque impériale. Ce superbe vaisseau, dont l'architecture et la décoration ne laissent rien à désirer, est attenant à la cour ; il a 242 pieds

---

l'empereur, mais le roi de Hongrie et de Bohême.

de long : il est orné de colonnes et de pilastres en stuc, dont les bases et les chapiteaux sont dorés. On y voit 17 statues en marbre de la maison d'Hapsbourg, et au milieu de la rotonde, celle de l'empereur Charles VI. La bibliothèque du prince Eugène occupe une grande partie de cette rotonde ovale, dont le grand diamètre a près de 100 pieds : on y voit aussi plusieurs bustes antiques, parmi lesquels un de Pyrrhus en marbre, très-rare ; huit globes, dont quatre grands et quatre petits, celestes et terrestres, faits à Vénise : une galerie fait le tour de la salle.

Cabinet des manuscrits, dans le coin à gauche ; on y remarque la carte de l'itinéraire de l'ancien monde, par Peutinger : elle a été gravée en un volume in-folio. Manuscrit mexicain, en figures coloriées, unique dans son genre, écrit sur de la peau humaine. Belle machine, représentant le système de Copernic, fait par un homme qui n'avoit, dit-on, aucunes connoissances dans cette partie : on est toujours étonné de la quantité d'ouvrages de ce genre, qu'on trouve faits par des gens qui ne savoient rien. Manuscrit célèbre de Tite-Live, du cinquième siècle : il manque quelques pages. Manuscrit chinois. Petit alcoran sur vélin, pris sur un Turc par le prince Eugène. *Senatus consultum*, sur les bacchanales, donné l'an 186 avant J. C. *en ori-*

ginal sur le bronze : c'est le même que cite Tite-Live dans le neuvième livre de la quatrième décade : ce morceau unique a été trouvé en Calabre, chez le prince *Cigala.* Fragment des évangiles de Saint Marc et de Saint Luc, manuscrit en lettres d'or et d'argent comme les *codex* vus ailleurs. — *Galerie dans le fond à gauche.* Environ 7000 volumes, imprimés avant 1500. Premier pseautier, en caractères mobiles, Mayence, *Fust*, sur vélin, 1457. *Speculum humanæ salvationis ;* acheté à la vente du duc de la Vallière, sans date, imprimé en bois, *introuvable. Biblia pauperum*, gravé en bois. Un *Pline* superbe, Venise, *Joh. Spira*, 1769. Très-beau Virgile gothique, de Mentellin, à Strasbourg. *Christianismi restitutio*, de Servet, 1553, gros in-8°. ; le seul qui existe avec celui-là est à Paris, moins bien conservé. Jules-César, sur vélin, 1469, Rome, très-bien conservé. Térence, en lettres gothiques, sans séparation de vers. Valere-Maxime, sur papier, bien conservé, sans date, cru imprimé à Venise : le pareil étoit chez le comte Revitski. *Navis stultifera*, 1499, c'est la première édition de cet ouvrage, en allemand, avec gravures en bois. Horace, sans date. *Caii Valerii flacci argonauticon liber*, Bologne, 1474. *Marci Mantii poetæ opera*, Bologne, 1474 : ces trois ouvrages sont très-beaux

et très-bien conservés : Debure révoque en doute l'existence de ce dernier. *Rationale divinorum officiorum*, de Durandi, Mayence, *Fust*, 1459. Bible de Mayence, *Fust*, 1462. Le chiffre et les armes de l'empereur à la fin. Catholicon, deux volumes, Mayence, 1460. Bible allemande, 1466, Mentellin, à Strasbourg (c'est la plus ancienne qu'il y ait à cette bibliothèque, en allemand). Bible, dite Mazarine, très-belle et bien conservée, sur papier, 1455, (voyez Debure et Cailleau).

Dans le grand vaisseau de la bibliothèque, une collection d'estampes superbe ; elle contient plus de 700 gros volumes, dont 217 de portraits de tous les âges et de tous les pays : c'est un recueil unique. Bible de Radzivill, très-bien conservée. Feuille de huit pouces de hauteur, sur un peu plus de six de largeur, sur laquelle sont écrits, par un Juif, d'un seul côté, sans abréviations, et très-lisiblement sans loupe, les cinq livres de Moïse. *Ruth* en allemand. *L'Ecclésiaste* en hébreu. Le *cantique des cantiques* en latin, *Esther* en syriaque et le *Deuteronome* en français ; en voici la dernière ligne, pour donner une idée de ce genre de travail. — *Ennemis : qu'ils méritent selon les œuvres de leurs mains : vous leur mettrez comme un bouclier sur le cœur, par le travail dont vous les accablerez ;*

vous les poursuivrez dans votre fureur, et vous les exterminerez : ô seigneur de dessous le ciel, comme *ils étoient au commencement : mais il semble que vous nous ayez rejetés pour jamais, et que votre colère soit sans retour contre nous. Fin : anno.* Les trois lettres, sous-lignées dans le corps de la phrase, n'y sont pas ; mais nous avons cru pouvoir les y mettre, au lieu de plusieurs agrémens qui tiennent beaucoup plus de place. *Christianismi restitutio*, présent fait par le comte de Laky : l'empereur Joseph lui a donné un diamant de 10 mille florins. Cette bibliothèque, digne à tous égards de l'admiration des étrangers, contient de 12 à 14 mille manuscrits, et environ 300 mille volumes : elle est ouverte au public tous les jours, le matin, excepté les dimanches, fêtes et le temps des vacances : elle paroît très-suivie. Il y a 6000 fl. affectés pour les emplètes courantes L'arrangement des livres est selon le format, et cette méthode est la seule admissible dans une collection aussi considérable : au bas de l'escalier est un superbe tombeau antique, orné de bas-reliefs de la plus grande beauté.

Cabinet de médailles, monnoies et pierres gravées : il contient plus de 24 mille médailles antiques : la partie la plus complète est en médailles consulaires et des empereurs. Il y a entr'autres les légions de Marc-Antoine, et de plus qu'aux

autres cabinets les 26 et 30e.; la 24e. y est aussi; mais fausse. Marciana, Titiana qui a extrêmement souffert pour l'inscription. Plusieurs Pescennius niger: on doit se défier de quelques-uns. Manlia scantilla en argent et en bronze. Didia Clara, idem. Deux Diadumenien en grand bronze, dont un superbe. Plusieurs Gordiens africains, père et fils, en argent, et neuf en bronze. Puppien, Balbin et Gordien le jeune, assis, faisant des distributions, en grand bronze. Neuf Emiliens, en bronze. Cornelia supera, en argent; elle y manque en bronze. Deux médailles d'argent de Regelianus, et deux de Druantilla, trouvées en Autriche; manquent dans beaucoup de cabinets. Deux Hannibalien de coins différens, même revers. Cinq Vétranion, dont un en or, et trois Népotien. Carus, en grand bonze. Domitius Domitianus, en marbre blanc. Petit Jovien en or. Romulus Augustulus en or. Médaillon en or, inconnu: d'un côté J. C.; ce sont deux feuilles collées ensemble: il est du temps de Constantin, et par conséquent du dernier siècle de l'art numismatique. Il n'y a point de Tigranes en argent. La description des médailles en deux volumes, manuscrits, est faite par l'abbé Eckel, garde du cabinet: il travaille à un ouvrage intitulé, *Doctrina nummorum veterum*, qui aura 8 volumes, quatre ont déjà paru.

Ce cabinet est encore plus remarquable par la collection de toutes les monnoies, qui est unique dans le monde, quoiqu'elle ne soit pas absolument complète : on y voit, en médailles modernes : une médaille d'or, en ovale, pesant plus de douze livres, valant 2055 ducats : elle représente Léopold Ier., avec sa femme, et quarante autres portraits, prétendus de famille : Pharamond, roi de France, est en tête : on a voulu en faire descendre cet empereur : cette pièce unique, mais dont l'exécution est médiocre, a été donnée à Léopold Ier. par Vinceslas de Rhinsbourg, qui prétendoit avoir fait ce lingot d'or avec de l'argent, par le moyen de la pierre philosophale. Une médaille, frappée en Danemarck, sous Christian V, en 1677, à l'occasion de trois batailles navales, gagnées sur les Suédois : elle pèse 360 ducats : le travail en est de la plus grande beauté. Une autre, de Sigismond III, roi de Pologne, pesant 315 ducats, frappée en 1611. Petite pièce de monnoie d'argent, de Rodolphe Ier., tige de la maison d'Autriche : elle à coûté 100 ducats et une chaîne d'or ; extrêmement rare. Pièce de monnoie d'or, de Charles VIII, roi de France, pesant dix ducats. Médaille d'Henri IV, avec Marie de Médicis, frappée en 1603, pesant 50 ducats. La même, en argent. Médaille représentant Henri IV, pre-

nant congé d'une femme, avec cette légende: *Sino alla muorte siate fidel:* sans le millésime. La pièce de monnoie la plus ancienne est une pièce d'or, attribuée à Sigebert, frappée à Marseille. Monnoies de Cromwel, en or et en argent; de Théodore, roi de Corse, en argent: elle représente une vierge, dont la tête paroît environnée d'étoiles, et la légende *monstrat esse matrem.* Monnoie du Cardinal de Bourbon, en argent, avec la légende: *Car. X, D. G., Francorum rex*: sur le revers un autel, où sont les attributs de l'église et de la royauté, et la légende *regale sacerdotium.* Médaille fort précieuse, en argent, de Mathias Corvinus, roi de Hongrie; une autre, de Tekeli. Médaille en argent, des frères de la Rose-Croix. L'écu de Sture y est, fondu: celui du faux Sture manque. Médaille de Ch. Gustave; *a deo et Christina* y est: celle *dei gr. et Christinæ* manque, ainsi que la médaille du faux Démétrius, le double rouble d'argent, les quatre med. de Pierre III, celle de Constantin, avec la foudre, celle de M. Asch, le quart de rouble coupé, la grande pièce en or, de 1702, le rouble d'Anne, du bon coin, le quart de rouble d'Ivan (nous ne l'avons jamais vu, ce qui rend son existence douteuse), la médaille de Landskoï, 1788, le demi-rouble en cuivre, dans le genre des monnoies de Suède. Les autres pièces y sont: telles

que le rouble à croix vide, et au soleil, de 1723 et 24. Rouble d'Alexis Michaëlovits, et pièces d'or du même. Pièces d'Ivan, Pierre, et Sophie. Pièces pour la barbe, rondes et carrées. Toutes les monnoies connues d'Ivan : de plus un rouble, avec son monogramme d'un côté, de l'autre l'aigle impérial, 1740 : nous ne l'avons vu nulle autre part. Le plus ancien copeck qu'il y ait est de l'année 1340.

Pierres gravées. Cette collection est unique pour les grandes pièces : on y voit un camée qui a au moins sept pouces sur six ; supérieurement exécuté. Il y a deux sujets : l'un représente l'apothéose d'Auguste, et l'autre des allusions à ses victoires : on y voit toute sa famille : c'est un onyx, acheté à Prague, il y a plus de deux siècles, par Rodolphe II : il a coûté 12,000 ducats. *Jupiter tonnant.* Deux portraits ensemble. *La famille de Claude.* Quatre têtes. *Harpocrate*, travail grec avec ces mots autour : *qu'il soit précipice à celui qui le porte. Un aigle*, en grand, et derrière, le portrait *d'Auguste* en petit, sur un onyx. Une *tête de Minerve*, en creux, la plus belle qui existe, selon le fameux Winkelmann ; sur un jaspe rouge, avec le nom de l'artiste. *Un héros inconnu*, onyx de la plus grande beauté. *Apollon jouant de la lyre*, très-beau travail. *Castor et Pollux :* on ne sait si c'est un grenat ou une sar-

doine. Beaucoup de pièces modernes, dont la garniture fait le plus grand mérite : les pierres sont souvent très belles ; mais le travail en est misérable pour la plupart. L'abbé Eckel a publié un superbe ouvrage sur les principales pierres ; fort bien exécuté à Vienne même. — *Nota.* Il faut faire prévenir de l'heure où on veut voir ce cabinet.

Cabinet d'histoire naturelle. Il est composé de trois pièces, dont les deux premières contiennent les pierres, coquillages, pétrifications, et les minéraux, dont la collection est admirable. Il n'y a aucune espèce d'animaux : ils sont à l'université. La 3e. salle contenoit, en 1790, cinquante-sept (en 1792, soixante-neuf, en tout) tableaux en mosaïques de pierres dures, et un en mosaïque antique. Si l'on compte les frais de cet établissement, depuis qu'il existe, et le nombre des tableaux qui en sont sortis, on verra qu'ils reviennent à environ 10,000 florins chacun. On admire dans cette même pièce un bouquet en brillans, fait à Vienne, où l'artiste a fait entrer toutes les pierres précieuses connues. Ce cabinet est public plusieurs jours de la semaine, ordinairement le lundi matin.

Trésor. L'entrée est dans la cour des Suisses, à gauche, par la grande cour où est le corps-de-garde : dans la première chambre, on voit six

bustes

bustes en marbre: quelques-uns sont antiques: aucun n'est remarquable. Dans la seconde on trouve, en tournant à gauche, une première armoire, où sont beaucoup de pièces en cristal de roche: dans le nombre plusieurs sont trop grandes et trop belles, pour qu'on ne les soupçonne pas d'être artificielles: comme on ne les voit qu'à travers une glace, il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de vérifier la chose: tout ce qui est dans le trésor a le même désagrément. Dans la 2[e] armoire, une infinité de pièces en ivoire. 3[e] et 4[e] armoires: pièces de mécanique, horloges, données en présent par les Turcs: à part une grande pendule sous verre, avec beaucoup d'ornemens en argent massif. 5[e] armoire: répétition de la seconde: on y fait remarquer un vaisseau tout d'ivoire, et un violon d'écaille de tortue. 6[e] armoire, comme la première. 7[e]: un grand plat d'agathe, de deux pieds neuf lignes de diamètre, d'après le *Cicerone*. Il est certain que ce morceau est fort grand, et même unique, s'il est d'une seule pièce. Un vase magnifique de jaspe sanguin d'Egypte: un autre, de lapis-lazuli: un livre, dont la couverture est en pierres fines; et dans l'intérieur sont écrits, à la main, des alphabets de toutes les nations, dans leur caractère propre. Nous n'avons point vu l'intérieur. Il y a, en outre, beaucoup de vases, de

patères, de tasses en agathe, jaspe, calcédoine, etc. La huitième armoire, comme la septième : on y remarque deux plats, dont un en lapis-lazuli, l'autre garni en or, et parsemé de pierres fines de différentes espèces, et de quelques camées antiques et modernes. Des deux côtés de cette armoire deux bas-reliefs modernes et médiocres, d'Agar, et de la Samaritaine. Dans la 9e armoire, mêmes objets que dans les deux précédentes : il y a de grands plats, fort riches, donnés par les Turcs ; le travail n'en est pas mauvais. Dans un petit cabinet, à droite, sont le service d'or, et une toilette complète, du même métal, renfermés dans cinq armoires vitrées. Dans la première ; il y a huit vases à boire, à pieds, pour des jours de cérémonie : ils ont servi à différens princes de la Maison d'Autriche ; ils sont d'or, incrustés de nacre de perle. Sur une table est un plateau qui représente Schemnits et les différentes machines dont on s'y sert pour la mine et son exploitation. Tous les morceaux dont il est composé sont de différentes productions de cette mine : dans la 6e armoire de ce cabinet, on voit une infinité de bijoux de toute espèce, des perles orientales, formant tantôt le corps d'une petite statue d'homme, tantôt celui d'un animal ; aucune n'est d'une grosseur à citer, si ce n'est une, mais qui a beau-

coup d'inégalités : l'entourage est de mauvais goût. Une opale en poire, plus grosse que celle de M. Demidoff, à Moskou. Les couleurs de l'iris se distinguent parfaitement bien, quoique dans l'éloignement. Opale laiteuse, plus petite, se terminant en pyramide. Hyacinthe pesant 266 carats : elle n'est pas unie : il y a des cavités à la surface : plusieurs coquilles garnies en or, en brillans, et sur lesquelles on aperçoit des dessins assez communs. Sur une table de Florence est un buste d'albâtre blanc, fort transparent : les bustes, en bronze, de François, et de Marie-Thérèse. Toute la voûte de ce cabinet est parsemée de porcelaines anciennes avec des dessins, d'après Raphaël : les pièces sont petites. Dans le cabinet à gauche sont trois armoires : dans celle de gauche des modèles de la couronne impériale, du sceptre : ce dernier est en ivoire, garni d'or aux deux bouts, à l'un desquels est un fort gros saphir, et d'une fort belle eau. Les habits impériaux. La couronne d'Autriche, avec un rang de perles orientales, de la plus parfaite égalité. Emeraude fumée, très-grosse, d'une belle couleur, en quelques endroits : elle n'est pas régulièrement taillée, mais seulement polie. Un sabre, dont la poignée est garnie en diamans. Dans l'armoire, à droite, le manteau archiducal. Vase donné par un souverain de

Russie. Couronne de Transilvanie (on y voyoit autrefois les couronnes de Hongrie et de Bohême). Sabre. Au plafond une armoire où sont renfermées trois garnitures d'habits, c'est-à-dire, les grands et petits boutons, en diamans blancs, en topases, et en rubis. Il y en a peu d'une belle eau, et sans défaut. Boutons pour le chapeau, avec un nœud : le diamant du milieu est superbe, et de la plus belle eau : il a coûté, à Francfort, 140,000 florins. L'agraffe où est le fameux diamant de Médicis. Il est assez singulier qu'il y ait des gens à Vienne qui le croient faux. Grand cordon de l'ordre de Marie-Thérèse, avec quatre rangs de diamans, qui ne sont pas gros, et ne font pas un bon effet : on prétend qu'il y a douze cents chatons. Trois plaques de l'ordre de Marie-Thérèse, en diamans : aucune de remarquable. On est seulement faché d'y voir celle du maréchal Laudhon, et d'entendre dire que sa famille n'a point reçu la somme qu'on étoit convenu de lui donner en place, à la mort du maréchal. Beau solitaire, de plus de 50 carats. Collier qui a servi à Marie-Thérèse : profusion de diamans, et rien de plus. Toisons d'or de Joseph II, de Léopold II. Autre avec trois gros grenats de grosseur différente. Autre avec trois rubis : la couleur, pour être nuancée également, est un peu foible. Autre avec trois to-

pases. Autre avec deux chrysolites. Autre en diamans blancs, la plus belle de toutes : elle est fort bien montée, et il y a d'assez grosses pierres. Deux cannes à pommes, en diamans très-communs. Epée à poignée de diamans, de même. Boucles de souliers et de jarretières ; rien d'extrordinaire. Collier de perles fines orientales à deux rangs ; le premier est fort beau, plus par leur grosseur que par leur égalité. Plusieurs gances de chapeaux en diamans. Superbe topase orientale, au milieu d'un nœud de diamans. Il est difficile de voir une plus belle pierre. Dans le bas de la même armoire sont trois grands bassins d'or avec des reliefs ; l'un sert, depuis Joseph Ier., pour le baptême des princes de la Maison d'Autriche. Il y a aussi une aiguière d'or, servant dans ces occasions : au-dessus de cette armoire trois hommes à cheval en ivoire, pas mal faits. Modèle, en vermeil, du monument placé sur le Hof; plusieurs ornemens sont en pierres fines, de différentes espèces. Deux grands vases avec des ornemens d'argent de mauvais goût, présent d'un roi de Portugal. A l'entrée de ce cabinet, à droite et à gauche, de jolis petits bas-reliefs en ivoire. Au-dessus des armoires et des boiseries qui règnent autour des salles du trésor, il y a des bustes en marbre, en pâte, des groupes aussi de pâte ou de métal ; des

bronzes, dont plusieurs d'après l'antique; des petites statues modernes en marbre, des figures chinoises, etc.

CHAPITRE VIII.

Galerie de Tableaux. Petit Belvédère.

Belvédère. Grand et beau bâtiment, à l'extrémité du faubourg de Leopolstad, bâti par le prince Eugène : il est composé d'un seul pavillon, ayant 27 croisées de face sur les jardins, qui sont peu de chose : on a une très-belle vue de ce pavillon, bâti sur une hauteur. Le Belvédère renferme aujourd'hui la galerie de tableaux de l'empereur : cette collection réunit, à un grand nombre de morceaux de près de cinq cents maîtres, la suite progressive des ouvrages flamands, allemands et italiens, ce qui donne aux amateurs les moyens de se familiariser avec les différentes manières : cette galerie, qui occupe 14 pièces au premier étage (outre 2 pavillons) et 8 au second, contient près de 1300 tableaux, dont plus de 300 de l'école italienne, et le reste des écoles allemande et flamande, anciennes et

modernes. Les morceaux de l'école française y sont en trop petit nombre pour qu'on en fasse une classe à part. M. *Mechel* de Bâle a publié un catalogue de cette galerie, d'après l'arrangement qu'il lui avoit donné (il se vend 3 florins en français) ce qui étoit extrêmement commode, le nom du peintre et le numéro du tableau étant en haut à presque tous; il ne manque qu'à ceux acquis depuis peu d'années. Nous ne savons ce qui a pu porter M. Rosa, directeur actuel de cette galerie, à changer entièrement l'ordre du catalogue : il a eu sans doute de bonnes raisons; mais outre que ce changement est tout-à-fait incommode pour les amateurs, nous n'avons pas trouvé que le nouvel ordre valût mieux que l'ancien, à beaucoup près. — Le péristile est soutenu par quatre figures de géants : l'escalier assez beau. On trouve au premier étage une grande salle de 68 pieds sur 50, décorée en marbre à hauteur d'appui, le reste en stuc, ainsi que les pilastres. Il y a quatre tableaux, deux de Maron, un de Hocken et un de Solimène : à droite et à gauche de cette salle sont sept pièces qui renferment, celles à droite, l'école italienne, celles à gauche, l'école flamande : cette galerie est publique plusieurs jours de la semaine, et d'ailleurs on la fait ouvrir quand on veut.

École italienne, première salle à droite. 55 tableaux. Le plafond n'est jamais compté, non plus que les dessus des portes quand ils ne sont pas numérotés) : les morceaux remarquables de cette salle sont de Paul Véronèse, des deux Palma, Bellini, Bassan, Giorgione, le Tintoret, le Parmesan, Lorenzo Loth, etc., entr'autres, plusieurs portraits superbes du Tintoret. *La sainte Vierge tenant l'enfant Jésus à qui Sainte Magdeleine baise le pied gauche*, du Parmesan, n°. 6, figures entières, grandeur naturelle. *Saint Sébastien*, par Mantegna, n°. 7, petites figures. *Sainte famille*, de Jean Bellini, n°. 16, demi-figures, t. q. de nature. *Rebecca près du puits, donnant à boire à Eliezer*, par Carletto Veronèse, n°. 21, figures entières, deux tiers de nature. *Esther devant Assuerus*, par Paul Veronèse, fig. ent. t. q. de nature. Plusieurs portraits de Giorgione. — *Seconde salle*, 70 tableaux : la plus grande partie est du Titien ; les autres du vieux Palma, Bassan, Giorgione, P. Veronese. *Sainte Justine dans un paysage*, du Pordenone, n°. 6, très-beau et le seul de ce maître dans la galerie, fig. ent. grand. nat. *Le grand Ecce Homo*, où sont parmi les spectateurs plusieurs portraits de personnes célèbres et contemporaines du Titien, qui s'y est peint lui-même avec sa famille, n°. 17, fig. ent. grand. nat. *Diane au*

bain avec ses nimphes, qui découvrent la grossesse de Calisto, par le même, n°. 43, fig. ent. deux tiers de nature. Plusieurs portraits, du même. — *Troisième salle.* 53 tableaux de Jules Romain, Procaccino, Mengs, Salvator Rosa, Battoni, A. Sacchi, le Perugin, Féti, Baroche, Poussin, Gasp. Poussin, C. Maratte, d'Arpino, Caravage, Romanelli, Raphaël, dont il y a trois tableaux. Les n°s. 38 et 39 sont très-beaux, mais 39 est au-dessus de tout éloge; c'est une Sainte famille sous un palmier, fig. ent. grandeur nat. Grand tableau du Caravage, sans numéro: il représente un moine tenant des chapelets, et la Sainte Vierge qui a l'air de désigner à qui il doit les distribuer, fig. ent., grand. nat. Combats de gladiateurs de Jules Romain, n°. 13, pet. fig. *Saint Pierre assis*, par Mengs, n°. 3, grand. nat., beau tableau, la draperie d'un grand effet: nous lui trouvons l'air qu'on donne à Jupiter. Beau *Carle Maratte*, n°. 1. N°s. 16 et 17, de *Pompée Battoni:* le second, *retour de l'enfant prodigue*, est le meilleur: le coloris des deux est déjà passé. Le même mieux conservé est à Pétersbourg chez la comtesse Schouvalof. Portraits de Joseph II et de Léopold, exécutés en mosaïque, faits à Rome en 1772, donnés par le pape Clément XIV. *S. Pierre et S. Jean guérissant le boiteux*, de

N. Poussin, pet. fig. — *Quatrième salle.* 40 tableaux, du Primatice, Léonard de Vinci, Tibaldi, M. Ange, Guerchin, André Del Sarto, C. Dolce, Ciro Ferri, Procaccino, Luini, Fra Bartoloméo, P. de Cortone. *J. C. mort*, d'André del Sarto, n°. 36, figures ent. grand. nat. *Petit portrait* de l'école du Corrège, sans n°., la tête est belle, la main beaucoup trop grande. *Les vendeurs chassés du temple*. esquisse sur bois, du *Corrège*, n°. 9, pet. fig. *Noli me tangere*, de Ciro Ferri, n°. 23, pet. fig. *Sainte Vierge en prières*, de C. Dolce, n°. 28, buste, grand. nat. *Songe de Michel Ange*, tableau célèbre, sur marbre, n°. 27. pet. fig. *Sainte-Famille*, par le même, pet. fig. — *Cinquième salle.* 29 tableaux, Manfrèdi, Calabrèse, Guerchin, Schidone, le Guide, le Dominicain, Cagnacci, Sim. da Pésaro, Aug. et Annib. Carache, Mola, Luca Giordano, et Prete Genovèse. *Jésus-Christ à table avec les disciples d'Emmaüs*, du Schidone, n°. 2, demi-figure, forte nature. *Baptême de N. S.*, du Guide, n°. 12, fig. ent., grand. nat., tableau admirable. *Les quatre saisons*, tableau allégorique du même, n°. 14, fig. ent., gr. nat. *La Sainte Vierge en adoration devant l'Enfant-Jésus dormant*, du même, n°. 19, buste, gr. nat. Deux beaux *Manfredi*, n°s. 23 et 25, sur les portes, un corps-de-garde et un sujet de

société, figures jusqu'aux genoux, grand. nat. *Sybille en méditation*, du Guide, n°. 10, demi-figure, grand. nat. *Un joueur de luth habillé à l'espagnole*, de Prete Génovèse, n°. 9, demi-figure, grand. nat. *Tarquin menaçant Lucrèce*, de Sim. da Pesaro, n°. 25, figures jusqu'aux genoux, grand. nat. *Sixième salle.* 37 tableaux, Prète Génovèse, Ann. Carache, le Corrège, Guerchin, Luca Giordano, L'espagnolet, Louis Carache, Spagnuolo. Numéros 4, 7 et 8, du Corrège; 4, représente *Cupidon se taillant un arc*, fig. ent., grand. nat.; 7, *Jupiter sous la forme d'un aigle, enlevant Ganymède*, fig. ent., demi-nature; 8, *Jupiter sous la forme d'un nuage embrassant Io*, fig. ent., deux t. de nature: ces trois tableaux sont au-dessus de tout éloge. Deux autres du Corrège sans numéro. *Jésus-Christ couronné d'épines portant sa croix. Vierge avec l'Enfant Jésus. La samaritaine* d'Ann. Carache; n°. 12, pet. fig. *Pythagore méditant sur une tête de mort*, n°. 29. *Archimède un compas à la main*, n°. 30, demi-figure, gr. nat. *Jésus-Christ répondant aux docteurs*, n°. 28, fig. jusqu'aux genoux, grand. nat.: ces trois beaux tableaux sont de l'Espagnolet: (les deux premiers n'y sont plus; on y a substitué 26, un portement de croix, et 32, Saint Pierre en oraison, du même.) *La veuve de Sarepta avec le prophète Elie*, n°. 19,

du Prète Génovèse, demi-figures, forte nat. Quatre grands tableaux d'Annibal Carache, représentant des sujets très-libres : ils sont ordinairement voilés. — *Septième salle.* 35 tableaux. Schiavone, Giorgione, P. Veronèse, les Bassan, Carlo. Loth, Paduanino, Bordone, Luca Geordano, Tintoret, Le Titien, Solimène. *Adoration des Bergers*, sujet de nuit, du Bassan, n°. 9, pet. fig. *La femme adultère*, du Paduanino, n°. 15, fig. jusqu'aux genoux, forte nature. *Tableau de famille*, de Léandre Bassan, n°. 24, bustes, gr. nat. *La Magdeleine chez le pharisien*, du Giorgione, n°. 31, pet. fig. *Saint Michel terrassant le diable ;* grand tableau de Luca Giordano, fig. ent., forte nat. *Jupiter et Mercure chez Philemon et Baucis*, de C. Loth, n°. 14, fig. ent., grand. nat. *Saint François en méditation*, de L. Carache, n°. 33, demi-fig., grand. nat. (il est dans la salle, n°. 6.) *Descente de croix*, de Solimène, n°. 25, fig. ent., grand. nat. : de la troisième salle on passe dans un cabinet doré et en glaces, où l'on voit le buste en marbre du prince Kaunits.

Ecole flamande. Première salle. 32 tableaux. Champagne, Flinx, Hoogstraten, Jordaens, Stradanus, Lint, Rembrant, Bramer, Mircvelt. *Un homme à la fenêtre*, par Hoogstraten, n°. 4, tête de grand. nat., très-beau tableau. *Le roi boit*,

fameux tableau de J. Jordans, n°. 15, fig. ent. forte nature : le même est à Dusseldorf; ce sont deux chefs-d'œuvres. Plusieurs de *Rembrant*. Portrait d'un *vieillard*, de Mirevelt, n°. 33, buste, gr. nat. *Portrait d'une vieille*, de J. Livens, n°. 36, buste, pet. nat. *Jésus-Christ guérissant le paralytique*, de P. Vanlint, n°. 11, pet. fig. *Repas des Dieux*, par Stradanus, n°. 12, p. fig. *J. C. devant Pilate*, bel effet de lumière, sans nom ni numéro. Deux beaux *Champagne* n°. 1 et 18. — *Seconde salle*. 33 tableaux. Fyt, Peternef, Bourguignon, Bassan, Crayers, Seegers, Snayers, Thulden, Steen. *Diane à la chasse*, de Fyt et de T. Willebort, n°. 25, fig. ent., grand. nat. *Bel effet de lumière*, de H. Steinwick, n°. 26, pet. fig.; il représente la délivrance de St.-Pierre. *Une noce*, par Van Stéen, n°. 5, pet. fig. *Vue intérieure de l'église des Jésuites d'Anvers*, par S. Franck, n°. 32, très. pet. fig. : on y distingue le tableau du maître-autel, par Rubens, qui est dans la quatrième salle, n°. 1. *Vue intérieure de la cathédrale d'Anvers*, par Peternef, n°. 34, très-pet. fig. : on les soupçonne peintes par Franck, — *Troisième salle*. Vingt-neuf tableaux, dont 26 de Vandick. *Samson trahi par Dalila*, n°. 1, fig. ent., grand. nat. *J. C. sur la croix*, n°. 15, fig. ent. demi nat. *Portrait de Charles Ier.*, *roi d'Angleterre*, n°. 21,

dem. fig., grand. nat. *Deux portraits en pieds de jeunes princes*, nos. 7 et 8, grand. nat. *Une sainte famille*, no. 12, fig. jusqu'aux genoux, gr. nat. *La sainte Vierge assise, tenant l'Enfant-Jésus*, no. 10, fig. ent., forte nature. – *Quatrième salle.* 21 tableaux de Rubens: nos. 1 et 2, sont les deux grands tableaux qui décoroient l'église des Jésuites à Anvers; le no. 1. représente S. Ignace exorcisant des possédés, le no. 2, S. François Xavier prêchant aux Indiens. *L'assomption de la Vierge*, no. 3, fig. ent., forte nature. *S. Ambroise refusant à l'empereur Théodose l'entrée de l'église de Milan*, no. 8, fig. ent., grand. nat.: 13 et 14 sont les esquisses des nos. 1 et 2. Plusieurs autres d'un grand mérite. Rubens dans cette salle est supérieur à lui-même: on y remarque une plus grande correction de dessin que dans ses autres ouvrages, sur-tout aux nos. 1, 2 et 8 qui sont admirables. — *Cinquième salle.* 20 tableaux, dont 18 de Rubens. Grand tableau d'autel en trois compartimens, nos. 1, fig. ent., forte nat. *Seconde femme de Rubens*, presque nue, en pied, no. 6, gr. nat. *Fête de Vénus dans l'île de Cythère*, no. 18, fig. ent., tiers de nature. *Daniel dans la fosse aux lions*, par Snyders, no. 84, pet. fig. —*Sixième salle.* 34 tableaux. Rubens, Teniers, Ryckaert, Quellinus, Willebort, Bredalett. *Sacrifice d'Abraham*, de David Teniers, No. 2,

fig. ent., quart de nature. *Noce champêtre*, n°. 5, et *village pillé par des soldats*, n°. 6, du même. *Paysans qui boivent*, n°. 12, du même, pet. fig. *Trois enfans qui jouent avec un chien*, n°. 24, du même, fig. ent., pet. nature. *Fête Flamande*, n°. 21, par Ryckaert, pet. figures. *Saccagement d'un village*, n°. 22, du même, pet. fig. *Cabinet de peintures de l'archiduc Léopold, à Bruxelles, en 1656*, par David Teniers, n°. 35: le même est à la galerie de Munich. *Le tirage à l'oiseau à Bruxelles, en présence de l'archiduc Léopold*, par le même, n°. 34, pet. fig. Le peintre s'est peint, avec sa famille, sur le devant de ce beau tableau. *Vue d'un village Flamand, au bord d'un canal*, par Egbert Vander Poel, n°. 37; pet. fig. Deux beaux Van artois, n°s. 1 et 33. — *Septième salle.* 30 tableaux. Lens, Ang., Kaufmann, Moore, Kay, Voulen, Porbus. Sandrart, Vischer, Mostaert, Crayers, P. Quast, Huysman, Drever, H. De Cort. *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, n°. 7. *Mars renversé par Minerve*, n°. 8 : ces deux tableaux sont de *Lens*, fig. ent., deux tiers de nat. *Métamorphose du berger d'Apulie en olivier, et danses de nimphes*, n°. 15, fig. ent., quart de nature. *Jupiter sur le mont Ida, endormi entre les bras de Junon*, n°. 16, fig. ent. trois quarts de nat. : ces deux tableaux sont aussi de Lens; et tous les quatre

ont des formes et un coloris très-agréables. Deux jolis tableaux d'Angelica Kaufmann, sans numero. *Intérieur d'un cabaret de village*, par P. Quast, n°. 98, pet. figures : c'est le seul de ce maître qui soit dans la galerie. Plusieurs portraits de Porbus. — Dans les tours contiguës à la salle de Rubens, ou quatrième salle, sont deux pavillons, dits les cabinets blanc et vert. Le premier du côté des jardins, le second du côté de la cour.

Cabinet blanc. Cinquante-neuf tableaux : Gérard Dow, les deux Mieris, Vanhoecke, Schalken, Paul Potter, Pollemburg, Bega, Kuyp, Berghen, Steynwick, Moni, Bol, Terburg, Léemans, Hoogstraten, Winkenboons, Jordaens, Vandervelde, Avont, Bentum, Fyt, Denner, etc. *Deux portraits, dont celui du peintre, par Denner*, n°s. 76 et 77 : admirables pour le fini, bustes, grand. nat. *Quatre tableaux*, représentant les 4 élémens, par J. Breughel, les figures de Vanbaalen, n°s. 77, 78, 79 et 80, pet. fig. *Deux vues de Flandres*, avec beaucoup de figures, par Vanhoecke, n°s. 16 et 17, pet. fig. *Deux vues intérieures d'Eglises gothiques*, avec quelques fig., par Steynwick, n°s. 58 et 65, pet. fig. *La rade d'Amsterdam*, par Backhuysen, n°. 3. *Joueur de flûte faisant des grimaces*, de F. Mieris, le jeune, n°. 67,

pet.

pet. fig. *Espagnol qui veut tirer son épée*, de G. Mieris, n°. 71 pet. fig. *Démosthène offrant une somme d'argent à la courtisane Lais*, par G. Mieris, n°. 75, pet. figures. *Portrait d'une vieille dame tenant une bourse*, de P. Leermans, n°. 76, pet. fig. *Médecin tâtant le pouls d'une jeune dame*, par F. Mieris, le vieux, n°. 77, pet. fig. *Médecin examinant une phiole d'urine*, par G. Dow, n°. 78, pet. fig. *Militaire caressant le menton d'une marchande*, par F. Mieris le vieux, n°. 79, pet. fig. *Cabinet de peintures*, par J. Jordaens, n°. 51 (il est au n°. 3 du second étage).

Cabinet vert. Quatre-vingt-cinq tableaux : Snayers, Duck, Wouvermans, F. Frank, Peters, Avont, J. Van-Ostade, Berghen, Seegers, Van-Huysum, Floris, Hugtenbourg, Sheimer, Peter Nef, Leinen, Le Bamboche, Deelen, Steynwick, Van-Bâalen, Breughel, etc. *Portrait d'une vieille femme qui caresse un chien*, de F. Floris le vieux, n°. 43, bustes, grandeur nat. *Deux beaux tableaux de fleurs*, par Huysum, n°s. 67 et 68. *Enlèvement d'Europe*, de Bâalen, n°. 51, pet. fig. *Homme à qui on arrache une dent*, par J. Ostade, n°. 33, petites figures. *Vue d'Italie*, avec quelques figures, du Bamboche, n°. 86. *Moïse frappant le rocher*, par Hoet, pet. fig. *Sujet d'architecture*, sans fig., par Deelen, n°. 37. *Paysans jouant sur la glace*, par Breu-

ghel. *Femmes jouant aux cartes*, par Vanderlœnen. Deux tableaux de Lingelback, et deux petits de P. Potter, nouvellement placés. Plusieurs beaux tableaux, sans nom ni numero.

Le second étage est composé de huit pièces, dont quatre renferment l'école flamande, tant ancienne que moderne, et quatre l'ancienne école allemande et la moderne.

Ecole Flamande. Première salle, 87 tableaux. *Jesus-Christ mort sur un linceul*, par J. Vaneyck, n°. 8, pet. fig. *Jesus-Christ mort sur les genoux de la Ste.-Vierge*, par G. de Harlem, n°. 15, fig. entières, quart de nature. *L'inhumation des reliques de St.-Jean-Baptiste, à trois différentes époques*, par le même, n°. 16. *Joueur de cornemuse*, et autres figures, par J. Messys, n°. 18, demi-fig. grand. nat. Plusieurs beaux portraits de Porbus. *Portrait d'un vieillard*, par Barent, n°. 51. Buste de t. de nat. n°. 69, de J. Vanhemessen, même sujet que le n°. 68, peint quelques années plus tard. — *Seconde salle.* 85 tableaux. Belle collection de 10 tableaux de P. Breughel le vieux, du n°. 59 à 68 : on remarquera le numero 67, représentant la tour de Babel, pour le grand nombre des figures ; et les quatre saisons, de 61 à 64. *Tentation de Saint-Antoine*, sujet de nuit, par J. Breughel, n°. 70. Plusieurs jolis paysages, de R. Savery. *Cabinet*

de peintures, par J. Jordaens, n°. 54, — *Troisième salle.* 57 tableaux. Plusieurs chasses de Snayers. *Salutation angélique* et *Nativité*; tableau à deux faces, peint sur marbre par Nieulant, n°. 72. *Joueur de Vielle*, par J. Wander Wine, n°. 102. *Baptême de N. S. par St.-Jean. Moïse frappant le rocher*; deux pendans, sans nom ni numero; le premier n'est point de l'école flamande, à ce qu'il nous a paru; il est sur toile, l'autre sur bois: Moïse semble être l'ouvrage de deux maîtres. *Géomètre tenant un compas*, de Sandrart, n°. 45, figures jusqu'aux genoux, grand. nat. *Jésus-Christ crucifié entre les larrons*, par F. Frank le jeune, n°. 9, pét. figures. — *Quatrième salle.* 72 tableaux. *Deux grands tableaux représentant, l'un et l'autre, un marché aux poissons*, par Van Es, et J. Jordaens, n°s. 23 et 24, fig. ent. forte nature. Copie du Cupidon du Corrège, qui est à la sixième salle de l'école italienne, sous le n°. 4, par J. Heinz, n°. 5. *Nota.* Cette pièce étoit auparavant auprès de l'original, et nous croyons qu'elle y étoit mieux à sa place qu'ici. *Enfant qui rit*; effet de lumière, par Hondhorst, n°. 12, demi-fig., grand. naturelle. *Tête de moine*, sans nom ni numéro. Un guerrier en pied, pet. tableau sur bois, de François Clouet, dit Janet, n°. 64, très-bon.

Ecole allemande. Première salle. 105 tableaux : cette salle est la seule où on n'a rien changé. *Tableau d'autel* à trois compartimens, par T. de Mutina, peint à l'huile en 1297, n°. 1 : ce tableau est la plus ancienne peinture à l'huile connue, demi-fig., demi-nat. ; il est sur bois. Plusieurs beaux tableaux d'*Albert Durer*, dont *le martyr des Chrétiens*, n°. 23. Tableau de l'école d'Albert Durer : on y voit la vie, les miracles et la passion de N. S. Dans une suite de 158 tableaux, peints sur 86 petites planches, formant six volets, peints des deux côtés, et qui s'ouvrent successivement, n°. 57. *Tableau d'autel* fermé *à double* par quatre volets, n°. 46, de Michel Wohlgemuth, fig. ent., quart de nat. Plusieurs beaux portraits des *Holbein*. — *Seconde salle*, 82. *Les quatre saisons*, représentées par des enfans, par J. Konig, n°s. 20, 21, 22 et 23, pet. fig. Quatre tableaux de V. Achen, sur marbre, où il a su habilement profiter des hasards. *Vénus et Adonis. Un bain de Diane.* Deux tableaux de J. Heinz, n°s. 18 et 19, pet. fig. *Un banquet*, sujet de nuit, par B. Witig, n°s. 15, pet. fig. *Deux paysages à gouache* sur vélin et sous verre, de Franckemberger, n°s. 90 et 91. *Deux Vénus couchées*, de Heinz, n°s. 7 et 8. — *Troisième salle*. 57 tableaux. *Nativité* et *fuite en Egypte*, sujets de nuit, de Dietrich, n°s. 38 et 39. *Deux têtes*, de Seybold,

n°s. 84 et 85. Deux autres du même, n°s. 82 et 83, toutes les quatre bien inférieures à celles du prince Lichtenstein. *La circoncision* et la *purification*, de Diétrich, n°s. 46 et 47. *Beau portrait*, par Schupper, n°. 68 — *Quatrième salle*, 65. *Grand tableau de famille du roi Léopold*, par Zoffani. *Deux tableaux* d'architecture, par V. Fischer, n°s. 32 et 33. *Deux portraits*, par Seybold, n°s. 51 et 52, bustes, grand. nat. *Deux portraits* d'un homme avec un bonnet et d'un viellard, sans nom ni numéro. *Deux vues* des environs de Rome, de Michel Vutky, n°s. 30 et 31. Plusieurs tableaux de chevaux, par Hamilton. Deux beaux *Hackert*, nouvellement placés. *Nota.* Il n'y a dans cette collection aucun morceau de l'Albane, ni du chevalier Vanderverf; mais elle peut être regardée comme unique pour l'art, par la suite des peintures allemandes de tous les temps.

Petit Belvédère à l'extrémité du jardin, qui n'a rien de remarquable, et qui est peu étendu. On trouve un pavillon, appelé belvédère inférieur, ou petit belvédère, qui renferme quelques tableaux : 35 croisées de façade sur le jardin. — Grande salle de 40 pieds en carré. Première pièce à gauche, 55 tableaux, dont quelques *Bassan :* en tout, peu d'originaux. Seconde pièce, sept tableaux de bataille, dont 6 de Parocel, et le septième de Oberdof, peintre viennois : c'est

la bataille de Belgrade en 1717; les six autres sont *la bataille de Zenta* en 1697, *la bataille d'Hochstet* en 1704, *la bataille de Cassano* en 1705, *la levée du siége de Turin* en 1706 ; c'est le morceau le plus capital : *la bataille d'Oudenarde* en 1708, *la bataille de Malplaquet* en 1709. — Troisième pièce, cabinet où est uniquement le portrait du prince Eugène à cheval, et peint par J. Godefroy Averbach. — Quatrième pièce. Portraits de famille de la maison d'Autriche. — Cinquième pièce. Rien. — Sixième pièce. Galerie où l'on voit sous verre une représentation de la cour de l'empereur de la Chine, avec les costumes, en terre vernissée. Cette pièce est pavée de marbre : plusieurs belles tables. 7 statues de marbre, dans des niches, par *Parodi*. Urnes et vases de porcelaine de la Chine. — Septième pièce. Petit salon doré en glaces ; deux belles urnes et vases de la Chine. — Huitième pièce. Cabinet en bibliothèque. — Aile droite. Salle de portraits. 56 tableaux, presque tous de famille : *Le roi et la reine de France*. Ce dernier est peint par madame Lebrun, en 1781 ; la couleur a déjà fort pâli. *Charles IX*, roi de France, en pied, par *Clouet*. Petits tableaux, fort jolis, en porcelaine. — Deuxième pièce, 52 tableaux. Portraits de princes et souverains, entr'autres *du roi de Suède*, point ressemblant. *Homme qui*

rit. Paysan Hollandais. Vierge et Enfant-Jésus. Quatre portraits au pastel, dont un Tirolien et une Tirolienne, par madame *Beyer*, fort bons. *Enfans qui soufflent des boules de savon*, en pastel, par la même, très-joli. *La Sybille Persique*, en miniature, sur vélin, par madame *Maron*, née *Mengs*, charmant. *Homme qui écrit et enfant apportant une bougie* : grande vérité. — Troisième pièce, douze tableaux de siéges et de batailles, par Snayers, entr'autres la bataille de Lutzen, en 1642, dix ans après celle où fut tué Gustave-Aldophe : ils représentent les actions les plus mémorables de l'archiduc Léopold-Guillaume, et du feld maréchal Picolomini. Six autres tableaux ou portraits, médiocres.

CHAPITRE IX.

Etablissemens militaires. Arsenaux. Ecole du Génie. Economie. Hôpitaux. Orphelins.

Nous ne saurions donner trop d'éloges à la partie des établissemens militaires de l'empe-

réur : ils sont fort au-dessus de tous ceux que nous connoissons ; plusieurs seroient dignes de servir de modèle : tous ne sont pas concentrés dans la capitale, ainsi qu'en Danemarck et en Russie, où celui qui a vu Pétersbourg et Copenhague connoît tout : il n'en est pas de même ici ; la quantité de villes que possède la maison d'Autriche, lui a permis de distribuer ses nombreux établissemens dans les diverses parties de sa domination.

Grand Arsenal. Bâtiment très-considérable : dans la cour d'entrée sont les canons, dont une grande partie est neuve ; il y a, entre autres, deux pièces de 77 livres de balle, une coulevrine de 21 pieds et demi de long, *portant 124 liv.* Elle a été prise à Belgrade, en 1717, et pèse au-delà de 19 milliers. Un mortier cerclé en fer, jetant un millier pesant de pierres. Dans les hangars, sont des affûts et des caissons en grand nombre. La chaîne qui garnit les murs de cette cour, et qui a 200 toises de long, n'est qu'une partie de celle dont les Turcs se sont servis pour fermer le Danube à Bude, où on garde le reste. Les armes sont contenues dans une galerie, formant un carré, long de 350 pieds environ, sur 240, sans y comprendre les pièces qui sont aux extrémités de la galerie, et qui ont 36 à 38 pieds, dans

leur plus grande longueur. On ne peut se faire d'idée de l'ordre, de la symétrie qui règne dans cet arsenal, et de l'immense quantité de fusils, de sabres, de pistolets et d'armes de toute espèce qu'il contient. On assure qu'il y a de quoi armer 300 mille hommes; et, quand on l'a vu, la chose ne paroît pas incroyable. On y voit beaucoup de canons de fonte, de petit calibre, des fauconneaux, plusieurs armes extraordinaires, entr'autres un canon de cuir, peint en couleur de bronze. Une espèce de table creuse, en cuivre, percée de cinquante bouches, sur deux rangs, et pouvant jeter 50 balles à la fois, Cette machine a été faite en 1678, par Kolmann de Vienne; elle ne pèse que 345 livres. On y voit aussi une grande quantité de drapeaux et de tymbales; l'étendart de Mahomet, pris par Sobieski, lorsqu'il fit lever le siége de Vienne. Les armures et armes de tous les empereurs, depuis Rodolphe; celles de Scanderberg, d'Alex. Farnèse, etc. L'équipage de cheval du prince Eugène, mal placé, sur une porte où à peine on l'aperçoit. Monument élevé, par le prince Lichtenstein, à l'empereur François et à Marie-Thérèse. Autre, érigé par eux à ce prince, restaurateur de l'artillerie. Monument à la gloire du prince de Cobourg, après sa victoire sur les Turcs, dans

la guerre dernière. L'habit que portoit Gustave-Adolphe, à la bataille de Lutzen, où il fut tué; il est de peau très-épaisse, percé à l'avant-bras et aux reins. Petit cabinet où est une collection d'armes singulières, tant offensives que défensives.

Arsenal des Bourgeois. On y voit une horloge fort compliquée, jouant plusieurs airs, sur divers instrumens, richement garnie en argent ; on la feroit, aujourd'hui, beaucoup plus simple. — Une assez grande quantité d'armes de toute espèce, dans une salle à trois côtés, en fer à cheval, de 160 pieds sur plus de 80. La chemise du grand visir Cara-Mustapha (couverte de signes et de passages de l'Alcoran), qui assiégea Vienne en 1683 ; avec sa tête et le cordon qui l'étrangla en 1684 : il a été trouvé à Belgrade, quand les Impériaux l'ont reprise. Le croissant et l'étoile, armes de l'empire Ottoman, qui avoient été placés, pendant le siége de 1529, sur le sommet de l'église St.-Etienne. Le chapeau et les éperons qu'avoit le général Laudhon, au dernier siége de Belgrade. Il y a encore dans la ville deux autres arsenaux plus petits, et une fabrique d'armes très-considérable. Une fonderie de canons. On ne laisse voir ces objets qu'assez difficilement.

Ecole du Génie. Elle occupe actuellement

l'emplacement de l'académie thérésienne, autrefois la favorite. Cet établissement est très-beau et très-complet. Le bâtiment est immense, il a 55 croisées de façade, sans compter deux pavillons aux extrémités, plus bas que le reste. L'un de ces pavillons est un manége couvert; dans l'autre sont les plans, en relief, des principales forteresses autrichiennes. — Il y a dans cette maison environ cent jeunes gens, destinés au génie. Les fonds attachés, permettent d'y en élever plusieurs gratis : ceux qui payent sont partagés en deux classes; la première donne annuellement 450 florins, la seconde 300. Le cours complet doit durer quatre ans. La première année, les jeunes gens apprennent l'arithmétique et les élémens de la géométrie; la seconde, la suite de la géométrie, et les calculs algébriques : les deux autres années sont consacrées à la fortification, l'architecture, la mécanique et toutes les parties nécessaires à l'ingénieur. On commence l'arithmétique à treize ans, de manière qu'à dix-sept, ce cours puisse être fini. Les jeunes gens sont cependant reçus dès l'âge de huit ans. Il y a des professeurs pour toutes ces parties, les uns civils, les autres militaires. — Salles où sont tous les modèles de mécanique; autre où sont des pétrifications, des minéraux et toutes les

espèces de pierres : dans une troisième, les instrumens de physique, dont un *anémomètre*; machine, très-simple et très-peu connue, pour mesurer les vents. On a cherché, avec raison, dans cette école, à parler beaucoup aux yeux : il y a des modèles, en bois colorié, de toutes les espèces de fortications, dans le plus grand détail. Une collection d'échantillons des pierres dont est construite la fortification des principales forteresses des Etats de l'empereur, telles que Brünn, Glatz, Olmutz, etc. Deux grandes salles, où sont, en relief, les plans coloriés des différentes places fortes; l'échelle est de 13 lignes pour 10 toises : ce sont des ouvrages parfaits, avec lesquels un homme du métier peut saisir, d'un coup d'œil, l'ensemble d'une place. Voilà véritablement des objets dont on pourroit faire mystère, sans petitesse, et non des fabriques d'armes, des fonderies de canons, et des manufactures de porcelaine. Les jeunes gens ont un beau jardin pour leur promenade, et un emplacement à côté, où on les exerce à la sappe. Les plus grands peuvent sortir le dimanche, et aller une fois par semaine au spectacle. — Les cours de mathématiques et de mécanique sont imprimés : celui de fortification ne l'est pas; ce qui est une suite du profond mystère que l'on met, assez ridiculement,

dans ce pays-ci, sur beaucoup de choses. Vis-à-vis cette école est le logement d'une compagnie de sapeurs : il y en a quatre, dispersées dans Vienne ; elles sont de 56 hommes, dont 36 bas-officiers : plusieurs de ces derniers sont presque toujours dans les corridors ou dans les salles des très-jeunes gens, pour le maintien du bon ordre : cet établissement mérite d'être vu en détail ; il faut un billet du maréchal Pellegrini, commandant du génie.

Maison d'Economie à l'extrémité d'un fauxbourg ; très-grand bâtiment ayant trois grandes cours, séparées par deux corps-de-logis ; celui du milieu contient les magasins : autour sont les différens ateliers et les endroits où l'on éprouve tous les ouvrages : c'est un établissement immense. Les chancelleries occupent la principale façade. — Il y a environ 400 ouvriers ; l'état-major est composé d'un colonel, un lieutenant-colonel, un major, quatre capitaines, 17 lieutenants, chacun chargés d'un département : ils sont tous payés comme ayant troupe : ce sont ordinairement des places de retraite : un général attaché comme inspecteur, y vient deux fois par semaine. — Trois magasins au-dessus l'un de l'autre, de près de 700 pieds de long : celui d'en bas (sous voûte) est pour les draps et les cuirs en pièces ; les deux autres, pour les toiles, che-

mises faites (il y en a 300 mille) et habits faits pour tous les régimens de l'armée. Dans d'autres magasins sont les sabres pour la cavalerie, les casquets, les chapeaux, les ceinturons, les plaques, les bidons, les selles, brides, mords, et tout ce qui concerne l'équipage du cheval ; des sacs (un nombre infini) des tentes fort légères, et ne tenant pas plus de place qu'un manteau roulé, quoiqu'elles soient pour six hommes et quelquefois pour dix. En un mot, rien n'y manque absolument, depuis les objets principaux, jusqu'aux moindres détails. — Rien n'est perdu en etoffes, cuirs, etc. Les habits faits par les tailleurs de la ville leur sont livrés coupés : il en est de même pour les souliers, dont aucun n'est reçu sans avoir été éprouvé : trois maîtres cordonniers sont chargés de ce soin ; ils ont chacun leur marque qu'ils apposent aux paires éprouvées ; lorsqu'elles sont mauvaises, le cordonnier qui les a faites est tenu d'en faire d'autres : si celui qui les éprouve en laisse passer de défectueuses, elles sont à son compte. Bien des gens blâment, avec raison, cette multitude d'objets faits à l'avance qui peuvent se gâter, comme par exemple, les bottes, et sur-tout les souliers ; le cuir se sèche ; et on a vu des soldats être nu-pieds après deux journées de marche. — Beaucoup de soldats travaillent dans les ateliers ; ils

ont leur paye, et de plus, selon ce qu'ils font, la moitié de ce que gagne un ouvrier en ville. Une tente coûte 6 fl. 10 kr., un sac, 30 kr. (la guerre de 1788 en a employé plus de trois millions), une paire de souliers, 1 fl. 4, un habit, 2 fl. 40, une aune de drap pour manteau, 58 kr. (l'aune a 29 pouces de France), une paire de bottes pour la cavalerie, 4 fl. 54. — Il y a eu des mois, pendant la guerre, où la dépense de cet établissement s'est élevée au-delà de quatre cent mille florins. — Les dépôts de ce genre ou commissions dans les états de l'empereur, sont au nombre de seize, en y comprenant celui de Luxembourg pour les Pays-Bas : le dépôt de Vienne est, sans comparaison, le plus considérable ; mais ils sont tous établis sur le même plan : on fait demander l'agrément du colonel pour entrer ; il donne un officier pour vous conduire.

Casernes : elles sont au nombre de cinq : celle qui est à côté du grand hôpital est la seule qui mérite quelque attention : l'établissement pour la cavalerie est mauvais : l'hôtel de la garde noble hongroise magnifique.

Invalides. Cet établissement est peu considérable ; il y a tout au plus 800 soldats ; ils ont leurs femmes, et reçoivent 4 kr. par jour et le pain. Le projet de l'empereur Joseph II avoit

été, en formant quatre maisons d'invalides à Vienne, à Prague, à Bude, et aux Pays-Bas, de placer, dans chacune les nationaux : mais ce plan n'a pas été suivi à la rigueur. Ce sont, de tous les établissemens de l'empereur, ceux qui nous ont paru les moins soignés (nous y joignons celui de Prague).

Ecole Vétérinaire; fort médiocre, nullement comparable à celles que nous avions en France, ce qui est d'autant plus extraordinaire, que presque tous les établissemens militaires de l'empereur sont parfaits, et que sa cavalerie étant fort nombreuse, semble exiger quelque chose de plus complet, et de mieux soigné.

Les hôpitaux sont encore une partie de l'administration qui mérite des éloges : ce qu'il y a de plus beau est dû à l'empereur Joseph; et tous ceux qui visiteront avec attention les superbes établissemens qu'il a laissés, regretteront sincèrement que la mort l'ait enlevé sitôt à son pays.

Grand Hôpital. Ce bel établissement, ouvert le 16 août 1784, a extérieurement 76 croisées de face : une grande cour, en carré long, un peu irrégulière; sa plus grande longueur de 560 pieds; la moindre de 450 : corps de logis de la façade, 67 croisées; celui à gauche 68, à droite 69 : celui du fond 55, en comptant les

les trois de la chapelle. Elle est garnie de gazons : près du corps-de-logis à gauche, est un bâtiment isolé, de quatorze croisées, sur trois de profondeur : un des traiteurs de l'hôpital l'occupe, ainsi que plusieurs médecins. Trois côtés de cette cour sont garnis de deux rangées d'arbres, formant une allée : le seul côté, au fond de la cour, en a trois. La partie du milieu du corps-de-logis, à droite, a seule deux étages ; elle occupe 36 croisées : il n'y a pas de malades dans cette partie. Au fond de la première cour, on passe dans une seconde, et successivement dans une troisième, moins grandes que la première, garnies, de même qu'elle, de gazons et d'allées : ces deux autres cours ont un grand corps-de-logis et deux ailes. Indépendamment de ces trois cours, il y en a plusieurs autres, à droite et à gauche.

La chapelle est entre la première et la seconde cour : elle est à jour, pour que les malades puissent voir le prêtre, même des chambres les plus éloignées. Il y a plus de cent salles pour les malades, hommes ou femmes : quelques-unes ont jusqu'à cent lits, d'autres seulement vingt-quatre, et plusieurs moins : en tout plus de deux mille lits, sans y comprendre ceux des convalescens, et cent cinquante pour les femmes grosses, dont cinquante gratis : le

autres payent un florin par jour ; elles sont fournies de tout, sans exception, ne sont vues de personne, et les précautions sont telles, qu'il ne peut jamais être prouvé qu'une femme ou une fille soit accouchée dans cet hôpital. Il en coûte quatre florins pour les femmes qui ne veulent qu'accoucher et s'en aller ensuite ; 24 florins pour y laisser son enfant, et ne plus s'en occuper. Tous les malades, sans exception, sont couchés seuls. La propreté des chambres est extrême ; telle salle de cent lits, n'a pas plus d'odeur que l'appartement d'un particulier aisé ; ce que l'on doit à des ventilateurs, placés à toutes les fenêtres. Les escaliers sont quelquefois couverts de tapis ; les corridors sont tenus de même : en un mot, aucun hôpital n'a le coup d'œil de celui là. Il y a des malades payans, à un florin par jour, à 30 kr. et à 10 kr. : c'est le taux le plus bas, et ce que coûtent à la fondation les pauvres qui sont soignés gratis. — Les cuisines ne sont pas aussi grandes qu'elles sembleroient devoir l'être ; mais il y en a de petites, à côté de plusieurs chambres et salles. — L'établissement des marchands, fondé en 1765, consiste en quatorze lits, fondés par eux, pour quatorze domestiques de marchands : ils sont à part, ont un salon, une cuisine et des chambres, moins

simples que le reste de l'hôpital : chacun de ces malades coûte 23 kr. par jour. — Il y a quatre premiers médecins (sans compter M. Quarini, directeur) et huit seconds, un grand nombre de chirurgiens, huit apothicaires, qui ont chacun une certaine quantité de salles. La pharmacie est très-complète et très-propre, comme tout le reste de l'établissement, qui est admirablement bien tenu, et au-dessus duquel nous n'en connoissons aucun, même en Italie. Il faut un billet de M. Quarini, pour y entrer, ainsi qu'au suivant.

Tour des Fous. Grande tour ronde, attenante à l'hôpital : cent trente-neuf chambres et cinq étages, dont le troisième et le quatrième pour les femmes. Au milieu de la tour est un pavillon carré, où logent les gardiens : ils sont quatre par étage. Cet établissement est fort bien tenu ; il n'a pas cet air révoltant qu'ont très-souvent les maisons de cette espèce : le moins cher des malades coûte 10 kr. par jour. Nous avons trouvé qu'on ne prenoit pas assez de moyens pour rendre la raison à ceux qui ne sont pas entièrement incurables. Les portes des fous non dangereux, ou plutôt imbécilles, sont ouvertes pendant plusieurs heures de la journée : l'homme qui a des momens de bon sens, n'entend, ne voit que des folies ; et cela

peut suffire, pour empêcher qu'il ne reprenne sa raison. Nous croyons que ceux qui laissent encore quelque espoir de guérison, seroient mieux dans les campagnes, où des paysans, qu'on surveilleroit exactement, se chargeroient volontiers d'eux, pour la somme qu'ils coûtent à l'hôpital. Nous ne parlons que de ceux qui peuvent être libres sans danger; quant aux fous furieux, il faut absolument les séquestrer de la société. Nous avons remarqué dans cette maison une assez grande quantité de soldats.

Hôpital militaire. Deux grandes cours, l'une de 320 pieds sur 260, l'autre de 260 sur 170 et d'autres dépendances. Il y a place pour 1500 malades; deux salles destinées aux femmes de soldats, malades et en couche. Au milieu de la première cour est la chapelle. Les malades sont couchés seuls. Dans toutes les salles, soit de cet établissement, soit de tous les autres publics, sans exception, les ventilateurs sont très-nombreux. Les régimens payent pour leurs malades, hommes ou femmes, huit kr. par jour. L'apothicairerie est très-complète. Jardin botanique, avec une serre chaude. M. Brambilla a la direction de cet hôpital et du suivant; il faut un billet de lui pour les voir : le suivant n'est ouvert que le jeudi matin.

Ecole de Chirurgie, ouverte en 1784. Beau bâ-

timent, avec une grille sur le devant : dix-sept croisées de face, neuf aux ailes, et extérieurement, douze sur les côtés : le derrière donne sur l'hôpital militaire. Bibliothèque, peu considérable, d'ouvrages de chirurgie, en allemand, français, latin et italien. Buste de marbre, de l'empereur Joseph II, fondateur, avec cette inscription : *Josephus secundus Augustus, hîc primus 1786.* Il est en empereur romain. — Douze salles (en y comprenant le théâtre anatomique), où l'on a réuni, indépendamment de tout ce qui tient à la pharmacie, dans l'ordre le plus parfait et le plus méthodique, la représentation au naturel, en cire, de toutes les parties du corps humain, de toutes les maladies dont elles sont affectées, même des plus extraordinaires (elles ont existé réellement dans les hôpitaux de Vienne). Un cours d'accouchemens de toute espèce : rien n'y est oublié. Salle consacrée aux opérations ; autre où sont tous les instrumens de chirurgie, et toutes les espèces de bandages, pour les blessures et opérations, de quelque genre qu'elles soient : la partie des fractures paroît être la plus soignée. Dans une autre salle, des fœtus de tous les âges, depuis le moment où ils commencent à avoir une forme, jusqu'à huit et neuf mois. Fœtus d'un singe ; autre d'un enfant de trois mois, presque absolument res-

semblans. Grande quantité de monstres. Dans une autre, différens instrumens de physique; beaucoup d'os et de crânes, fracturés et rongés par des maladies vénériennes; un entr'autres, où est fiché un morceau de fer, reste d'un instrument cassé dans une opération, et avec lequel l'homme a vécu sept ans. Les parties anatomiques sont dessinées au-dessus, et au-dessous est une petite tablette, où est l'explication du tableau. Tous ces préparats viennent de Florence; ils y ont été faits sous la direction de l'abbé Fontana : ils sont exécutés avec une vérité admirable, et souvent effrayante. Les seize squelettes, couchés ou debout, qu'on voit dans une des salles, sont de la plus grande beauté, et d'un travail incroyable.— Sept professeurs, trente pensionnaires, portant l'uniforme gris de fer; deux cents élèves, qui ne payent que leur nourriture : pendant la guerre de 1788, cet établissement a fourni huit cents chirurgiens, dont plus de la moitié a péri. Cet envoi a été trop considérable, vu l'impossibilité de les avoir tous instruits, aussi s'en est-on plaint.

Maison des Orphelins, fondée en 1785 : c'étoit autrefois l'hôpital des Espagnols. Cette maison entretient 1350 enfans, dont 500 fondés; mais elle ne peut en loger que 340, dont 70

filles : les autres sont répandus chez différens particuliers, qui en répondent, et reçoivent, en grande partie, la somme fixée par la fondation ; il en coûte, pour y faire élever un enfant, 70 florins par an. On les reçoit depuis l'âge de six ans, et ils en sortent à quatorze. L'instruction est partagée en trois écoles; ils apprenent à lire, à écrire, les principes de la religion, la morale, l'arithmétique, le dessin, et les élémens de la géométrie. Ceux qui ont d'autres maîtres, payent un florin par mois, pour le maître de musique, de danse, d'escrime, etc., et un florin et demi pour les langues. Ceux qui montrent des talens supérieurs, ont la facilité de fréquenter les classes latines, et l'académie des beaux arts. — Les dortoirs sont bien aérés et bien tenus, ainsi que les classes. Les enfans ont un habit pour leurs exercices, et un plus propre pour les dimanches : l'un et l'autre sont en gris de fer, complet ; le chapeau le dimanche, et le bonnet les autres jours. Ce qui fait l'éloge de cet établissement, pour ce qui concerne la santé, c'est que depuis la fondation jusqu'en septembre 1790, il n'est mort que cinq enfans, et nous n'avons trouvé à l'infirmerie que quatre malades, dont deux avoient mal aux yeux. Il y a une salle uniquement consacrée à cette dernière maladie, ce qui feroit

croire que les enfans y sont fort sujets. Les filles sont entièrement séparées des garçons ; du reste les salles et les dortoirs sont les mêmes, si ce n'est que dans ces derniers il y a de plus une pièce de bois, élevée de terre d'environ cinq pieds, où les filles sont obligées de se suspendre tous les matins, apparemment pour se délier les membres et grandir. Les filles n'ont qu'une classe, et n'apprennent qu'à lire et à écrire : de plus une école pour apprendre à filer, coudre et tricoter. Elle peuvent sortir à 14 ans. L'inscription sur la porte est : *Orphanis alendis et erudiendis, Josephus II, 1785.*

Les jeunes gens sont gardés habituellement par des bas-officiers, anciens militaires.

CHAPITRE X.

Sourds et Muets. Université. Académie des Arts. Artistes. Cabinets particuliers. Fabriques.

ETABLISSEMENT *pour les Sourds et Muets.* Il est tenu par M. l'abbé Storck, élève de l'abbé

de l'Epée : on ne peut trop donner d'éloges à cet établissement ; il n'y a aucun fonds d'attaché. M. l'abbé Storck imite M. l'abbé de l'Epée jusques dans son désintéressement, et se croit payé de ses sacrifices, par le bonheur de donner une nouvelle vie à des infortunés. Nous y avons vu des personnes des deux sexes : les hommes apprennent à écrire, à imprimer. Il y a dans la maison une imprimerie, montée de cinq presses, où l'on imprime la gazette de Hongrie : chaque atelier n'a, pour diriger les travaux, qu'un seul homme, qui ne soit pas sourd et muet. Les filles apprennent à lire, à coudre, à tricoter, et à faire des rubans. Il en coûte 100 florins par an, pour y placer quelqu'un : on essaye pendant un an les arrivans ; si, au bout de ce temps, ils ne comprennent rien, on les renvoie ; mais cela est assez rare. Les exercices sont publics le samedi matin.

Université. Beau vestibule, soutenu par des colonnes, mais un peu écrasé. L'escalier est des deux côtés. Au premier étage, belle salle, de 72 pieds sur 60. Quatre niches, avec des groupes en stuc, ainsi que le reste de la décoration. Cette salle communique à celles de droit et de théologie, qui sont de la plus grande simplicité. Salle de physique et de mécanique : on y voit des modèles des découvertes de tout genre et

dans tous les arts : des pompes de toute espèce ; des moulins, des forges, des presses pour l'imprimerie, des machines pour battre monnoie, pour les mines, pour forer les canons, remonter les bateaux, dessécher les marais, séparer le bon grain du mauvais, enlever des canons : un modèle de la machine de Marly. Tout ce qui tient à l'électricité et à la physique : un aimant artificiel, enlevant trente livres. Le système de Copernic ; une nouvelle machine, pour scier les pierres et le marbre. Il y a près de 200 écoliers, presque tous externes. Le laboratoire de chimie mérite d'être vu. Au haut est l'observatoire : une chambre obscure, un assez grand nombre d'instrumens, mais mal soignés, et qui paroissent n'être pas visités souvent : ce qui sert à nous confirmer dans cette croyance, c'est que l'astronome n'a pu, ou n'a pas voulu nous donner de très-courtes observations météorologiques, qui ne nous ont été refusées dans aucun observatoire : c'est ou mauvaise volonté, ou défaut d'ordre dans cette partie ; or, l'un et l'autre doivent être dénoncés.

Il y a six professeurs de théologie, dix de droit, dix de médecine, et vingt pour les trois cours de philosophie.

La bibliothèque, dont l'emplacement étoit ci-devant occupé par les Jésuites, est composée

uniquement de livres relatifs aux sciences; on y trouve tout ce qui a paru de moderne, même les ouvrages les plus chers et les plus précieux, par les estampes, l'enluminure, etc.; nous l'avons trouvée en fort bon ordre, classée selon le volume des ouvrages, et non par langue ni par ordre de matières : elle occupe deux assez grandes salles, sans compter celle où le public travaille : elle est ouverte tous les jours, matin et soir, excepté les fêtes et les vacances. Il n'y a pas d'ouvrages recherchés pour l'ancienneté : cette partie étant très-complète et très-suivie à la bibliothèque impériale, on auroit grand tort de s'en occuper à celle-ci. Le jour que nous l'avons vue, la salle destinée au public étoit pleine, ainsi qu'à celle de l'empereur.

Le jardin Botanique est fort considérable, et confié aux soins du professeur Jacquin, qui en a donné une très-belle description : il n'est pas comparable, pour les plantes exotiques, au jardin de Schœnbrun, dont nous parlerons plus bas.

Académie des Arts; elle comprend cinq parties : peinture (divisée en histoire et paysage), sculpture, gravure, architecture et commerce, c'est-à-dire, fabriques. Les jeunes gens y apprennent le dessin, pour les étoffes de soie et autres, les indiennes, ect., et tout ce qui est

relatif au commerce; il y avoit soixante élèves en 1792. Les écoles normales sont dans la même maison. L'académie des arts étoit sous la protection du prince Kaunitz. Les professeurs sont MM. *Figger*, pour la peinture; *Tzauner*, pour la sculpture; *Hohenberg*, pour l'architecture; *Schmutzer*, pour la gravure : il y a de plus un directeur pour l'école des ciseleurs, et deux professeurs de l'école de dessin, pour les manufactures.

Artistes. Vienne en possède plusieurs d'un grand mérite. *Cazanova*, renommé pour les batailles, y est fixé par le prince Kaunitz; il faisoit deux tableaux pour le prince Potemkin, représentant quatre diverses opérations du siége d'Okzacow. Le prince étant mort, et deux tableaux seulement finis, sur les quatre, il ignoroit, en 1792, s'il feroit les deux autres; ils étoient d'une grandeur énorme, et déjà encadrés : Le transport aura dû en être bien coûteux et bien embarrassant. Le prince de Nassau a pris, à Cazanova, un tableau représentant une action de la guerre de 1788 : on y voit l'empereur Joseph, avec les généraux Laudhon, Lascy, Cobourg, Haddick, Pellegrini, de Ligne; ce sont des portraits. Nous avons vu, chez cet artiste, un grand et beau tableau, d'une bataille, destiné pour la galerie impériale. — *Figger*

peint l'histoire et le portrait : nous avons vu chez lui Promethée, dérobant le feu du ciel, et une mort de Germanicus; deux morceaux d'un grand mérite. — *Wutky*, pour le paysage, avoit chez lui, en 1792, de fort beaux ouvrages. — *Lampi*, pour le portrait.

M. Kapp, hors la porte de Carinthie, prétend avoir le secret d'une composition imitant la mosaïque : il fait des tableaux, des tables avec des dessins, etc. : c'est à tort qu'il fait un profond mystère de cette découverte; car tous ses ouvrages sont détestables et horriblement chers.

Galerie de Lichtenstein. Magnifique collection de plus de 600 tableaux, dont beaucoup très-précieux. L'architecture du palais est noble; l'escalier fort beau : on trouve une description française de cette galerie où tous les morceaux sont classés par salle et numérotés; mais elle est à-peu-près inutile, tout l'ordre ancien étant interverti, et les numéros n'étant plus aux tableaux. Il semble qu'on ait pris plaisir à ôter aux amateurs toutes les facilités pour voir commodément les plus belles collections de Vienne. — Un grand salon de 74 pieds sur 36. Huit tableaux de Franceschini, représentant des sujets de la fable; ils sont beaux. Plusieurs bustes en marbre, de petites statues sur des piédestaux en bois, du plus mauvais goût. — onze salles :

voici quelques-uns des tableaux les plus remarquables. *Quatre philosophes*; de l'Espagnolet. *La Magdeleine*, du même. *David tenant la tête de Goliath*, du même. *L'Enfant Jésus endormi*, du même. *Saint Jérome*, du même, *excellent morceau*. *Décollation de Saint Jean-Baptiste*, d'André del Sarto, *morceau précieux*. *Sainte-Famille*, esquisse de Raphaël, du tableau qui étoit à Versailles dans le cabinet du roi. *La Vierge et l'Enfant Jésus*, de Bellino. *Bacchanale*, de J. Jordaens. *Bacchus*, du Guide. *Massacre des innocens*, de Vanhoëk. *Deux têtes de Seybold*, dont l'une est son portrait, admirables pour le fini, et au-dessus de celles qu'on voit au Belvédère. *Un concert*, par David Ryckaert. *Un banquet des dieux*, par Frank. *Jésus-Christ au tombeau*, de Vanderverf, très-beau. *Joueur de guitare* et *tentation de Saint Antoine*, deux tableaux de Teniers. *Deux tableaux de fleurs*, de Huysum, parfaits. *N. S. porté au tombeau*, très-beau morceau, de Vandyck. Plusieurs portraits du même. *Deux têtes de Tibère et d'Agrippine*, en profil, de Rubens. Portrait de ses deux enfans, du même, très-beau. *Sept grands tableaux de Rubens*, de l'histoire de Decius. Cette suite est admirable et l'un des plus beaux ouvrages de ce maître. Beaucoup de tableaux flamands d'un grand mérite. Quelques statues et bustes de bronze, d'après les beaux morceaux

antiques : on voit cette galerie, pour l'ordinaire, en se présentant. — Belle collection d'estampes, qu'il est plus difficile de voir.

Cabinet de monsieur de Fries. Le feu comte de Fries avoit rapporté d'Italie une grande quantité de choses précieuses qu'il avoit peut-être payées au-delà de leur valeur, mais qui n'en forment pas moins un fort beau cabinet : on y voit des vases étrusques, des copies en petit bronze des plus célèbres statues antiques, des colonnes, des pyramides, des obélisques de plusieurs espèces de marbre et de granit, des tables de pierres de Florence et d'autres d'une composition imitant la pierre, faites à Rome, des vases et autres objets en agate, un très-beau plateau de marbre incrusté d'agate. Plusieurs petites statues de marbre, dont le Gladiateur, l'Hermaphrodite de la Villa Borghèse, etc. Un petit temple avec une idole égyptienne, soutenu par des colonnes d'agate. Trois petits bustes antiques de philosophes. Quatre groupes antiques en bronze. Un athlète en marbre noir, grandeur naturelle. Thésée, vainqueur de Minotaure ; très-beau groupe en marbre, grandeur naturelle de *Casanova*, acheté à Rome, en 1787, 1000 sequins ; la tête est évidemment prise de celle d'Antinoüs ; beaucoup d'autres parties de différens morceaux antiques : le bras étendu de Thésée est ce qu'il y

a de plus estimable dans ce groupe, parce que le sculpteur l'a fait d'après lui et sans copier personne : c'est en tout un beau morceau. Deux grands vases de marbre, ornés de bas-reliefs. Un petit Hermaphrodite en marbre rouge. — La maison est belle, mais n'a rien d'extraordinaire : à l'entresol, on voit trois tableaux de Wutky, un Vésuve, la cascade de Terni, un clair de lune sur le bord de la mer. Au premier étage, environ cent vingt tableaux, dont peu de capitaux ; dans le nombre, trois de Wutky, trois de Landi, agréables pour les formes et le coloris, mais dont les proportions nous ont paru exagérées. Quelques tableaux en pierres dures, de Florence ; d'autres en mosaïque de Rome, dont une petite copie des colombes du capitole ; à côté du salon, pièce où sont trois tableaux de Casa nova, payés 200 ducats : celui qui représente un naufrage est le seul qui soit digne de la réputation de l'auteur. Boudoir orné de jolies gravures, d'après les dessins d'Angélica Kaufmann.

Cabinet du comte Lambert. Une assez grande quantité de tableaux, presque tous flamands : on y remarquera un *sabbat*, de Teniers ; *une lionne avec ses petits*, de Rubens, très-beaux. Plusieurs tableaux d'oiseaux, de fruits et de fleurs d'une vérité admirable : le morceau le plus capital est de *Véenix* ; il représente plusieurs oiseaux,

oiseaux, dont le plus saillant est un paon blanc mort : il est superbe. Deux beaux tableaux de *Wutky*. Une très-belle collection de vases étrusques et beaucoup de pierres antiques.

Cabinet du prince Kaunitz. Beaucoup de tabeaux qui sont presque tous des présens (ainsi que ses chevaux); les plus beaux morceaux sont deux Guerchin, une tête du Guide, un l'Albane, deux Teniers, un Poussin et plusieurs flamands : tous ceux là sont dans la maison du faubourg. — Le président Hagen possède quelques tableaux : les plus précieux sont deux petits morceaux du Corrège. Ce cabinet devoit se vendre en 1792.

Collection de minéraux de mademoiselle de Raab. C'est une des choses les plus curieuses qu'il y ait à Vienne : le conseiller de Born (mort en 1791) a travaillé plus de 12 ans à la former : elle est complète aujourd'hui; et quand on réfléchira aux facilités sans nombre que lui donnoient ses correspondances avec tous les savans de l'Europe, on sentira le prix de ce cabinet : il contient six mille morceaux ; pas un n'est double : ils sont choisis avec le plus grand soin, et parfaits dans leur genre ; rien n'y manque absolument de ce qui tient aux pierres et aux minéraux. Le tout est renfermé dans près de 100 petits tiroirs, qui tous ensemble ne tiennent que la place d'une

armoire. Ce qui rend cette collection encore plus précieuse, c'est l'ouvrage que M. de Born a publié, où elle est décrite et classée avec tout l'ordre et toute la méthode possibles : cet ouvrage traite de la nouvelle découverte que prétendoient avoir faite en Hongrie les sieurs Ruprech et Tondi, Napolitains. Ils avoient cru découvrir que les pierres calcaires étoient des métaux, et, par ce moyen, en ajouter cinq à ceux déjà connus. Les indices donnés par notre fameux Lavoisier, les ont fort aidés : ces nouveaux métaux, dont il y a des régules dans cette collection, ont la couleur et la dureté du fer; mais l'aimant ne les attire pas, et ils ont la propriété de n'être pas dissolubles dans ce qui dissout les autres métaux : c'étoit une fort belle découverte, et dont on auroit retiré de grands avantages; mais elle s'est trouvée fausse; messieurs Ruprech et Tondi se sont grossièrement trompés, ou ont voulu induire en erreur les naturalistes, et sur-tout M. de Born, qui a été complètement dupe de sa confiance en leurs lumières et en leur bonne foi. Cette collection très-précieuse étoit à vendre, en 1792, pour trois mille ducats.

Le prince de Waldeck a de fort belles médailles antiques, et le prince de Paar une superbe collection d'estampes.

Fabriques. Elles sont en très-grand nombre, depuis la prohibition des marchandises étrangères : plusieurs méritent d'être vues. Celle d'Hebenstreit, dans le Niebau, a plus de 160 métiers; il fabrique des velours, et toutes sortes d'étoffes en soie, en or et en argent : les dessins n'en sont pas neufs, mais ils sont analogues au goût du pays. Il fait des étoffes brodées en plein, qui coûtent jusqu'à 20 louis l'aune de France : les femmes en font des toques, qui reviennent à 60 florins et plus.

Fabrique de Porcelaine. Un magasin, au rez-de-chaussée, pour la porcelaine commune; autre, formé de plusieurs pièces, en enfilade, faisant ensemble près de 300 pieds; et de plus un cabinet, où sont les morceaux les plus précieux. Il y a de fort belles choses : les peintures sont très-soignées et de bon goût; mais nous avons vu peu de grands morceaux en biscuit : on diroit qu'on a craint de se hasarder. Trois cents ouvriers, dont environ cent peintres : on ne les voit pas travailler. En général il sembleroit, par le mystère qu'on affecte en Allemagne, sur les choses les plus simples, qu'on y a trouvé des secrets particuliers dans tous les arts.

La fonderie de Mansfeld est à voir. Il s'y fond de très-beaux caractères, et ce sont ceux dont se sert Alberti, qui vient de faire imprimer l'ou-

vrage du baron de Born, sur la minéralogie; c'est un morceau précieux de typographie (1): le prix des caractères de Mansfeld est fort inférieur à celui qu'ils ont ailleurs, et notamment en France (on remarquera que le quintal de Vienne fait 114 liv. $\frac{2}{5}$ du poids de marc): *tertian* 31 fl. le quintal, ital. 34. — *Cicero* 36, ital. 40. — *Carmonte* 40, ital. 44. — Petite 50, ital. 56. Nompareille 120, ital. 132. Le libraire Trattner vend les siens plus cher, quoiqu'ils soient beaucoup moins beaux : en tout, ce libraire, *noble*, ne jouit pas d'une réputation aussi brillante que sa fortune.

Libraires. Ils ont, ainsi que dans toute l'Allemagne, leurs livres en feuillès, de manière qu'on ne peut jamais les avoir sur le champ; il faut ordinairement attendre vingt-quatre heures pour qu'ils soient brochés, quelquefois moins; mais alors on paye plus cher, et on vous demande fort bien 10 kr. pour brocher un volume. Les libraires prétendent qu'ils sont forcés

(1) Il faut observer que nous sommes en Allemagne, où l'imprimerie est encore presque en enfance : l'ouvrage de M. de Born ne seroit déplacé nulle part; mais on aura soin d'oublier Bodoni et Didot.

de tenir leurs livres en feuilles, à cause de la trop grande place qu'ils occuperoient, brochés ou reliés, leur fonds devant être plus considérables qu'ailleurs, à cause des diverses langues qu'on parle en Allemagne, et de la grande fécondité des Allemands, qui trouvent moyen d'écrire sur tout : cela peut être vrai, mais n'en est pas moins incommode. *Groeffer* est un des libraires les mieux fournis de Vienne. *Alberti*, imprimeur, a seize presses, de fort beaux caractères, et imprime à merveille *Trattner* est celui dont l'établissement est le plus considérable, et il l'emporte, peut-être, sur tous ceux de ce genre qui existent, quoiqu'il ne soit jamais rien sorti de précieux de ses presses ; il en a vingt-huit, deux manufactures de papier, une fonte de caractères, un magasin immense, sans compter celui de sa maison sur le *Graben*, maison qui rapporte annuellement 30 mille florins de loyer.

CHAPITRE XI.

Environs de Vienne. Schœnbrun. Neustadt. Presbourg. Esteraz.

QUOIQUE les environs de Vienne soient journellement, et sur-tout le dimanche, le rendez-vous des habitans de toutes les classes, nous ne les avons pas trouvés aussi beaux qu'ils ont la réputation de l'être dans le pays : on les parcourt pour sortir de la ville, pour jouir de la campagne, comme par-tout, et cela n'influe en rien sur le plus ou le moins d'agrément qu'ils peuvent offrir.

Schœnbrun. Château de l'empereur, à une petite demi-lieue des lignes : on y arrive par un pont de bois sur la Vienne, à l'entrée duquel sont deux lions; à l'autre bout deux sphinx. La grande cour, dans laquelle sont deux bassins, a 420 pieds de large, sur un peu plus de longueur : à droite et à gauche, il y a des dépendances considérables; à la porte d'entrée, deux obélisques : ensuite, des deux côtés, un bâti-

ment, ayant treize arcades sur cinq de profondeur, un pavillon dans les deux angles, puis un grand corps-de-logis, de dix-huit croisées; et un couloir qui joint le château : toutes ces différentes parties se tiennent, et forment le tour de la cour. Les colonnes de la cour et du rez-de-chaussée du château, sont d'ordre toscan; celles du perron au-dessus, composites; et tous les pilastres, ïoniques.

On monte au premier étage par un escalier fort large, dont le plafond est peint : on trouve quatre portes; en entrant par celle à droite, et suivant à la droite de la quatrième chambre, on trouve douze pièces, meublées fort simplement en taffetas, ou boisées en blanc, avec baguettes et moulures dorées : dans plusieurs sont de jolies vues et marines, par Basseggio : l'empereur Léopold les a apportées de Florence, ainsi que la collection de miniatures qu'on voit dans la huitième pièce. Ce sont des portraits de famille et autres; il y en a une vingtaine en émail, fort beaux : dans d'autres pièces, quelques tableaux, réprésentant des cérémonies, des audiences publiques, etc. On revient dans la quatrième pièce, et, prenant à gauche, on en trouve une trentaine, dont la plus remarquable est une grande galerie, de 140 pieds sur 30, précisément au milieu de la façade sur la

cour; c'est là qu'est le grand balcon : elle est éclairée par onze croisées, auxquelles correspondent six portières en glaces, deux glaces plus petites sur des cheminées, et, au milieu, trois arcades ouvertes, qui communiquent à une galerie plus petite, de 58 pieds sur 30, dont le plafond est peint. Aux deux extrémités de celle-ci, sont les bustes des empereurs François premier et Joseph II ; ce dernier est représenté en empereur romain ; les piédestaux sont en beau marbre vert, avec des bronzes dorés. Trois tableaux forment le plafond de la grande galerie : les pilastres sont cannelés, et dorés jusqu'à la moitié ; les bases et les chapiteaux de même, ainsi que toutes les moulures. Les lustres des deux galeries sont de fort mauvais goût. Une porte à chaque extrémité de la grande galerie : aux deux bouts de la petite, deux jolis cabinets en rotonde, en laque; le parquet très-beau. Dans cette galerie on est au milieu du château, sur les jardins : on y a la vue du pavillon à jour, qui est unique.

Dans plusieurs pièces, sont des tableaux de paysage, de Joseph Rosa. Une d'elles a vingt-cinq tableaux, dont le plus grand est une chasse : les autres sont des chevaux, dans toutes sortes d'attitudes. Dans une autre pièce, les bustes de la reine de France et de la reine de Naples.

le piédestal du dernier est de granit; autour du buste sont cinq médaillons, dont quatre représentent ses enfans : le cinquième n'est pas sculpté. Une grande pièce de 48 pieds sur 42 : on y voit cinq tableaux, représentant diverses cérémonies, et une jolie cheminée, ornée de beaux bas-reliefs. Plus loin un petit salon carré, avec un beau parquet : il y a trois tableaux de famille. Un cabinet et un petit salon, ornés de dessins chinois et turcs.

Les appartemens du rez-de-chaussée, qu'habitoit Marie-Thérèse, sont aussi d'une très-grande simplicité, et n'offrent absolument rien de curieux.

Le bâtiment a 41 croisées de façade sur la cour, sans compter 16 sur le retour des ailes qui avancent. Dans les 41 sont comprises les six, aux deux extrémités, qui ne donnent pas sur la grande cour. Trente-neuf croisées sur les jardins. Trois étages : une balustrade au haut du château.

Jardins. Ils sont superbes : de belles allées; d'assez belles eaux; mais elles jouent rarement, et les bassins paroissent peu soignés. Du château jusqu'au bassin qui termine l'allée, avant d'être à la montagne, il y a trente-deux statues de marbre; quelques autres dispersées dans les jardins : en tout peu de bonnes. Du milieu

de l'allée qui conduit à la ménagerie, partent 24 allées de différentes largeurs; plusieurs sont très-longues. Au milieu de la ménagerie, petit pavillon octogone, autour duquel sont seize séparations, dont trois occupées par des allées, et treize par les différens animaux. Chacune de ces séparations, fermée par une grille, a un bassin avec jet d'eau, et un pavillon au fond. Il y a trois zèbres, deux autruches, des chats et des singes de tous les pays, des perroquets de la plus grande beauté, et des oiseaux fort rares: on voit que cette ménagerie est assez mal montée dans ce moment-ci. Hors de la ménagerie est une faisanderie.

Vis-à-vis du château, en allant vers la montagne, assez belle pièce d'eau; mais il faudroit que les groupes et la balustrade fussent en marbre.

Sur la montagne, un pavillon à jour de onze arcades sur trois; vu du château, il fait le plus singulier effet : on y entre par les extrémités; on trouve sur son passage des trophées d'armes de grandeur colossale, en mastic blanchi : des colonnes doriques. Le salon, qui est la seule pièce, occupe le milieu; il y a trois arcades: il est orné de colonnes et de pilastres doriques; on y jouit d'une vue admirable. Il est inconcevable qu'ayant une position pareille, on ait

bâti le château dans un fond, d'où on ne voit rien : indépendamment de l'escalier pour monter au haut du pavillon, il y a une machine à poulie, par le moyen de laquelle on est guindé dans un fauteuil.

La Grotte est un bassin, avec une grande arcade : elle n'offre que des ruines, des statues, des colonnes, des bustes brisés, des bas-reliefs en pièces, etc.

L'Obélisque a été élevé en 1777 ; il est chargé d'hyérogliphes, et assis sur un rocher, formant une arcade : c'est un monument très-médiocre en tout, ainsi que le précédent.

Les serres chaudes qui renferment les plantes exotiques, sont ce qu'il y a de plus remarquable à Schœnbrun : cette collection est peut-être unique, et lorsqu'on l'a vue, on a de la peine à se persuader qu'il puisse y en avoir de plus complète. Elle est sous la direction de M. *Potrel*, homme très-entendu dans cette partie, qui a fait plusieurs voyages dans l'Inde, d'où il a rapporté des objets infiniment précieux. — Quatre grandes serres, de 100 à 120 pieds : huit plus petites, de 50 à 60, et une espèce d'orangerie, où sont les plantes qui redoutent le moins le froid. — Cette collection passe 10 mille plantes, dont plus de 6000 d'espèces différentes, de l'Amérique, de l'Inde,

mais sur-tout de l'Ile de France et du Cap de Bonne-Espérance. La muscade et le gérofle sont les seules qui n'ont pu arriver en vie : voici en partie les plus précieuses que l'on y remarque. — Bois d'ébène, blanc, noir et violet. L'arbre à pain. Le quinquina. La canelle. La vanille. *Hedisarum girans. Phyllantus speciosa. Platanus odorans.* Palmier cocos. Café de l'Ile de France. Cacao. *Cactus tetragonus.* Canne à sucre. Dix sortes de poivrier. *Cactus*, qui a poussé dans une pierre. Dix espèces de bananier. L'arbre à encens. Le bambous. L'olivier du cap de Bonne-Espérance. L'olivier d'Amérique, etc. — Dans les serres, quantité d'oiseaux étrangers, de la plus grande beauté, dont quelques-uns ont eu des petits.

Laxembourg. Maison de plaisance de l'empereur, qui n'est rien, à trois lieues de Vienne : on s'y rend par un assez beau chemin, bordé d'arbres : les deux châteaux et le parc, n'ont rien qui mérite d'être vu : il règne par-tout la plus grande simplicité ; assez jolie vue d'une espèce de belvédère au haut du château, où l'on peut monter par le moyen d'un canapé à poulie.

Maison du maréchal Lascy : elle est à trois quarts de lieue de Vienne ; la maison n'est rien : le jardin a quelques points de vue, dont le plus pit-

toresque est d'une espèce de moulin, d'où l'on découvre le clocher du Calemberg, le maréchal ayant fait fait percer une allée et pratiquer une ouverture dans la montagne, pour se procurer cette vue : il y a des troupeaux de cerfs qui donnent un air agreste : en tout c'est peu de chose.

Maison du comte Cobenzel à une lieue et demie de Vienne, du même côté : elle a un air plus sauvage que la précédente ; et nous la préférons par cette raison : il est vrai qu'on n'a eu que la peine de tailler le bois et d'y faire des allées : le terrain fort inégal a prêté infiniment. La vue y est plus belle qu'à celle du maréchal Lascy ; il y a une jolie grotte : la maison n'est rien du tout. La disette de jolies campagnes a seule pu donner à ces maisons quelque célébrité.

Calemberg. Montagne à deux petites lieues de Vienne, toujours du même côté, où étoit autrefois une chartreuse qui n'existe plus, dont plusieurs seigneurs de Vienne se sont partagés le terrain ; ils y ont bâti de petites maisons : on y jouit d'une vue délicieuse, qui n'est bornée que par des montagnes fort éloignées : on y découvre Presbourg, distant de 8 ou 9 milles d'Allemagne.

Neustadt. Petite ville à trois postes de Vienne, où est une académie célèbre pour l'éducation

de la jeunesse destinée au service : le général Kinski est à la tête : il y a place pour 400 jeunes gens : on les prend à huit ans, rarement plutôt ; ils en sortent après leur éducation finie, ce qui va à 18 ou 19 ans, excepté en temps de guerre, où on les fait quelquefois sortir plutôt, pour passer dans les régimens : il en est sorti 200 pendant la dernière guerre avec la Porte ; mais on croit que par la suite aucune raison ne pourra déterminer à les retirer avant leur éducation finie, le général ayant fait des représentation à ce sujet. — Indépendamment des 400 jeunes gens, il y a 36 externes logeant en ville chez des professeurs ou chez des gens connus qui en répondent : ils assistent aux leçons et à tous les exercices : les uns et les autres ne payent *rien* absolument. La dépense annuelle de cet établissement est de 145 mille florins, dont 96 mille fournis par les états d'Autriche, et le reste par l'empereur. Pour être admis à cette école, il faut être sujet de l'empereur, ou fils d'un officier à son service. L'état-major est composé d'un général, trois majors, quatre capitaines, seize lieutenans. Les jeunes gens ne sont jamais sans un officier : il y a de plus toujours un invalide de garde à chaque corridor. Les 400 élèves sont divisés en quatre compagnies de 100 hommes chacune : l'habit de tous les jours

est un surtout gris foncé ; celui de parade est blanc, collet et paremens rouges, comme celui du soldat, à la différence près de la finesse du drap : l'équipement est en tout parfaitement semblable à celui du soldat : on n'y enseigne que la religion catholique. Les professeurs sont en partie militaires, en partie civils : il y a quelques ecclésiastiques, nommément pour le latin : on y apprend les mathématiques, la fortification, les langues bohême, italienne, latine, anglaise et française, le dessin, et généralement tout ce qui concerne l'éducation physique, qui est la partie la plus soignée et la mieux entendue : on peut même dire qu'elle est portée à un point qu'on a peine à se figurer. — On donne aux jeunes gens quelques connoissances sur les diverses plantes et graines dont il y a des échantillons dans le parc : on leur fait visiter les fabriques qui sont en grand nombre dans les environs ; en un mot, ils reçoivent une teinture de tout ce qu'on doit connoître en entrant dans le monde ; avantage infiniment précieux pour des jeunes gens qui, ayant ordinairement peu de moyens, sont obligés presque tous de faire eux-mêmes leur fortune. Les dortoirs sont composés de 50 lits, bien aérés et avec des ventilateurs. La salle de dessin est jolie : on y voit des tableaux dans tous les genres, fournis par plusieurs bons peintres

de Vienne : les quatre fenêtres sont toutes décorées d'une manière différente ; des deux portes, l'une est en colonnes doriques, et l'autre ioniques, pour donner une idée des différens genres : il y a de plus des bustes et des statues en plâtre, des modèles de parquets en tout genre : dans la salle de fortification, tout ce qui concerne cette partie en dessins et en reliefs. Parmi les systêmes de fortification, celui du marquis de Montalembert : cette salle est précisément au-dessus de celle de parade où le général fait l'inspection avant le dîner. — Il y a quatre réfectoires, un pour chaque compagnie : ceux qui ne boivent pas de vin le reçoivent en argent ; mais ils sont tenus d'en boire deux fois par semaine pour s'accoutumer à tout : il est permis aux élèves de recevoir de l'argent de leurs parens : il le déposent ordinairement chez un officier, mais on le leur rend s'ils l'exigent. On a toujours remarqué parmi ces jeunes gens un grand esprit de corps qu'ils conservent même dans les régimens lorsqu'ils se retrouvent ensemble. — Les exercices du corps sont en très-grand nombre : le parc est vaste et merveilleusement disposé : il y a des pièces d'eau où les jeunes gens nagent et se promènent en bateau ; des emplacemens pour tirer des bombes, du canon ; des ponts étroits sans garde-fous qu'ils

passent ;

passent, des murs de 6 et 8 pieds de haut qu'ils sautent avec des bâtons, et des jeux de toute espèce: ils apprennent à danser, l'exercice du drapeau, à voltiger, etc. — On prend les plus grandes précautions pour surveiller les mœurs. — Il y a de plus une école de musique pour les fils de soldats. — L'académie est par-tout casematée : c'étoit anciennement un château fort, que les rois avoient choisi pour retraite, quand le séjour de Vienne ne leur paroissoit pas sûr.

Manufactures : il y en a deux belles ; la plus considérable est en velours et rubans ; l'autre, en étoffes de soie, appartient à la maison de *Fries* ; elle a déjà 84 métiers, quoiqu'établie seulement depuis quatre ans.

De Neustadt à Vienne, on peut passer par Laxembourg, sans allonger.

Nous engageons les voyageurs à faire la tournée suivante qui ne demande que 48 ou 60 heures : la célébrité du château d'Esteraz, quoique peut-être un peu trop vanté, mérite qu'on prenne cette peine : si on est maître de son temps, on fera bien de pousser jusqu'à Bude, et on aura vu la partie la plus intéressante de la basse Hongrie : nous n'avons pu remplir nos vœux à cet égard.

De Vienne à Presbourg, la route est fort belle, et les postes courtes (il y en a cinq), à

l'exception de la dernière; nous avons mis de sept à huit heures, le temps des relais compris : le pays n'est point beau jusqu'auprès de Presbourg, où la vue de la ville et du Danube est assez agréable. Cette ville n'est qu'à une très-petite lieue des frontières d'Autriche : on passe le Danube en arrivant; il y est fort peu large, malgré ce qu'en dit M. Dutens, dans son itinéraire.

Presbourg, quoique capitale de la Hongrie, est une ville fort laide : elle a quelques maisons qu'ailleurs on regarderoit à peine, comme celles du prince de Cobourg, du cardinal Migazzi, etc., mais qui paroissent ici des palais. Sur le bord du Danube, une caserne assez jolie : cour carrée à arcades, et galeries au-dessus : auprès est une très-petite esplanade, élevée de quelques pieds de terre, et entourée d'une balustrade de pierre : on y monte par trois côtés : c'est où on couronne les rois : l'endroit paroît d'autant plus mal choisi, que la place autour est fort petite, et presque nue, ce qui fait que fort peu de fenêtres y donnent : on ne peut rien voir de plus mesquin. — Le château est un bâtiment carré situé sur une hauteur; il est extrêmement médiocre en tout : c'est là qu'habitoit le duc de Saxe Teschen ; c'est aujourd'hui un séminaire : la vue y est fort belle.

De Presbourg à Esteraz il y a cinq postes et demie en passant par Kitsée, Fahrendorf et Œdenbourg; il faut de 10 à 11 heures dans la belle saison : après Kitsée on prendra la route à droite; car si on prend l'autre, elle mène bien à Esteraz tout de même, mais elle est plus longue, et les postes n'y sont pas réglées; nous en parlons par expérience.

Esteraz, village comme presque tous ceux de cette partie de la Hongrie, composé d'une seule rue longue, avec l'église au bout : les maisons très-basses, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, où habitent pêle-mêle toute la famille, et les animaux domestiques.

Le château d'Esteraz est beau, mais au-dessous de l'idée qu'on s'en est faite; au premier étage il y a un superbe salon : rien de remarquable dans les autres appartemens; des tableaux très-médiocres, en petit nombre; 400 pendules répandues par-tout : c'étoit la passion favorite du prince défunt : il y en a de toutes les formes : un magasin de porcelaines. Le parc est fort beau, ainsi que les jardins, peu décorés : des statues de pierre : dans le jardin une maison chinoise en bois, composée au rez-de-chaussée d'un salon et de quatre petites pièces; au premier, même répétition extrêmement jolie; de très-beaux parquets. La salle de spectacle est

charmante, et très-richement décorée : le fameux théâtre de marionnettes n'existe plus.

Le prince a 400 chevaux environ, 150 gardes, dont une partie est à Eisenstadt, qui lui appartient, et où l'on croit qu'il fixera son séjour : il est bien fâcheux que les dépenses faites à Esteraz, n'y aient pas plutôt été faites. Esteraz est fort mal-sain, entouré de marais, et voisin d'un étang presque toujours débordé : il y a des momens où cet endroit doit être fort dangereux à habiter. Le fameux *Haydn* étoit la chose la plus curieuse qui fût à Esteraz, et qu'un étranger ne pouvoit se dispenser d'aller voir (il n'y est plus). Il est fort douteux que le nouveau prince conserve sa musique et son opéra italien. Nous avons demandé la bibliothèque, et nous avons appris, avec le plus grand étonnement, qu'il n'y en avoit pas dans tout le château : nous n'avons même pas vu un *seul* livre dans les appartemens du prince et de la princesse, quoiqu'ils fussent habités pour lors.

On peut aller d'Esteraz à Neustadt : 4 postes et demie en passant par Œdenbourg ; mais il faut au moins 10 heures.

CHAPITRE XII.

Joseph II. Léopold. François II. Prince Kaunits. Détails militaires.

JOSEPH *second*, quoique empereur depuis bien des années, n'est monté sur le trône qu'en 1780, à la mort de Marie-Thérèse : pendant un règne de dix ans, il s'est occupé sans relâche du bonheur de ses sujets; le temps lui a manqué pour exécuter en entier la plus grande partie de ses plans; mais les établissemens qu'il a pu perfectionner sont admirables, et nous ne connoissons aucun pays en Europe, qui en possède de plus dignes des éloges et de l'attention de l'observateur.

Ce prince a eu, comme tous les grands hommes, des ennemis implacables; et ses actions ont attiré les plus amères critiques. Joseph, montant sur le trône à trente-neuf ans, craignit qu'une mort prématurée ne l'empêchât de conduire, par lui même, son ouvrage à sa perfection ; et l'événement a prouvé que sa crainte n'étoit que trop fondée. Reconnoissant

l'absolue nécessité de réformes sans nombre; dans toutes les parties de l'administration, il força tout, pour vouloir tout faire (1); la conduite politique de son successeur a démontré qu'il ne s'étoit pas trompé sur son compte, en le croyant incapable de continuer ses glorieux travaux.

Les changemens opérés par ce prince, dans les différentes administrations, sur-tout dans les lois civiles et criminelles, seront des monumens éternels de sa justice et de son humanité. On lui a reproché une sévérité blâmable, dit-on, dans un souverain, qui doit adoucir les sentences, au lieu de les aggraver : quoique la clémence soit toujours une vertu, nous la croyons déplacée dans l'homme revêtu du pouvoir suprême; elle touche à la foiblesse, léger défaut chez le simple citoyen, le plus dange-

---

(1) Un jour que nous visitions l'hôpital de Vienne, l'un des plus magnifiques établissemens de Joseph II [six mois après sa mort], le chirurgien qui nous accompagnoit nous dit, en parlant de ce prince : *On s'est plaint de lui : il étoit comme du bon vin nouveau; en vieillissant, il seroit devenu excellent.* Ce mot nous a frappé par sa justesse.

reux des vices chez les rois. Leur justice doit, selon nous, ressembler à la sévérité; paroître même se confondre avec elle. C'est une erreur bien grossière, que celle qui veut que les souverains n'usent de leur autorité que pour faire grâce : ce droit est, sans doute, le plus beau dont ils jouissent; mais la tâche pénible qu'ils ont à remplir sur la terre, veut qu'ils oublient souvent la qualité d'hommes, pour se rappeler uniquement celle de rois. Quoique ces principes soient opposés à ceux de beaucoup de gens, très-estimables, nous n'en persistons pas moins à croire que la conduite d'un roi doit toujours être ferme, juste, sévère, mais la même pour tous ses sujets : il ne doit faire acception de personne; l'innocent, de toutes les classes, doit trouver en lui un père tendre, le coupable un père irrité. Joseph ne s'est jamais écarté de ce principe, et la postérité, toujours juste, lui payera le tribut de reconnoissance et d'admiration qu'il a droit d'attendre d'elle, et que ses contemporains lui ont refusé.

Joseph possédoit à fond cinq langues, et en parloit plusieurs moins parfaitement. Il étoit affable, prévenant, et parfaitement instruit : il avoit approfondi la partie militaire de toutes les puissances de l'Europe. Des officiers français, de cavalerie et de dragons, venant à

Vienne, comme voyageurs, ont appris de lui l'époque de la création de leur régiment, les actions où il s'étoit distingué, jusqu'à la province dont il tiroit ses chevaux. Son activité étoit infatigable; les employés dans l'administration, accoutumés à des visites fréquentes, que rien n'annonçoit, se tenoient sur leurs gardes; les secrétaires, les commis, pour n'être pas pris en faute, n'y tomboient jamais. On a vu souvent l'empereur arriver le premier aux chancelleries, aux archives (1), et aux différens bureaux; aussi tout y étoit-il en règle, et

(1) L'abbé Smith, homme fort instruit, connu par son histoire d'Allemagne, a la direction du dépôt des *archives d'état:* elles contiennent beaucoup de chartres anciennes, concernant l'Autriche, la Hongrie et la Bohême. La plus ancienne pièce sur l'Autriche est une donation d'une petite abbaye, près de Valashendorf, faite à l'évêque de Passaw, par l'empereur Othon II, à Ratisbonne, le 22 juillet 976. — La plus ancienne pour la Hongrie, est une donation au comte Bartholomé, par le roi Bela III, sans date. — La plus ancienne pour la Bohême, est un privilége accordé, par Frédéric premier, au duc Ladislas, de porter un cercle d'or; donné à Ratisbonne, le 18 janvier 1167.

l'ordre le plus exact y régnoit-il sans relâche. Cette activité ne se bornoit pas aux travaux de l'administration dans la capitale; ce prince parcouroit ses provinces, quelquefois avec un seul valet de chambre, à cheval ou dans une mauvaise voiture, comme le plus obscur particulier.

Joseph second a été souvent trompé par ses agens; cet abus n'est pas détruit, et doit être plus fort que sous son règne, l'empereur régnant n'ayant ni son expérience, ni ses lumières, ni ses grands talens, et manquant surtout de cette activité, de ce désir de tout voir par ses yeux, sans lequel un souverain ne sera jamais bien servi.

Ce prince est mort vingt ans trop tôt: plusieurs de ses institutions, excellentes en elles-mêmes, ont été blâmées, parce que le public, qui n'approfondit rien, qui ne juge que d'après le premier coup-d'œil, a trouvé défectueux des établissemens naissans, qu'une épreuve de quelques années auroit rendu parfaits, si le créateur, survivant à son ouvrage, avoit pu les rectifier. Presque tous les établissemens, les manufactures, tant de la capitale que des provinces, son créés ou perfectionnés par lui, et par lui seul: en un mot, il ne lui a manqué que des hommes; ses erreurs sont dues à son

pays : si la providence l'eût placé sur le trône de France, son régne eût formé, peut-être, la plus brillante époque de notre histoire.

Les fatigues de la guerre, les chagrins de toute espèce, avoient altéré le tempérament de l'empereur; l'insurrection du Brabant avoit fait dans son ame une impression profonde : nous n'approuvons pas la conduite de Joseph, à l'égard de cette portion de ses sujets. Nous n'en dirons pas davantage, pour laisser à nos lecteurs le plaisir d'interprêter notre opinion à leur fantaisie : si, jusqu'ici, nous avons été lus avec un peu d'attention, on la devinera. Quoiqu'il en soit, tout s'est réuni pour abréger les jours de ce prince, dont la douleur et l'amertume ont empoisonné les derniers momens : il méritoit une plus longue vie, et une fin plus douce; l'histoire le vengera de l'injustice de notre génération.

LÉOPOLD, si vanté lorsqu'il n'étoit encore que grand-duc de Toscane, a bien déchu de sa renommée quand il a occupé le trône des Césars. Quelle différence n'y a-t-il pas, en effet, entre l'administration de la Toscane et celle de l'Autriche ! La Toscane est un Etat resserré, entouré de voisins, trop peu puissans pour n'être pas paisibles, voué conséquemment à une paix éternelle : le souverain d'une contrée

aussi fortunée, ne doit songer qu'à encourager la population, l'agriculture, les arts : il n'a au dehors que des relations de forme dont il pourroit se passer : mais la vanité du plus petit prince est flattée quand il voit à sa cour les ministres inutiles des cours les plus puissantes, qu'il remplace chez elles par d'autres envoyés, peut-être plus inutiles; car la France, par exemple, sera moins obérée par la dépense d'un ministre à Florence, que la Toscane ne le sera de la dépense du sien à Paris, quelque médiocre que soit son traitement; et assurément l'un et l'autre seroient bien en peine de dire ce qu'ils y font pour leur pays. Nous ne connoissons que Vienne, où un ministre de Toscane ne soit pas déplacé : quelques consuls, répandus çà et là, suffisent pour ses liaisons commerciales. Le grand duc n'a donc d'autre occupation que de rendre heureux le million d'hommes que le ciel a soumis à sa domination; il est le père d'une grande famille, qui prospère toute entière sous ses yeux : quelle tâche glorieuse, et combien le sort de ce prince nous paroît préférable à ces trônes élevés, à ces couronnes brillantes, dont la chûte est si terrible, et que les peines, les inquiétudes, les orages, environnent toujours !

Léopold étoit réellement à sa place à Flo-

rence : une certaine prétention à la philosophie, l'envie de passer pour législateur, la facilité de gouverner ce pays, si peu étendu, tout assuroit à ce prince un rang honorable (quoique secondaire) dans l'histoire, si la providence ne l'eût pas appelé à un trône où se sont évanouis tous ses droits à l'immortalité. Son code de lois, publié en 1787, est dû à des hommes obscurs, qui ont consenti à faire le sacrifice de leur gloire, pour concourir à la sienne, et tout a passé sous le nom du prince : il en est de même de tous ses établissemens. Nous aurons toujours à le louer d'avoir su choisir ses conseils ; c'est un talent très-rare dans les souverains, et la cession volontaire des découvertes précieuses, des idées heureuses, est plus commune qu'on ne pense, entre les princes et leurs sujets. Combien d'hommes préfèrent à la gloire, l'argent ou la faveur !

En 1790, la mort prématurée de Joseph II rendit Léopold possesseur des états héréditaires : il quitta Florence, malheureusement pour sa gloire, et pour les pays qu'il alloit gouverner. Il apporta à Vienne ce goût d'espionnage, cette police inquisitoriale, qui avoit rendu Florence la ville la plus sûre et la plus triste de l'Europe. Ne voyant pas, ou ne voulant pas voir que les mêmes lois ne conviennent pas à tous les peu-

ples, il crut que les Etats héréditaires devoient être gouvernés comme la Toscane; il tomba dans une erreur bien grossière, et démontra par là que *tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.*

Le gaspillage des finances a été inconcevable pendant le court règne de Léopold : Joseph avoit laissé les coffres pleins; François les a trouvés vides. Léopold, étant grand-duc, essayoit en petit, dans ses états, les opérations que Joseph méditoit dans les siens; et c'étoit d'après ces essais, qu'elles étoient maintenues, rejetées ou modifiées : les deux frères vivoient dans la meilleure intelligence; le grand-duc avoit une déférence marquée pour les volontés de son frère, qui la méritoit à tous les titres : cependant, à sa mort, son premier soin a été de détruire tout ce qui pouvoit être détruit sans une violente secousse. L'admiration de Léopold pour son prédécesseur, ne s'est pas étendue au-delà de son trépas : une confiance aveugle dans ses propres forces, a remplacé chez lui tous les sentimens (1). Parmi les ré-

(1) Voyez dans le tome second, la conduite du régent de Suède, à la mort de Gustave III : nous y renvoyons, pour ne pas répéter les mêmes réflexions.

formes, celles faites ou projetées dans le militaire, méritent le plus de blâme: il quittoit un pays pacifique par sa nature et par sa position, pour en gouverner un que tout rend militaire; sa situation au milieu de puissances guerrières, la qualité de chef de l'Empire, devenu un apanage de la maison d'Autriche, forcent les rois de Hongrie et de Bohême à entretenir des armées formidables: il est beau sans doute d'être philosophe, mais il ne faut pas l'être mal à propos, il faut plier la philosophie aux circonstances, et la soumettre aux événemens. L'armée désapprouva hautement la conduite de son souverain; et sa mort combla de joie tout ce qui tenoit aux troupes (1). C'est dire beaucoup, dans un pays purement guerrier: s'il avoit régné dix ans, tous les établissemens militaires auroient été anéantis.

Ce prince a occupé deux ans le trône impérial; il est aujourd'hui avéré que le poison, connu sous le nom de *bouillon de Naples*, a terminé ses jours: il avoit plusieurs maîtresses; il menoit nne vie qu'on pourroit appeler *crapu-*

(1) L'empereur François fut même obligé de punir plusieurs officiers, qui avoient témoigné une joie indécente de son avénement au trône.

leuse, s'il s'agissoit d'un particulier. Nous ignorons le terme que demande dans ce cas le titre d'empereur. Il est constant qu'il a reçu le poison de la main d'une de ses maîtresses, bien connue à Vienne : nous tenons d'un médecin, témoin oculaire, que, le surlendemain de sa mort, ses cheveux tombèrent, et que son corps se couvrit en entier de grosses taches, indices sûrs de son genre de mort. Nous ne dirons pas ici ce qu'on a lu au second volume, sur l'assassinat du roi de Suède ; nous ne doutons pas que les jacobins n'ayent trempé dans l'empoisonnement de Léopold. Sa mort, nécessitant l'élection d'un autre empereur, reculoit l'instant où le nouveau chef de l'empire pourroit soutenir les droits des princes d'Allemagne, si cruellement lésés par la révolution française. Il est certain que peu après sa mort, on arrêta dans Vienne plusieurs membres d'un club jacobite, et jamais rien n'a pu faire soupçonner l'existence d'un complot parmi ses sujets : quelque mécontente que fût une grande partie de son peuple, il étoit loin de concevoir l'idée d'un pareil attentat. Le silence profond gardé sur cette mort, l'affectation qu'on a mise à écarter tout soupçon de poison, nous paroissent être l'effet d'une politique sage et raisonnée.

FRANÇOIS II a été élevé par M. de Collo-

redo, homme très-médiocre, qui cependant est encore son conseil; l'empereur Joseph avoit pour l'archiduc François la plus grande amitié : il lui servoit de gouverneur, jusques dans les moindres détails de l'éducation : le caractère de ce prince a pris une forte teinte de celui de son instituteur : malheureusement il n'a pas cette universalité de talens que la nature accorde à si peu d'hommes. Il est bon, mais foible, et point instruit. Il aime passionnément la chasse et la paume, deux goûts qui nous paroissent peu faits pour être ceux d'un souverain, sur-tout lorsqu'il parvient au trône dans des momens orageux, dans des circonstances pénibles qui doivent mettre à l'épreuve sa jeunesse, et nécessiter tous les secours de la raison et de l'expérience.

Dès le mois de mars 1792, c'est-à-dire, peu de jours après la mort de son père, l'empereur, qui n'étoit encore que roi de Hongrie et de Bohême, reçut des lettres anonymes, où on l'avertissoit qu'il se tramoit des complots contre sa personne; que le projet des conjurés étoit de mettre le feu à plusieurs endroits de Vienne, et de se défaire de lui, au milieu du trouble inévitable dans cette circonstance, lorsque, d'après les principes de l'empereur Joseph, qu'il se proposoit de suivre, il se porteroit en personne au lieu de l'incendie, pour encourager, par sa

présence

présence les travailleurs. Ce prince n'a point été effrayé; il s'est promené, à son ordinaire, dans les rues de Vienne, sans suite, et sans accident.

La première femme de l'empereur étoit une princesse de Wirtemberg (Montbelliard), sœur de la grande-duchesse de Russie : elle étoit appelée au trône par sa destinée; car, peu de jours après qu'elle eut été promise à ce prince, la demande en fut faite pour le prince royal de Prusse. La jeune archiduchesse ne jouit pas long-temps de son bonheur; elle mourut en 1790, âgée de moins de dix-huit ans, deux jours avant l'empereur Joseph, et emporta les regrets universels : la bonté, l'affabilité, une douceur angélique, qualités qui semblent être l'apanage de toute sa famille, la rendoient chère à son époux, dont la douleur étoit encore loin d'être calmée, lorsque, six mois après, il épousa, par obéissance, la princesse de Naples. Joseph second aimoit tendrement l'archiduchesse; sa mort, qu'il apprit encore avant de fermer les yeux, et qu'on auroit dû avoir l'humanité de lui cacher, malgré ses questions multipliées sur l'état de sa nièce, empoisonna ses derniers momens; on assure que Léopold, n'approuvant pas le mariage de son fils avec la première archiduchesse, fut long-temps à se déterminer à y donner son consentement, et qu'alors Joseph lui signifia que

s'il n'y consentoit pas, il alloit épouser lui-même la jeune princesse. Cette résolution le décida sur-le-champ, comme on le croira facilement.

Le conseil de l'empereur est composé d'hommes fort médiocres : en tout, on trouve en Autriche peu de gens qu'on puisse dire d'un grand mérite ; et sur dix hommes d'un talent supérieur, en quelque genre que ce soit, rarement deux sont-ils Autrichiens.

Prince Kaunits. Ce ministre, mort en 1794, âgé de plus de 80 ans, a servi six souverains, et a joui pendant ces six règnes de la considération la plus méritée : envoyé dans presque toutes les grandes Cours de l'Europe, les quarante premières années de sa vie ont été consacrées à recueillir, sur la politique, sur les intérêts des nations, les connoissances les plus étendues, qui, muries ensuite dans une tête froide et heureusement organisée, ont formé l'un des plus grands ministres dont notre siècle puisse s'enorgueillir.

Peu d'hommes ont joui d'égards aussi marqués de la part de leurs maîtres que M. de Kaunits. L'empereur Joseph a souvent attendu dans son antichambre pour être introduit, et là, confondu avec les courtisans, il leur disoit plaisamment : *Croyez-vous que je puisse voir M. de*

Kaunits aujourd'hui ? Léopold, à son arrivée à Vienne, pour succéder à Joseph, lui a *présenté* son épouse, en présence de toute la Cour.

Son genre de vie nous paroît assez curieux pour trouver place ici : voici quel étoit la distribution de sa journée : à huit heures on entroit chez lui : il prenoit son chocolat, lisoit ses lettres, dictoit ses réponses, et faisoit son travail ministériel, toujours dans son lit : à deux heures il se levoit ; à quatre il passoit dans son manége, attenant à sa maison du faubourg, et, pendant cinq quarts-d'heure, il montoit trois chevaux (1), après quoi il retournoit chez lui faire sa toilette. A sept heures il se mettoit à

(1) Son manége avoit une espèce de salon, séparé par une balustrade, pour les curieux; et réellement, cette séance d'équitation méritoit d'être vue. Le prince, oubliant qu'il avoit 80 ans, faisoit caracoller ses chevaux, se redressoit devant les spectateurs, se regardoit avec complaisance dans une glace, placée au fond du manége : nous avons eu besoin de la certitude qu'on nous a donnée de la sagesse de ses chevaux, et de la présence de son écuyer, qui étoit toujours à portée de le secourir, pour ne pas craindre quelqu'un de ces accidens si communs, dont le plus léger peut être mortel à cet âge.

table : ainsi l'on peut dire qu'à part l'honneur de *dîner* avec ce ministre, rien n'étoit plus gênant que son invitation ; l'heure bizarre de ce repas, empêchant de dîner ou de souper ailleurs, coupoit nécessairement la journée d'une manière désagréable. A huit heures et demie, le corps diplomatique se rendoit chez lui (1), et le cercle se prolongeoit jusqu'à dix heures, qu'il se retiroit. Rien ne pouvoit changer cet arrangement : lors-

(1) La cour de Vienne est une de celle où le choix des ambassadeurs nous a paru le plus distingué. Nous sommes forcés d'excepter la France de cet éloge général. Nous avons déjà parlé de la manière dont nos ministres dans l'étranger étoient nommés : malheureusement cette insouciance pour le bien s'étendoit et s'étend jusqu'aux grandes ambassades, à celles qui demandent de l'aptitude, des moyens et de la volonté : nous passons au gouvernement les nominations dans des places subalternes, et nulles en politique, telles que Naples, Stockholm, Florence, Copenhague, etc. Makau, Verninac (qu'il ne falloit pas envoyer à la Porte), Laflotte, Grouvelle (qui, à la vérité, n'est qu'agent du commerce), seront aussi bons que d'autres, lorsqu'il n'y aura rien à faire ; mais Vienne, Londres, Madrid et Constantinople, demandent plus de choix.

qu'en 1790, le roi et la reine de Naples passèrent quelque temps à Vienne, la reine alla le voir dans la matinée, il la reçut dans son lit, et à deux heures, comme elle ne songeoit pas à terminer sa visite, il lui fit entendre que c'étoit l'heure de son lever, et qu'il seroit bien aise d'être seul. Vers la fin du dîner, il se faisoit apporter (à table) une petite boîte, contenant des brosses, des éponges, et il commençoit une *Toilette de dents* qui duroit de vingt à vingt-cinq minutes, dont les convives avoient le spectacle, et se seroient fort bien passés : mais la présence même de l'un des fils du roi d'Angleterre, ne l'a pas empêché de suivre son usage, d'où l'on peut conclure qu'il est invariable.

Très-peu de temps avant sa mort, il a quitté le maniement des affaires : jusqu'au dernier moment de sa vie, il a joui de sa gloire et de la considération due à ses longs travaux et à ses grands talens.

Le maréchal Lascy dirige depuis long-temps tout ce qui tient au militaire : il est excellent pour la partie de l'économie ; c'est à lui que sont dûs ces beaux établissemens dont nous avons parlé aux articles de Vienne et de Prague. S'ils ont quelques défauts, c'est qu'on n'a pas suivi entièrement ses plans : il y a du gaspillage dans leur administration : les bottes, les sou-

liers, etc., y sont vendus pour rien, et beaucoup de gens s'y fournissent aux dépens de l'Etat.

Les forces militaires de l'empereur sont formidables : l'empereur Joseph, dans sa première campagne contre les Turcs a eu sur pied près de quatre cent mille hommes effectifs, et avec une armée aussi nombreuse il a voulu demeurer sur la défensive, et s'est borné à garder une étendue prodigieuse de frontières, au lieu de pénétrer chez l'ennemi : c'est là une grande faute ; aussi cette campagne n'a-t-elle été rien moins que glorieuse pour les armes autrichiennes. Il n'a tenu à rien que Joseph et l'archiduc François ne fussent pris ; ils ont échappé par un miracle. — Le soldat autrichien n'est point hardi contre les Turcs ; les officiers sont très-bons : c'est précisément le contraire en Russie. Les Hongrois seuls les chargent vigoureusement ; il est impossible de se rendre raison de cet ascendant : les Autrichiens ont remporté sur les Turcs des victoires nombreuses et éclatantes, ils n'en sont pas plus aguerris contre eux, pendant qu'ils le sont contre les Prussiens, quoique bien plus redoutables : ils n'ont pas encore oublié que les Turcs sont venus jusqu'aux portes de Vienne ; et il semble que ce souvenir inspire à ceux-ci une plus grande confiance,

et un certain mépris pour leurs ennemis : il n'en est pas de même des Russes, dont le nom seul fait trembler les Turcs.

La cavalerie est généralement mal montée : les Hongrois, et sur-tout les hussards, sont ce qu'il y a de meilleur : les troupes légères sont très-nombreuses dans les armées impériales. L'uniforme de l'infanterie et de la cavalerie est blanc, et coupé en veste. Deux régimens de chevaux-légers sont en vert. L'artillerie en gris foncé. — Les garnisons sont permanentes : ainsi un officier que son malheur attache à un régiment cantonné dans quelque mauvais village, doit s'attendre à n'avoir pendant trente ou quarante ans, pour toute société que celle du magister et du curé. Les recrues sont fournies par arrondissement : dans chaque bourg, village, ou hameau, un poteau, placé à l'entrée, désigne le régiment et la compagnie destinés aux recrues de l'endroit, qui ne peuvent pas entrer dans un autre corps : comme on choisit toujours le régiment le plus voisin, et qu'il ne change de quartier qu'en temps de guerre, cela nous paroît bien imaginé.

Un Etat purement militaire doit avoir de grands généraux : la perte du maréchal Laudhon est encore récente : ce général, parvenu par son mérite seul au faîte des honneurs militaires,

a emporté les regrets de toute l'armée ; officiers et soldats, tous l'ont également pleuré.

Clairfait, *Brown*, *Hohenlohe*, jouissent d'une grande réputation ; le dernier est excellent un jour d'action : *Colloredo* est estimé ; mais on se plaint de son peu de politesse. Le maréchal Lascy n'est plus employé que dans l'administration. Il n'est point aimé des soldats qu'il fatigue par des changemens continuels, et des réformes sans nombre. Cela nous rappelle nos anciens ministres français. Nous n'avons pas parlé du prince de Cobourg, dont la grande réputation militaire ne date que de sa victoire sur les Turcs. Il n'entre pas dans notre plan de discuter comment les succès des armes autrichiennes, de ces troupes si aguerries, si disciplinées, ont été si peu brillans contre les troupes françaises. Nous nous contenterons de dire que l'empereur, sachant ce qu'il en coûte pour former une armée comme la sienne, a ménagé ses hommes, parce qu'il se seroit trouvé sans soldats au bout de deux campagnes, en ne perdant même que la moitié de ceux qu'il nous auroit tués : nous, au contraire, dont les armées sont composées de soldats de la veille, il nous est égal de les perdre, puisque celui qui remplace en sait autant que le remplacé, et que nous avons dans une masse de sept à huit millions d'hommes,

tous appelés aux drapeaux, une mine presque inépuisable : aussi nos armées ont-elles été plus que renouvelées (1), au lieu que celles de l'empereur existent dans toute leur intégrité, sans autres pertes que celles inséparables d'une guerre quelconque.

---

(1) Les grands politiques du jour, les observateurs profonds s'extasient sur les succès de nos armées, répètent avec complaisance que nous faisons face à toute l'Europe, et que nous la forçons de renoncer à ses projets contre notre liberté. Cela est vrai. Mais y a-t-il là quelque chose d'extraordinaire? Avec des moyens surnaturels, on doit produire des effets nouveaux. Ces moyens existoient; la France les a eu de tout temps, mais ils n'avoient pas encore été développés. Nous voulons toujours juger cette guerre d'après les autres, et nous nous étonnons de ne rien trouver dans l'histoire qui lui ressemble. Mais vraiment elle ne ressemble à rien en effet, et nous allons le prouver d'une manière palpable. Si la France entière avoit dit à un de ses rois, à Louis XIV, par exemple : « Sire, voilà » deux millions de Soldats, dont le plus vieux a » quarante ans, que vous pouvez faire tuer jus- » qu'au dernier : voilà douze, quinze ou vingt » milliards, pour l'entretien de cette armée, que » vous pouvez dépenser jusqu'au dernier sou, et » dont il ne vous sera jamais demandé aucun

Les Autrichiens, même la grande noblesse, n'ont aucun amour de la gloire ni de leur souve-

---

» compte : voilà trente, quarante, cinquante mille
» chariots, et cent mille chevaux pour les équi-
» pages : voilà cinquante ou soixante mille pièces
» de draps pour vêtir vos soldats : voilà cent mille
» pièces de toile pour leur faire des chemises :
» voilà tous les fusils, tous les sabres, toutes les
» épées de vos sujets pour les armer : voilà deux
» ou trois lits par chaque maison pour les cou-
» cher : voilà de la farine pour leur faire du pain,
» et du vin pour les désaltérer. Avez-vous besoin
» de fer ? voilà tout ce que nous en avons, jus-
» qu'aux grilles de nos jardins, etc. etc. etc. ; en
» un mot, Sire, vous aurez non seulement les ri-
» chesses de l'Etat, mais les richesses individuelles
» de chacun de vos sujets ». Nous croyons que Louis XIV, avec de tels moyens, ne se fût pas contenté d'être vainqueur sur terre, qu'il eût tenu tête à l'Angleterre ; qu'il eût augmenté ses possessions coloniales ; qu'il eût été, s'il l'eût voulu, se faire couronner à Pékin, sans qu'aucune puissance humaine eût pu l'en empêcher. Cessons donc de nous extasier sur des événemens très-simples, qui dérivent naturellement de l'immensité de nos ressources, et qui ne paroissent incroyables, que parce qu'on veut à tort comparer une époque sans exemple, à d'autres époques, qui toutes en sont également éloignées. Nous

rain : ils n'ont approuvé la guerre que l'empereur a été forcé de soutenir en montant sur le trône, que lorsque S. M. a déclaré qu'elle ne mettroit point d'impôts de deux ans. Cette conduite est peu honorable pour le pays : il est vrai qu'ensuite plusieurs provinces ont fait partiellement des dons gratuits : nous ne voyons pas au reste, pourquoi les sujets de l'empereur se plaindroient de cette guerre. Leur souverain a été attaqué, il falloit bien qu'il se défendît : on répond à cela que si la France n'eût pas déclaré la guerre, il alloit la déclarer. Cela est possible ; mais n'est-il pas plaisant de vouloir qu'une chose soit, par cela seul qu'elle peut être, et d'opposer une conjecture, quoique probable, à un fait ? Ce sont là les raisonnemens du jour : espérons que le délire des têtes se calmera bientôt ; et que nous reprendrons notre ancien usage de penser avant de parler.

---

sommes couverts de gloire, soit ; mais calculons ce qu'elle nous coûte, et pleurons sur nos lauriers.

CHAPITRE XIII.

Voyage Minéralogique de Vienne à Trieste. Route de Vienne à Trieste par Clagenfurt et Idria. Trieste. Route de Trieste à Mestre.

(Voy. l'Itinéraire, à la fin du volume; et pour de plus grands détails, voy. M. Jars.)

En prenant la route de Saint-Pœlten, on arrive à Tyrnits, où s'exploite une mine de plomb, dont les filons se trouvent dans du schiste argilleux : plus loin est Annaberg, où il y a des mines d'argent : c'est de l'argent natif, et vitreux, en masses, ou plutôt disséminé dans une pierre calcaire, compacte. Ces minérais ont été décrits par M. Justi, sous le nom de mines d'argent alcalines. Ce qui rend ces mines intéressantes pour la géologie, c'est, d'abord, que les minérais ne s'y trouvent ni en filons, ni en couches, mais en masses, et, secondement, que la pierre à chaux, ou une espèce de marbre, sert de matrice à des mines d'argent. A la poste suivante, on trouve Mariazell, fonderie de canons impé-

riale : on y fond un canon toutes les six heures : il y a quatre fourneaux, dont la matière se réunit dans le même point où est placé le moule : on fore le canon perpendiculairement, le coin tournant, et la pièce descendant : on y fait encore des boulets et des mortiers : les canons se vendent sept florins le quintal. On visitera aussi les autres fourneaux et marteaux. Entre Sééviken et Prugg, on verra plusieurs marteaux, et comment on travaille le fil d'archal. Avant d'être à Vordernberg, on trouvera le fourneau à quatre soufflets, dont deux de chaque côté, appartenant à M. Ecker, lequel, excepté qu'il est plus petit, est parfaitement semblable à celui de Treybach. Dans le même endroit (Vordernberg) il y a treize fourneaux ordinaires : ici, et à Eisenartz, sont les mines et fonderies de fer de Styrie : Eisenartz a d'autres fourneaux et plusieurs marteaux : on fera bien de visiter aussi les mines qui sont très-voisines : à deux lieues de distance, on ira voir le fameux *lecken* (fourneau). On retournera à Vordernberg, dont le maître de poste menera directement à Kraubath, sans repasser à Léoben.

Entre Neumark et Friesach, on trouvera sur la grande route, à gauche, une fabrique de faulx, appartenant à l'évêque de Gurck : on n'y travailloit pas en 1792, faute de bois et de

charbon : le maître de poste de Neumarck désignera l'endroit précis : du côté de Neumarck, sur les frontières de Carinthie, il y avoit anciennement des mines de mercure ; nous ignorons si on les exploite encore ; nous ne le croyons pas.

De Friesach, la poste mène à Mœbling, petit village où on pourra s'arrêter, et delà se rendre à Treyback, à dix minutes de distance. Comme il n'y a point d'auberge, on fera bien de laisser sa voiture à Mœbling : il faudra tâcher de se procurer une lettre pour le directeur de la fabrique de Treibach, appartenant au comte Ecker de Vienne : ce directeur procurera les moyens d'aller à Huttenberg visiter les fameuses mines : on verra, en chemin faisant, quelques fourneaux simples, cependant différens de ceux de Styrie : les mines de Saint-Veit méritent aussi d'être vues ; les fonderies de Huttenberg, au même comte Ecker, sont remarquables par la bonté du fer, la façon de préparer la gueuse, et les hauts fourneaux, garnis de quatre soufflets (1). Ces fourneaux ont l'avantage de

(1) Le comte Ecker a en tout onze marteaux, dont huit seulement pour forger le fer. Il fait annuellement 36000 quintaux de fer fondu, 12800

donner du fer mieux fondu, d'épargner du charbon, et la main d'œuvre de six hommes, parce

---

de fer forgé. Il vend le fer forgé de six à huit florins le quintal, selon sa forme; celui en gueuse trois florins. — Les fourneaux travaillent dix mois de l'année. Le fer est fondu en plaques dans le genre de celles de cuivre, et point en gueuses longues. Chaque marteau n'a ordinairement qu'un fourneau, contre ce qui se pratique ailleurs. Cela vient de ce que la quantité de fer à forger est fort limitée, à cause de la rareté du bois. — A Huttenberg, il y a des mines qui donnent jusqu'à 80 pour cent; mais le terme moyen, lors du travail, est de 56 à 57. — On ne met dans les fontes absolument que du charbon. Le premier grillage dure trois jours ou trois jours et demi, quelquefois moins: on grille à la fois 1500 quintaux. Les fourneaux de grillage sont en pierre; ils ont sept pieds de profondeur, dix-sept pieds de long et dix de large. Il y a sur les côtés des trous pratiqués à différentes hauteurs, et percés en soupiraux de caves, pour introduire l'air du côté qu'on veut. On commence par mettre au fond une couche de charbon d'un demi-pied d'épaisseur, puis on mêle le reste jusqu'en haut, et au-dessus des murailles. — Trois *metzen* de Vienne de charbon de bois, coûtent, en Carinthie, 33 kreutzers, prix moyen, ce qui doit peser un quintal, lorsqu'il est bon et

qu'ils font le double d'ouvrage, et qu'il faut six hommes à un fourneau ordinaire. On fond toutes les heures cinq à six quintaux, mais sans faire couler, parce qu'on prend les plaques dans le creuset même. Revenu à Mœbling, par le même chemin, on fera venir des chevaux de poste de Saint-Veit, et on prendra la route de Clagenfurt, d'où on ira voir la fabrique de fusils de Verlach, dont le bon marché est inconcevable : on y donne un fusil complet pour quatre francs de France, ou un florin et demi. Il y a aussi une manufacture d'acier, appartenant au capitaine Friz.

Les mines de plomb de Villach sont encore un objet intéressant pour l'amateur, en ce que ce sont des filons dans une pierre calcaire stratifiée, dont seulement un seul *stratum* est métallifère, de sorte que les filons, avant d'entrer dans ce *stratum*, et après en être sortis, ne contiennent absolument pas de métal : on y trouve quelquefois des pétrifications dans les filons même, comme il y en a un échantillon

---

sec. Il coûte jusqu'à un florin dans certains endroits. — Quand les chemins sont beaux, le comte Ecker envoie son fer à Trieste, pour un florin et demi le quintal, sinon pour deux.

au

au cabinet d'histoire naturelle de la Cour, où un *helix* pétrifié se trouve entouré de crystaux de plomb jaune. La méthode employée à Villach pour fondre le plomb, mérite d'être vue; c'est dans des fourneaux à manche, que, par un feu de réverbère, l'on extrait le plomb. De plus, il se trouve ici du marbre *opalisant*, qui fait le toit de la mine, à un endroit. A *Raibel*, il y a des mines de pierre calaminaire. De là, par Laybach et Oberlaybach, jusqu'à Idria, il n'y a plus de mine en exploitation.

Busching dit qu'à Adelsberg il y a une grotte merveilleuse, dans laquelle on peut faire jusqu'à deux milles de chemin : ce souterrain a de vastes emplacemens qui permettroient d'y construire de grandes maisons et même des villages : dans quelques endroits il y a d'affreux abymes. On est surpris de voir dans cette grotte toutes sortes de figures en pierre, des amphithéâtres naturels, des ponts, etc. Près de son entrée est la rivière de *Poig*, qui, à un mille de là, sort d'une montagne, vient se précipiter dans le creux d'un rocher, et passe au-dessous de la grotte. — Celle de Sainte-Marie-Magdeleine, à une petite lieue d'Adelsberg, est magnifique : on croit se promener parmi les ruines d'un antique et superbe palais, qui offre encore à l'œil des colonnes et des piliers entiers ou tronqués. — La caverne de

Lueg est aussi très-remarquable, en ce que, dans une étendue d'un mille, elle offre quantité de perspectives admirables et une variété prodigieuse de stalactites figurées. — La grotte près de Saint-Serf mérite aussi d'être vue.

La route directe de Vienne à Trieste passe par Neustadt, Prugg, Clagenfurt, et la plus grande partie des endroits mentionnés ci-dessus. A la poste de Neukirchen on entre dans les montagnes : en approchant de Schadvien, on trouve un moulin à scie, et un marteau de forge de fèr : le chemin passe au pied d'un rocher, au haut duquel est un château. Au tiers de la poste de Schadvien on entre en Styrie, lorsqu'on est arrivé au haut d'une montagne fort longue, qui commence à la poste même ; cette poste se fait entièrement dans des montagnes, dont la plus grande partie est cultivée : vers la fin de cette poste, plusieurs marteaux sur le chemin, à droite et à gauche. Dans cette poste nous avons vu beaucoup de neige sur les montagnes ; nous en avons même eu pendant plus de deux heures, à très-gros flocons, en avril, et l'on nous a assuré qu'il n'étoit pas rare d'en voir tomber au mois de mai. La poste suivante est dans le même genre : on cotoye une petite riviere, et l'on trouve sur le chemin des forges et des marteaux. De Prugg à Clagenfurt, nous avons passé plu-

sieurs fois la Muhr, toujours sur des ponts, et nous l'avons cotoyée souvent : les marteaux se trouvent fréquemment sur la route ; les fourneaux sont aussi nombreux, mais plus reculés dans les terres : le chemin est en tout très-pierreux et très-cahotant, sur-tout dans les villes, qui sont horriblement pavées. A Ungsmarck il y a quatre marteaux. Entre Neumarck et Friesach, on a long-temps sur sa droite un torrent qui coule entre deux montagnes à pic ; faisant un effet très-pittoresque : c'est une belle horreur : peu après la moitié de la poste on entre en Carinthie, après avoir passé la fabrique de faulx dont nous avons parlé ci-dessus. Les torrens qu'on rencontre, et dont on a ménagé l'eau pour faire aller les soufflets et les forges, font quelquefois de jolies chûtes, ce qui n'est pas rare dans les pays de montagnes, tels que celui-ci. Jusqu'à Clagenfurt, point de montée pénible, si ce n'est celle de Schadvien, qui ne l'est que par sa longueur : nous n'avons pas enrayé une fois.

Clagenfurt, capitale de la Carinthie, peuplée de six mille ames. Il y a un hôpital militaire qui est fort peu de chose. — *Fabrique de soie*, de J.-B. Morro et compagnie, contenant vingt-cinq métiers d'étoffes, et quinze à rubans, d'une mécanique fort ingénieuse, qui fait de dix

à vingt rubans à la fois, selon leur largeur. La soie vient d'Italie, et ne paye que trois florins de droits par quintal : c'est le prix des beaux satins unis : l'étoffe de soie la plus chère est de trois florins le *bras*, de Vienne; la moins chère, d'un florin 27 kreutzers : la plus grande partie des objets fabriqués va à Vienne ; le quintal coûte deux florins de transport. Les mouchoirs de soie coûtent 22 florins la douzaine ; ils ont plus de $\frac{7}{8}$ de large. On expédie, pour la Pologne, beaucoup d'étoffes en demi-soie, qui ne valent qu'un florin douze kreutzers : un bon ouvrier peut gagner six florins par semaine. Le fil vient de Silésie ; il y en a dans ce pays-ci, mais la main d'œuvre y est trop chère pour s'en servir. La teinture se fait ici : les couleurs viennent de Marseille, pour la plus grande partie. — *Manufacture de Manchester*, étoffes de coton : vingt-cinq métiers. Le plus beau velours est de trois florins le bras : les autres étoffes, d'un florin, un florin et demi, jusqu'à deux. Le coton vient de Marseille. Il y avoit de grands mouchoirs peints, de neuf florins : nous doutons qu'ils soient faits ici. Presque tout s'envoye à Vienne : un ouvrier, travaillant bien, gagne cinq à six florins par semaine. — *Fabrique de draps de M. Dys.* Il a vingt-quatre métiers, et ne fait que des draps unis : les plus chers, de deux aunes

de large, huit florins et demi l'aune, de Vienne; les moins chers, larges seulement d'une aune et demie, quatre florins : tous sont faits de laine d'Espagne, qu'il en tire par les Pays-Bas; la plus chère lui revient, crue, à 130 florins le quintal; la moins chère, à 100, ou 110. Il fournit seulement les Etats Autrichiens : il teint et file chez lui : une soixantaine de filles est employée à cet usage. Sa maison est la plus vaste de la ville. — Il y a, à un demi-mille, au midi de Clagenfurt, une autre fabrique de draps du même genre, ayant seulement quinze métiers : la laine filée coûte environ 24 kreutzers la livre, quand les ouvriers travaillent chez eux, et 32 à 34 quand c'est chez lui.

A la poste après Clagenfurt, on trouve une descente longue et assez mauvaise, où l'on enraye : il n'y a point de garde-fous dans des endroits qui en demanderoient. Après cette descente, on passe le Drave sur un pont, et l'on arrive bientôt à la poste. Ici et aux environs, on fait du fil de fer. Nous avons mis cinq heures trois quarts pour nous rendre à Neumarck. Ces deux postes sont presque entièrement en montées et descentes longues et rapides : les tournans sont quelquefois si courts, qu'une voiture pesante doit avoir beaucoup de peine à s'en tirer. Le chemin, au reste, est aussi beau et aussi

bien entretenu qu'il peut l'être dans un pays pareil. Au haut de la dernière montée, qui a au moins un mille, sont deux obélisques de pierre grise ou plutôt noire qui forment la séparation de la Carinthie et de la Carniole. L'inscription porte qu'ils ont été érigés à l'empereur Charles VI par ses sujets, en reconnoissance de la communication plus facile qu'il avoit établie entre les deux provinces : c'est à lui qu'on doit cette route : on recommence alors à descendre, et l'on a une vue très-pittoresque de tous les rochers voisins, sur une partie desquels on domine. Soit qu'on parte de Neumarck ou de Kirchenthever, il faut prendre deux chevaux de plus, que l'on paye un florin chacun (non compris le trinkelt du postillon), et qui s'en retournent aux trois quarts de la poste.

On s'aperçoit, tout de suite, d'un grand changement, en passant d'une province à l'autre : En Carinthie, les paysannes ont toutes de grands chapeaux noirs ; en Carniole, des coiffes.

Laybach (1), capitale de la Carniole, assez jolie ville ; rien de remarquable : la langue esclavonne ou illyrienne est ici généralement répandue : jusqu'à Trieste, nos postillons n'entendoient

(1) A cinq milles, au Nord, est le lac de Czirnits, l'un des phénomènes les plus curieux de la nature : voyez-en la description dans le poëme de l'Agriculture, page 170. édit. in-4°. de l'imprim. royale.

pas même l'allemand. L'universalité de cet idiôme nous a déterminés à insérer à la fin de ce volume le vocabulaire esclavon : nos lecteurs nous en sauront peut-être quelque gré, quand nous leur dirons que cette langue *seule* peut conduire un voyageur, de Trieste, aux frontières de la Chine, c'est-à-dire, au travers d'une partie de l'Europe, et de presque toute l'Asie.

D'Oberlaybach à Idria deux postes : le chemin est superbe : nous avons mis quatre heures. On arrive à Idria par une descente très-longue et très-rapide ; il nous a fallu une heure et demie pour la remonter : nous avons vu avec surprise que dans un chemin construit avec tant de soin, on avoit oublié de mettre des garde-fous dans quelques endroits : il faut des voitures légères, et que le conducteur ait une attention soutenue : les accidens, sans être communs, sont moins rares qu'ils ne devroient l'être ; nous avons mis un quart-d'heure de plus pour le retour.

Mine d'Idria. Elle a 112 toises de profondeur totale, partagée en trois étages : on y descend par des escaliers de pierre, fort humides et fort incommodes ; on en trouve ensuite de bois, plus commodes, assez ressemblans à des escaliers de maisons de paysans. Il est très-fatigant de remonter, on peut s'en éviter la peine en se servant du tonneau qui transporte le minérai :

quoique ce ne soit pas l'usage, nous avons profité de ce moyen : de la profondeur de 88 toises, nous avons mis 6 minutes et demi. Le minérai se trouve en veines et en masses; il est ordinairement très-riche, donnant jusqu'à 80 pour $\frac{0}{0}$: on y trouve aussi du mercure natif fluide (on en donne un petit sac d'un $\frac{1}{4}$ de livre aux étrangers) : on s'y sert de poudre pour la mine, lorsqu'elle est trop dure, ce qui arrive fréquemment. Il y a beaucoup d'eau dans la mine, et l'on y a souvent les pieds fort mouillés, malgré deux planches qui sont dans presque toutes les galeries, et sur lesquelles passent les brouettes qui transportent le minérai. Douze cents ouvriers, en tout, sont employés, soit au dedans de la mine, soit au dehors, ou à la manufacture de cinnabre; ils travaillent alternativement dedans et dehors; dans la mine, 8 heures sur 24. On les change à midi, à 8 heures du soir, et à 4 du matin; ils sont payés, les moins chers, cinq kreutzers; et les plus chers dix-sept par jour. Ils ont de plus une certaine quantité de blé, selon qu'ils sont mariés ou garçons. Les galeries sont étroites; toutes les voûtes en ellipse. Les côtés revêtus et soutenus par des bois, qu'il faut visiter avec la plus grande attention, car nous en avons vus qui avoient

déjà cédé, par le poids énorme qu'ils supportent : rarement il faut baisser la tête. Il y a sept galeries. On fait annuellement environ 15,000 quintaux (de Vienne) de mercure, dont l'Epagne prend 10,000, d'après le contrat commencé en 1792, pour six ans; elle le paye 109 florins : il est porté dans son contrat qu'elle ne pourra rien vendre du mercure acheté ici. Elle le paye en piastres, qu'on prend toujours pour deux florins, quelque soit le change. On est étonné que l'Espagne, ayant dans son sein des mines de mercure, en prenne ici une aussi grande quantité : mais sans doute les siennes n'en produisent pas assez, ou, ce qui est encore plus probable, les frais d'exploitation y seroient trop chers. Le mercure destiné pour l'Espagne est dans de petites caisses de 123 liv., réparties en trois barils de 41, dans lesquels il est, enveloppé dans des sacs de peau blanche. On ne vend point de mercure à Idria; les dépôts sont à Vienne et à Trieste : il y est en barils de 150 livres, et coûte 145 florins le quintal, et 167 hors du pays (c'est-à-dire, pour les achats destinés à l'étranger). Les nationaux qui en font sortir, ont une prime de 10 pour $\frac{0}{0}$. Le vermillon coûte 180 florins (le quintal), à Idria; 181 à Trieste, et 185 à Vienne. Le cinnabre coûte par-tout 5 fl. de moins. On a tou-

jours en réserve environ 10,000 quintaux de mercure.

La première opération est la séparation du minérai en bon, médiocre et mauvais, ce qui est fait par des enfans. On le met ensuite dans un premier lavoir, où l'eau coule avec force, et entraine les parties les plus fines, qui vont de là dans le second, et ainsi de suite, jusqu'au dernier. Les autres parties, selon leur grosseur, restent dans des lavoirs supérieurs, d'où elles sont mises dans des mortiers, pour y être broyées, par des pilons que l'eau fait agir. Ils sont mus par des cylindres, tournant précisément comme ceux des marteaux de forge. Le minérai broyé est mis, avec de l'eau, sur des plans inclinés, où on le remue avec des rateaux, ainsi que cela se pratique dans les mines d'argent et autres. Cette opération se répète à plusieurs reprises; à la fin le minérai en poudre occupe le fond des plans susdits, à une épaisseur de 2, 3 et 4 pouces; quand l'eau s'en est écoulée, et qu'il a pris une certaine consistance, on le coupe en carrés de 7 à 8 pouces, et c'est ainsi qu'il est porté dans les fourneaux. Ces fourneaux sont au nombre de huit, et on doit y en ajouter quatre. Ils sont en pierre; le bois se met au fond, et les morceaux de minérai se placent sur des espèces de grilles, où

sont de grands intervalles pour laisser passer la flamme. On met dans chacun 60 quintaux de minérai; lorsque le fourneau est chargé, on mure la porte; le mercure, par l'action du feu tombe dans une cuve au fond du fourneau; une partie s'évapore, et va se fixer dans les parois du fourneau et de la cheminée; la fumée parcourt ainsi un assez grand espace, et pour l'ordinaire, lorsqu'elle sort, elle a déposé le mercure qui y est contenu; ensuite on balaye les murs du fourneau, pour y retrouver tout ce qui peut y être resté de mercure, ce qui est assez considérable, car nous en avons vu des parcelles dans tous les coins et recoins: on nous a dit qu'on en trouvoit souvent jusqu'à plusieurs quintaux dans tous les fourneaux ensemble; c'est la dernière opération, la plus curieuse, et la seule qu'un étranger non muni de permission ne peut pas voir: elle dure huit heures, depuis le moment où l'on allume, jusqu'à celui où on ouvre le fourneau: il faut dans chacun une masse de bois de 25 pieds de long sur 6 de hauteur et 4 de largeur, ce qui est effrayant, et fait craindre qu'un jour il ne manque tout à fait ou ne revienne à un prix énorme. Ces fourneaux sont excessivement élevés: il faudra monter à tous les étages pour les bien examiner, et sur-tout en haut pour

voir l'endroit par où passe la fumée. — Toutes les opérations pour préparer le mercure, sont très-promptes, et trois ou quatre jours au plus suffisent pour réduire le minérai en métal prêt à être expédié. La fumée qui sort des fourneaux est dangereuse pour les ouvriers : plusieurs Tiroliens, arrivés *malades*, y ont guéris en peu de temps, sans autres remèdes : mais quel effet cela doit il faire sur ceux qui se portent bien ?

Laboratoire pour essayer le minérai : on y analyse en deux heures, par le moyen d'un fourneau à réverbère, la quantité de mercure que contient le minérai, d'après quoi on sait exactement ce qu'il vaut : on ne paye rien pour ces essais ; on y en fait aussi sur d'autres métaux.

Quant à la manufacture de cinnabre, qu'on voit de l'autre côté de la rivière, il est absolument impossible d'y entrer (1) : le bâtiment est

---

(1) L'un de nous ayant rencontré, il y a huit ou dix ans, à une poste, l'empereur Léopold, alors grand-duc de Toscane, ce prince blâma beaucoup le mystère que l'on mettoit dans les travaux des mines de son frère Joseph, et l'obligation où l'on étoit de se munir de permission ministérielle pour les visiter. On auroit pu conclure de là que l'intention de Léopold étoit d'abolir cet usage ; mais

peu de chose, mais on nous a dit qu'on alloit l'augmenter. — Les frais d'exploitation ne passent pas ordinairement 200000 florins, à ce qu'on nous a assuré : en 1791 le bénéfice total a été de 1200000 : il est constant qu'on ne comprend pas dans ce calcul les dépenses qu'occasionnent les galeries nouvelles, les réparations, les échafaudages, etc., on ne parle sans doute que de la paye des ouvriers, des appointemens des inspecteurs et officiers, etc. Les ouvriers sont tous engagés, non pas précisément pour la mine d'Idria, mais en général pour le service des mines impériales, ce qui a lieu aussi dans les autres. On compte que le gouvernement perd sur le blé seul qu'il donne en nature (cet usage est suivi dans toutes les mines de l'empereur) environ 50 mille florins par an.

L'usage est de gratifier de deux ou trois florins les gens qui ont accompagné dans la mine, et d'un ou d'un et demi celui qui fournit les habillemens de mineur, que l'on prend à la chancellerie; on donne deux florins aux gens du commandant, si l'on dîne chez lui : il est assez ordinaire qu'il prie, sur-tout si l'on a un ordre du département des mines, ou une lettre pour lui :

---

il est monté sur le trône, et les mêmes entraves subsistent. Il est vrai que, par compensation, il a ôté beaucoup de choses qu'il auroit dû laisser.

la personne qu'il charge d'accompagner les étrangers, étant ordinairement attachée à la chancellerie ou au tribunal, on ne peut rien lui offrir. — La collection des minéraux d'Idria va au-delà de cent morceaux, dont plusieurs sont superbes; mais elle est assez chère, même sur les lieux, lorsqu'on la veut complète et choisie. — On a encore trouvé nouvellement dans le vallon même d'Idria, une autre mine de mercure qui donne 66 pour $\frac{0}{0}$.

Idria est le chef-lieu du département de toutes les mines de Carniole; il y a en tout 6 mille à 6500 ames: cette ville est dans une vallée étroite et très-profonde, où coule la petite rivière d'Idria. On peut aller d'ici à *Lassé* sans repasser par Oberlaybach; on paye 2 postes et demie: c'est par cette route que le mercure est transporté à Trieste.

15 ou 16 heures en tout suffisent depuis le départ d'Oberlaybach jusqu'au retour, en dînant à Idria: on paye 4 postes, et un florin par couple de chevaux pour le rafraîchissement: si l'on reste trop long-temps, et que le postillon ne veuille pas attendre, on ne payera que deux postes, et l'on trouvera des chevaux à Idria pour le retour. Nous conseillons, vu la nature du chemin, de prendre à la poste d'Oberlaybach une cariole ouverte, pour laquelle on ne paye rien de plus.

D'Oberlaybach à Trieste, 5 postes et demie: le maître de poste d'Oberlaybach a exigé que nous prissions un cheval de plus: les deux premières postes se font dans les bois; il y a beaucoup à monter et à descendre, sur-tout à la première: ces deux postes ont été dangereuses pendant quelques jours, en avril 1792, par les incursions de quelques brigands venus des contrées voisines, mais cela n'a pas duré. A Adelsberg on peut prendre la route de Fiume, qui est à 3 postes et demie: il n'y a rien à voir dans cette ville que la raffinerie de sucre, qui est fort considérable, et qui fournit la plus grande partie des Etats de l'empereur (elle a 24 chaudières, et fait 30000 quint.) D'Adelsberg à Préval, on prend deux bœufs sur la route pour une forte montée, qu'on paye 34 kr.: à la poste de Prévald on prend un cheval de plus pour une forte et longue montée, après laquelle on le renvoie, et on le paye 20 kr.: les deux dernières postes en arrivant à Trieste sont arides et incultes; les champs sont couverts de pierres et de blocs de rochers: avant d'être à Trieste, on se trouve sur une hauteur d'où l'on découvre la mer, et l'on a la vue de la ville précisément au-dessous de soi; elle paroît extrêmement petite, et l'on y arrive enfin par une descente longue, mais très-bien ménagée.

Trieste, ville de 20 mille ames, doit tous ses embellissemens à Marie-Thérèse, et sur-tout à Joseph II, sous le règne duquel a été bâtie une grande partie des établissemens et des plus belles maisons: la ville vielle est laide, montueuse: il y a d'assez jolies maisons, mais les rues sont fort étroites, et les carrosses ne peuvent pas y aller: c'est où sont la cathédrale et l'ancienne église des Jésuites, qui n'ont absolument rien de remarquable: la ville neuve est jolie, les rues en sont larges, droites et bien bâties, toutes en général sont pavées de grandes pierres plates d'Istrie, ce qui les rend très-commodes à marcher, la pluie ne les gâtant jamais, et ne faisant que les laver: les pierres n'en sont point égales ni régulières, ce qui ne fait rien; mais elles pourroient être plus unies entre elles, et alors aucun pavé, excepté celui de Naples, ne pourroit être comparé à celui-ci. Trieste est bâtie en forme de démi-cercle, sur la mer, au pied d'une montagne escarpée et presque stérile, ce qui rend assez chers divers objets de consommation qu'il faut tirer d'une certaine distance: son commerce est très-considérable; il est avec le Levant, d'où il arrive annuellement 200 vaisseaux; avec la France, de 40 à 60 vaisseaux, presque tous de Marseille, qui apportent du sucre, du café, etc., et avec l'Italie, mais

peu

peu de vaisseaux de Trieste passent le détroit : ils ne vont point dans la Baltique ni aux Iles. Pendant la guerre de 1778 ; ils ont fait beaucoup d'expéditions pour Hambourg, mais pas au-delà : ils expédient par an au-delà de vingt vaisseaux de blé à Marseille ; ils le tirent de la Hongrie et de la Dalmatie. Le port est entièrement franc, soit pour l'entrée, soit pour la sortie : les douanes sont hors de la ville. Trieste a une centaine de bâtimens qui lui appartiennent : on ne compte pas ceux pour le cabotage, dont le nombre est très-considérable : il y a quatre chambres ou compagnies d'assurances ; le taux ordinaire est un et demi à 2 pour le Levant, deux pour Marseille, 4 ou 5 pour Hambourg : quelque chose de bien extraordinaire, c'est qu'il n'y a pas de bourse pour les négocians, qui sont obligés d'attendre chez eux qu'on vienne leur proposer des affaires, ce qui les force à y rester assiduement, dans la crainte que ne les trouvant pas, on ne s'arrange ailleurs : il y a dans la ville un canal de plus de 200 toises, qui facilite beaucoup le chargement des vaisseaux. Trieste ne change directement qu'avec Vienne et Venise, et avec cette dernière ville de ducat à séquin, ce qui est une manière assez singulière. Il n'y a point de millionnaire dans cette ville, aussi n'y fait-on pas de grandes

entreprises de commerce ; mais à la vérité c'est une place naissante : elle reçoit en général plus qu'elle n'exporte : nous n'avons pu nous procurer la balance du commerce.

Point de fabrique considérable ; beaucoup de petites, sur-tout de rossolio, qui coûte de 17 à 40 kr. le flacon. Une de faïence, qui est peu de chose. Une raffinerie de sûcre, de douze chaudières, faisant dix mille quintaux ; mais elle étoit fermée, en 1792, à cause de la cherté du sucre (1). Beaucoup de savonneries, dont aucune n'est considérable ; elles consomment de 30 à 35,000 milleroles d'huile (60 pots), qui sont apportées par les Napolitains : ce qui n'est pas consommé dans le pays est envoyé en Lombardie. — La pêche n'est point abondante ici, et ne suffit pas même pour la consommation du pays. — L'entrée du port a deux batteries, mais qui ne pourroient guères le défendre que contre des corsaires. Il y a deux lazarets, un à chaque extrémité de la ville ; le vieux du côté de la ville neuve, ne sert plus que quand

(1) On nous a assuré ici qu'il se consommoit annuellement dans les Etats de l'empereur, en Allemagne, 50 mille quintaux de café, et 150 mille de sucre.

l'autre est trop plein : ce dernier a été bâti par Marie-Therèse, il y a environ 25 ans : on y entre avec une permission, et l'on doit y prendre les précautions usitées dans ces sortes d'établissemens. Les passagers qui font quarantaine payent 51 kr. par jour, et sont nourris, s'ils ont patente *brute* : s'ils l'ont *nette* ils payent 17 kr. et se nourrissent ; il y a 32 chambres pour eux. — De la promenade appelée le *mole*, on jouit d'une vue fort agréable ; c'est une jetée très-bien faite, mais qui a coûté une somme prodigieuse, et beaucoup au-delà de ce qu'elle vaut.

Il y a spectacle presque toute l'année : nous avons vu, en 1792, un assez bon opéra sérieux : on jouoit *la mort de Cléopâtre*, de Nazolini, où chantoient la *Marchetti*, qui a du talent, et *Crescentini*, excellent *Soprano* : le prix des places est de 36 kr. ou 3 liv. de Venise, pour être assis au parquet ; mais l'on y est fort mal, parce que cette place étant la seule où l'on paye, toutes les classes du peuple s'y trouvent rassemblées ; de plus on s'y tient debout si l'on veut, et l'on y garde son chapeau : il faut pourtant renoncer à être placé ailleurs, si l'on n'a pas quelque connoissance dans les loges ; elles sont toutes retenues, quoiqu'il y en ait plus de 80 (en 4 rangs) : la salle est petite, d'une forme assez

agréable, et fait partie de l'hôtel de ville.

On parle à Trieste beaucoup plus italien qu'allemand ; on y compte par livres, qui sont, à très-peu de chose près, celles de Venise, car elles valent onze kr. et demi, et celles de Venise 12 : on y voit beaucoup de sous de Venise, dont 5 font 3 kr. : toutes les monnoies qui ont cours à Vienne passent ici pour le même prix : les pièces de Brabant et celles de 17 kr. y sont sur-tout fort communes.

La meilleure auberge est *l'Ostéria grande* sur la place ; on est logé très-proprement pour un florin par jour : quoique la vie soit assez chère, la table d'hôte n'y coûte que 40 kr.

Cette ville est fort incommode à habiter pendant l'été ; les chaleurs y sont très-fortes, parce qu'elle est entourée de montagnes et dans une espèce d'entonnoir : il y a aussi quelquefois des vents si violens, qu'il est impossible de se tenir sur ses pieds dans les endroits où il donne à plein.

La garnison est composée, en temps de paix, de deux bataillons d'infanterie et d'un détachement d'artillerie : en temps de guerre, elle est fort augmentée.

De Trieste à Venise, par mer, il en coûte environ un ducat par personne ; si l'on prend une galiote ou péote à soi, on la paye huit à dix ;

avec un bon vent on arrive en 24 heures, et souvent en moins : on y est allé en 12, mais c'est fort rare.

De Trieste à Mestre par Santa-Croce, Monfalcone, Ontagnano, Codroïpo, Pordenone, Conigliano, Trévise. — Cette route est plus longue que celle qui suit la mer de plus près, mais on la préfère, l'autre étant mauvaise, et dans certains temps impraticable : il faut remonter d'abord la grande montée qu'on a descendue pour se rendre à Trieste : on trouve en haut la douane, où l'on est visité ; et on s'y pourvoit d'un *bolletone ;* laissant à droite la route de Vienne, on prend celle à gauche ; jusqu'à Codroïpo, nous avons passé cinq torrens ou fleuves, soit à gué, soit en bac ; le second seul étoit considérable, on le passe pourtant à gué dans les temps très-secs. Jusques là le terrain est sec et aride ; alors il devient plus fertile et mieux cultivé : ce fleuve est l'Izonzo ; il se passe quelques milles après Monfalcone : à quelques milles de Trieste on entre dans l'Etat de Venise, et puis l'on rentre dans celui de l'Empire ; là on montre le bolletone de la douane : peu après, avant Palma (qu'on laisse à droite) on rentre dans l'état de Venise, d'où on ressort dans peu, pour rentrer dans l'Empire ; on en sort après *Visco*, où on laisse le

bolletone, et on est pour toute la route dans l'état de Venise: peu après le torrent d'après l'Izonzo on laisse à gauche le chemin d'Aquileïa, ville ruinée; deux milles avant Codroïpo on passe devant un beau château du comte Manin, riche Vénitien : l'architecture de ce château, dont la façade principale à 17 croisées, n'est pas bonne : les galeries et colonnades autour, font un joli effet : on en dit les jardins très-beaux et très-bien décorés; nous ne les avons pas vus, mais les statues qui sont devant le château sont d'un goût qui ne nous a pas donné grande opinion de la décoration des jardins : delà à Codroïpo le chemin est superbe, c'est une allée de jardin : peu après Codroïpo on laisse à gauche un chemin fort court pour aller à Venise : à quelques milles on passe le *Tagliamento*, fleuve toujours très-large et immense dans les grandes eaux : nous en avons passé un bras à gué, le second tout de suite après en bac, et un troisième de même trois cents toises plus loin : environ 5 milles avant Pordenone, on traverse la route directe de Vienne à Venise par la Carinthie : Toute cette partie du Frioul est bien cultivée; les vignes qui y sont en abondance, sont attachées d'un arbre à l'autres comme des espèces de guirlandes, ce qui fait qu'il n'y a point de terrain perdu pour

les champs. En sortant de Conigliano, on voit à gauche un joli jardin qui borde le chemin : à 7 milles on passe la *Piave* en bac, jamais elle n'est guéable ; ce torrent est très-rapide, change souvent de lit ; il est bordé de l'autre côté, pendant un assez long espace, d'un mur construit en fortes pierres, pour s'opposer à ses inondations. Les environs de Trévise sont agréables, remplis de jardins et de maisons de campagne, qui annoncent une grande ville ; cependant elle manque de population, ainsi que les autres que nous avons vues dans cette route ; presque toutes ont une partie de leurs rues bordées d'arcades, où l'on peut se promener à couvert : elles ont généralement l'air d'avoir été autrefois plus que ce qu'elles sont aujourd'hui ; jusques là le chemin est beau : de Trévise à Mestré il n'est pas fait par-tout, et il doit être mauvais après les pluies : tout ce pays est peuplé et bien cultivé (1).

Si l'on ne prend pas la poste pour faire cette route, on s'accordera avec un voiturin, qui

---

Note pour les Voyageurs qui vont à Venise.

(1) De Mestre à Venise, on met ordinairement cinq quarts-d'heure, avec un vent peu favorable. Une gondole prise à Mestre, coûte de douze à treize livres de Venise (7 liv. de France). On rencontre quelquefois en chemin jusqu'à trois et quatre bateaux de douaniers, qui tous sont en droit de visiter, parce que les premiers ne donnent pas de *bolletones*. On s'en délivre ordinairement avec une pièce de 3 à quatre livres, qu'ils aiment mieux prendre que d'avoir la peine de visiter.

pourroit bien mener à Mestre le troisième jour, mais qui ne mène ordinairement qu'à Trévise. On aura soin de spécifier dans son marché, que le voiturin se chargera de tous les passages de rivières, *sans exception*, qui sont un objet fort cher dans les crues d'eau : comme ils ne sont point taxés, les bateliers se font payer selon la grosseur des eaux, et quelquefois un prix exorbitant, ce qui arrive aussi fort souvent aux voyageurs en poste, et sur-tout aux étrangers : après les grandes pluies ou à la fonte des neiges, on est arrêté quelquefois des journées entières par un torrent qui est absolument à sec l'été, et on en passe au moins douze de cette espèce, de Trieste à Mestre. Le prix d'une voiture est d'environ quatre sequins par cheval, les passages d'eau compris : il faudra oublier moins que jamais dans cette route, et sur-tout dans les villes, de faire son marché pour la chambre, le souper, etc. : les aubergistes sont dans l'usage de demander beaucoup plus qu'ils ne comptent avoir ; c'est ce qu'ils appellent *tâter*.

Nous terminons ici cet ouvrage, en faisant des vœux pour que notre travail soit de quelqu'utilité aux voyageurs, et sur-tout à nos compatriotes, pour qui nous le publions particulièrement.

ITINÉRAIRE
DE POLOGNE
ET D'AUTRICHE.

De Moskou a Tolitzin.

	Postes.	Verstes.
RUSSIE.	à Podole (v.)	33
	à Dopasnia	33
	à Serpoukoff (v.) *Fabriques*	28
	à Saïvody.	34
	à Noschan	20
	à Toula (v.) *Fabrique d'armes*	35
	à Parwchin	33
	à Dougna. *Forge.*	25
	à Kaluga (v.)	50
	à Rougavits	23
	à Outliotchova	15
	à Cholkanava	17
	à Salowndugni	10
	à Hermaki	10
	à Slonaya	20
	à Raosna	20
	à Jaskova	19
	à Dorogobusk	27
	à Michaëlowka	23
	à Marqueuski	18
	à Redikina	23
	à Smolensko (v.)	22
	à Karedna	23
	à Krasnoe	23

DE MOSKOU A TOLITZIN.

	Postes.	Verstes.
Russie.	à Lady.	16
	à Caziany.	17
	à Dubrowna	16
	à Orcza.	18
	à Gokanof	30
	à Tolitzin.	18
		699

DE TOLITZIN A VARSOVIE.

	Postes.	Mill. Polon.
Lithuanie.	à Kroupka	8
	à Borysow	8
	à Smalavitz	7
	à Minsk [v.]	7
	à Koïdanof	5
	à Stolpey	5
	à Karelice	5
	à Novogrodeck [v.]	3
	à Bichiza	5
	à Zoludec.	3
	à Stouchin	2
	à Skidel	5
	à Grodno [v.]	5
	à Kuznicy	3
	à Sokolki	3
	à Stra	2 ½
Pol.	à Bialystock	3 ½
	à Woiszkow	3
	à Bielsk [v.]	2

DE TOLITZIN A VARSOVIE.

	POSTES.	Mill. Polon.
POLOGNE.	à Brauska	3
	à Pobikrow	3
	à Kremmin	2 ½
	à Sokolowa	3
	à Wegrowa	2 ½
	à Makowa	3
	à Stanislowowa	3
	à Okoniewa	3
	à Varsovie [v.]	3
	[à l'auberge allemande.]	111

DE VARSOVIE A CRACOVIE.

	POSTES.	Mill. Polon.
POLOGNE.	à Raszina	2
	à Tarczina	3
	à Stareywcy	3
	à Mogilnicy	2
	à Nowego miasta	2
	à Drzewicy	3
	à Opoczna	2
	à Konskich.	3
	à Radoszyc.	3
	à Malogozcza	5
	à Sieuska	4
	à Zarnowka	3
	à Sieciechowik	4 ½
	à Cracovie [v.]	3 ½
	[chez mad. Le Bon.]	43

DE CRACOVIE A VIENNE.

	Postes.	Post. de 2 mill.
Gallicie.	à Bodgurcze	2 ½
	à Mogylany	2
	à Izdebnik	1
	à Vaydovice	1 ½
	à Kenty	1 ½
	à Bielitz [v.]	1
Silés.	à Bogorsch [v.]	1
	à Teschen [v.]	1
	à Friedeck [v.]	1 ½
Moravie.	à Freyberg [v.]	1
	à Newkirchen [v.]	1
	à Weiskirchen [v.]	1 ½
	à Ober-augerd	1 ½
	à Olmutz [v.]	1
	à Prosnitz	1
	à Wischaw	1 ½
	à Prosorsitz	1
	à Brünn	1
	à Laatz	1
	à Mariahilf	1
	à Nicolsbourg	1
Autriche.	à Poysdorf	1
	à Wulfersdorf	1
	à Gannersdorf	1
	à Wolkersdorf	1
	à Stammersdorf	1
	à Vienne [v.]	1
		32 ½

VOYAGE MINÉRALOGIQUE

DE CRACOVIE A VIENNE.

Voyez la page 116.

A Vilitzka.

HAUTE-HONGRIE.

à Schmolnitz *b* 145. *m. p.*
à Golnitz *b* 145. *m.*
à Peklin.
à Tokai *b. m. p.*
à Nagybania *b* 157. *m. p.*
à Kapnik *b* 165. *p.*
à Felsobania *m.*
à Misbania.
à Ololagos *b.*
a Felsobania, *le même.*

TRANSILVANIE.

à Denh.
à Torda *m. p.*
à Salathua *b* 237.
à Abrudbania *b* 237. *m. p.*
à Vorospalak.
à Offenbania. *b* 238.
à Naygag *b* 238.
à Tarebaya.
à Kysbania.
à Boïtza.
à Frestian.
à Carlsbourg *b* 250. *p.*
à Hermanstadt (capitale) *b* 243. *m. p.*
à Vizakna
à Deka *b* 239. *m. p.*
à Vaïda. *m.*
à Hunyad *b* 252. *m.*
à Deka.

Bannat.
- à Boghchan *b* 170. *m.*
- à Dognaska *b* 170.
- à Sazka *b* 169.
- à Oraviza *b* 169. *p.*
- à Moldava *b* 171. *m. p.*

Hong.
- à Bude (capitale). *p.*
- à Schemnits *b. m.*
- à Vienne.

Nota. Le chiffre après le *b* indique la page de Busching.

De Vienne a Presbourg, Esteraz et Neustadt.

	Postes.	Post. de 2 mill.
Autriche.	à Schwechat	1
	à Fischament	1
	à Riegelsbrunn	1
	à Deutschaltenbourg	1
	à Presbourg (v.)	1
		5
Hongrie.	à Kitsée	"
	à Fahrendorf	"
	à Edenbourg	"
	à Esteraz	"
		5 ½
	à Edenbourg	"
Autriche.	à	"
	à Neustadt (v.) . *en tout*	4 ½
	à Gunselsdorf	1
	à Neudorf	1
	à Vienne	1
		3

DE VIENNE A TRIESTE, PAR CLAGENFURT ET IDRIA.

	POSTES.	Post. de 2 mill.
AUTRIC.	à Neudorf	1
	à Gunselsdorf	1
	à Neustadt (v.).	1
	à Neukirchen	1
	à Schottvien.	1
STIRIE.	à Mœrzuschlag	1 ½
	à Krieglach	1
	à Mœrzhofen	1
	à Prugg (v.).	1
	à Leiben (v.)	1
	à Kraubath	1
	à Knittelfeld (v.)	1
	à Judenbourg (v.).	1
	à Ungzmark.	1 ½
CARINT.	à Neumark	1 ½
	à Friesach (v.)	1
	à St. Veit (v.)	1 ½
	à Clagenfurt (v)	1
	à Kirchentbever	1
CARNIOLE.	à Neumarkt (v.)	2
	à Krainburg (v.)	1
	à Laybach (v.).	1 ½
	à Ober Laybach	1
	à Idria (v.)	2
	à Oberlaybach	2
	à Lassé	1
	à Adelsberg	1
	à Prévald.	1
	à Sessana.	1 ½
	à Trieste (v.) sur la place. . .	1
		36

VOYAGE MINÉRALOGIQUE DE VIENNE A TRIESTE.

Voyez la page 236.

	POSTES.	Post. de 2 mill.
AUTRICHE.	à Burkersdorf	1
	à Sighards Kirchen	1
	à Perschling	1
	à St. Pœlten (v.)	1
	à Lilienfeld	1
	à Tirnitz	1
	à Annaberg	1
STIRIE.	à Mariazell	1
	à Seewiken	2
	à Prugg (v.)	2
	à Leiben (v.)	1
	à Vordernberg	1
	à Eizenartz	1
	à Vordernberg	1
	à Kraubath	1 ½
	à Knittelfeld	1
	à Judenbourg (v.)	1
	à Undsmark	1 ½
CARINTHIE.	à Neumark	1 ½
	à Friesach (v.)	1
	à Mœbling, à Treibach, à Huttenberg, à Treibach, à Mœbling — On fait cette tournée dans la traverse.	
	à St. Veit (v.)	1 ½
	à Clagenfurt (v.)	1
	à Velden	1
	à Villach	1
	à Wurzen	1 ½

à

SUITE DU VOYAGE MINÉRALOGIQUE DE VIENNE A TRIESTE.

	POSTES.	Post. de 2 mill.
CARNIOLE.	à Asling ou Sava	1 $\frac{1}{2}$
	à Safnitz	1
	à Krainbourg (v.)	1 $\frac{1}{2}$
	à Leybach (v.)	1 $\frac{1}{2}$
	à Trieste : comme ci-dessus. .	6 $\frac{1}{2}$
		41 $\frac{1}{2}$

VOCABULAIRE

Des mots les plus nécessaires à un voyageur, traduits en Illyrien ou Esclavon, écrits comme ils doivent être prononcés.

Nota. Les petits *e* soulignés au commencement de certains mots, doivent se prononcer comme celui de la première syllabe du mot *secousse*, c'est-à-dire rapidement et sans accent; et à la fin des mots, ils doivent se prononcer plus rapidement encore, comme celui de la dernière syllabe du même mot *secousse*.

Français.	Illyrien.
Adieu	Sbogom
Avec	Cho
Assez	Dosta
Argent *matière*	Srébro
Argent *monnoie*	Erdje *ou* dinara
Auberge	Konak
A droite	Desnou.
A gauche	Naliévou
Assiette	Piatt
A (Paris)	Où
Aujourd'hui	Danas
Avant	Pridjïé
Après	Poslié
Arrêtez	Stan*e*
Aller	Oditti
Allez	Khodî *ou* Podji

FRANÇAIS.	ILLYRIEN
Allons	Odmo *ou* hodimo
Attendez	Tchiékaï
Bon jour	Dobro (à vous) vi outro
Bon soir	Dobra vetchier
Bien (adverbe)	Dobro
Blanc	Bielo
Bon	Dobro
Bouillir	Sévaste
Bouillon	ïoukha
Boire	Pitti
Beurre	Masslo
Bière	Birra
Bas (vêtement)	Bietchévé
Barbier	Berber
Bois à brûler	Dervo
Cependant	Outoliko
Combien	Koliko
Car	Zévachto
C'est vrai	Ovoïé istina.
C'est faux	Ovo ni ïé istini
Court	Kratko
Corde	Konop
Chemin	Pout
Cheval	Cogni
Café	Kafé
Culotte	Gakié
Chapeau	Klobouc
Cordonnier	Tsrébiar
Couteau	Noje
Cuiller	Ojitsa
Couverture	Kobartour
Chambre	Kamara *ou* lojenitsa
Clé	Kloutche
Cheminée	Komine
Chandelle	Sviékia
C'est ainsi	Tako ïé
Ce n'est pas ainsi	Ni ïé tako
Devant	Napried

FRANÇAIS.	ILLYRIEN.
Derrière	Nassè
Demain	Soutra
Dans	Ou
Draps	Lentsouli
Dormir	Spatti
Elle	Ona
Eux	Onii
Entrez	Ouliézité
Eau	Voda
En avant	Spriet
Est-ce ?	ïéliovo
Français	Frantsez
Feu	Ogagne *ou* vatra
Fort	ïak
Foible	Slab
Fourchette	Pantarouo
Fruits	Vouokié
Fromage	Sir
Grand	Velik
Gobelet	Poutiére *ou* gotto
Gare	Gléda
Hier	Outcher
Habit	Oboukia
Heure (une)	ïedna oura
Heures (deux)	Douïé ouré
Huile	Ouliïé
Ici	Ovjé *ou* ovdjé
Il pleut	Dagedi
Il gèle	Leditsé
Il faut	Potzeba
Jour (le)	Dan
Jusques	Od
Je viens de	Da kodin iz
Je vais à	idem où
Je comprends	Razoumiem
Je ne comprends pas	Né razoumiem
Je suis	ïa sàm
Je véux	ïa okiou

FRANÇAIS.	ILLYRIEN
Je dis	ïa govorim
J'ai froid	ïmam zimou *ou* zimamié
J'ai chaud	Vroukinamie
Je vous remercie	ïa vi zaphalam
J'ai l'honneur de vous saluer	Imam postenié zavas pozdravit
Là (adverbe)	Ondjé
Lui	Oni
Le / La / Les — L'art. *i*, sert pour les noms masc. et fem., sing. et plur.	
Long	Dougo
Lettre	List
Loin	Daléko
Lentement	Oumaré *ou* polako
Lit	Postellia *ou* odar
Laquais	Sloujebenik
Légumes	Traba
Mal (adverbe)	Slo
Mais	Ma
Moi	ïa
Monsieur	Gospodiné
Madame	Gospodgia
Mademoiselle	Gospodgitza
Matin (ce)	Ovo outro
Mon	Moïé
Ma	Moïa
Manger	ïesti
Maison	Koukia
Montagne	Gora *ou* berdo
Mauvais	Slo
Maître d'auberge	Lokandier
Mémoire	Ouspoména
Midi	Podné
Minuit	Ponokia
Mon cher ami	Priatelliou moï draghi
Mouchettes	Nozitsé os viéke
Mains (les)	Rouké

FRANÇAIS.	ILLYRIEN
Non	Né
Noir	Tserno
Nuit (la)	Noki
Oui	Okiou
Où ?	Djeïé
Où est le commandant?	Gue ïe zapoviednik
Pourquoi ?	Zachto
Parce que	Zevachto
Petit	Mali
Propre	Téchisto
Postillon	Postilione
Prenez cela	Ousmité ovo
Passe-port	Passaporat
Papier	Kniga
Poste aux lettres	Posto ot kniga
Poste aux chevaux	Konak ot koniah
Partir	Poki
Premier	Pervî
Porte	Vrata
Place	Piatsa
Pont	Most
Poste (distance)	Posta
Pain	Kœoua *ou* khléba
Poisson	Riba
Poivre	Papar *ou* piper
Près	Blizou
Perruquier	Perukhiere
Pelle	Lopata
Pincette	Stipavitsé
Pistolet	Malapouchka
Quoi?	Sto
Quand ?	Kad
Qui est là?	Koet ou *ou* Koètale
Rouge	Tserniclo
Rôtir	Ispetch
Rester	Ostati
Rue	Oulitsa
Rivière	Riéka

FRANÇAIS.	ILLIRIEN
Si	Ako
Sans	Bress
Sur	Gorié
Sale	Gnouzno (comme dans *grogner*)
Soir (ce)	Ovo vetchiere ou ovou
Salle de comédie	Sala ot comédié
Sortez	Izliézité.
Son	Nièġov *ou* nièġovo
Sa	Nièġova
Ses	Nièġovi
Second	Droughi
Sel	Soo
Soupe	Menestra
Souliers	Tsrélié *ou* postoli
Serviette	Tavaliouo
Servante	Slougeba
Trop	Mlogo
Tournez	Vraticé
Troisième	Tréki
Tailleur	Chavatse
Table	Terpeza *ou* sofra
Tout à l'heure	Berzo
Vous	Vi
Vîte	Kitro *ou* berzo
Voyageur	Poutnik
Votre	Touoïé
Venir	Doki
Voiture	Karotsa
Vin	Vina
Viande	Meïco
Vinaigre	Otsat
Voyons	Vidjimo
Veste	Odékia
Venez ici	Odiovamo
Un	ïédan
Deux	Doua
Trois	Tri

FRANÇAIS.	ILLYRIEN
Quatre	Tchétéri
Cinq	Pett
Six	Cheste
Sept	Sedame
Huit	Ossame
Neuf	Dévèt
Dix	Décèt
Onze	ïédanès
Douze	Douànès
Treize, etc.	Trinès
Vingt	Douadécèt
Vingt-un etc.	Douadécèt ïédane
Trente	Tridécèt
Quarante	Tchéterdécèt
Cinquante	Pédécèt
Soixante	Chésdécèt
Soixante-dix	Sédamdécèt
Quatre-vingts	Osandécèt
Quatre-vingt-dix	Dévédécèt
Cent	Sto
Deux cents, etc.	Douïesto
Mille	Tisoukia *ou* Illiada
Deux mille, etc.	Douïé illiadé
Dix mille	Décèt tisouk *ou* illiada
Cent mille	Sto tisouk
Un million	ïédan millioun

Fin du Tome cinquième.

TABLE DES CHAPITRES

Du Tome cinquième.

Fin de la Table.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS LES CINQ VOLUMES
DE CET OUVRAGE.

Le chiffre romain indique le tome, le chiffre arabe indique la page.

A.

F.

T.

V.

Fin de la Table des Matières.

Avis au Relieur.

Les trois tableaux du tome premier doivent regarder les pages 244, 326 et 360.

Les trois du tome second, doivent regarder les pages 10, 19 et 208.

ERRATA

Du Tome cinquième.

Page 64, avant-dernière ligne, paru; *lisez* parut.
65, ligne première, de place : *lisez* de la place.
91, ligne deuxième, souïre, *lisez* soufre.
246, à la note, au nord : *lisez* au midi.

Fin du cinquième et dernier Volume.

Signature de l'Auteur:

Fini d'imprimer, le 30 septembre 1795 (v. st.).

A PARIS,

De l'imprimerie de DESENNE, rue des Moulins, près la rue Neuve des Petits Champs, no. 546.



